

69e année, No 51

Montréal, 26 avril 1958

Le Samedi

10
CENTS

Le Magazine National des Canadiens

- Au P'tit Café, par ODETTE OLIGNY
- Les Espions du Siècle, par KURT SINGER
- Le Temple invisible, ROMAN COMPLET
- Comment faire de la glace avec ... le soleil



Coeur à Tout

par JACQUELINE



♥ Je suis une adolescente qui ne pèse que cent dix livres et ai des points noirs dans le visage. Comment faire pour les faire partir ? Et faire augmenter mon buste.

Coeur en peine

Vous êtes à l'âge où il faut équilibrer sa vie sédentaire d'écolière par des exercices physiques en plein air. Surveillez aussi votre alimentation pour guérir l'acné ou "points noirs" et demandez à votre mère de vous donner une purgation à l'ancienne méthode : mélasse et soufre. Cela se faisait couramment autrefois ; quand venait le printemps, on nettoyait corps et âmes ! Pour votre buste, je vous conseille fortement la natation ou du moins, les mouvements de bras du nageur.

♥ Dans ma famille et ailleurs, je ne me suis jamais sentie aimée par quelqu'un. J'ai voulu trouver ailleurs l'amour qu'on me refusait.

soit et auquel j'avais droit. Un jour, j'ai rencontré un jeune homme blond aux yeux bleus, au caractère tranquille et timide et qui avait mon âge. Je l'ai aimé aussitôt. Quand on se disputait à la maison, je pleurais dans ma chambre en lui confiant mes peines comme s'il avait été là pour me consoler. Je n'ai jamais su s'il m'aimait vraiment mais je le crois. Je suis très timide et quand je le voyais mon cœur battait si fort que j'étais obligée de m'asseoir, la tête dans les mains. Depuis quelques jours, il est démenagé dans la ville voisine mais continue à faire ses études à notre école. Comme je ne le vois plus, je me demande s'il faut espérer ou l'oublier. Etc., etc.

J'aurai bientôt quinze printemps

Vous traversez une crise d'adolescence avec son émotivité, son éveil des sens, et sa sensibilité. Vous avez d'autant moins de raisons de vous décourager que la photo que vous m'envoyez montre un visage ravissant. Vos parents essaient simplement de corriger cette exaltation romantique qui vous fait verser des larmes pour la moindre réprimande et vous fait évanouir devant un garçon. Avec un minois comme le vôtre, vous aurez tous les amoureux que vous voudrez quand vous serez prête pour l'amour et mûre pour la vie ; c'est-à-dire dans trois ans d'ici.

♥ J'ai dix-sept ans. Mes parents sont bien sévères et, pour parler franchement, je les comprends quand il arrive tant de choses malheureuses aujourd'hui. Je sors avec un garçon de 23 ans, sobre et tranquille. Mes parents l'aiment et me permettent de sortir avec lui, mais il habite loin d'ici et ne peut venir que tous les cinq ou six mois. C'est ennuyant et je sors avec d'autres garçons, mais ma mère n'aime pas ça et voudrait que j'attende l'autre. Pourtant, je ne sors que jusqu'à dix heures du soir et chaperonnée par ma sœur de seize ans.

Fleur de mai

Votre mère a peur de vous voir perdre un bon parti (ce qui est assez rare de nos jours) mais je crois que vous n'êtes pas assez vieille ni assez amoureuse de lui pour l'apprécier. Je ne vois aucun mal à ce que vous sortiez un peu et profitiez de votre jeunesse. Vous êtes plus à l'âge du plaisir (honnête, bien entendu) que des devoirs du mariage et de la maternité. Ce garçon doit comprendre la chose afin que vous n'ayez pas de regrets quand vous ferez votre choix.

♥ J'ai 19 ans. Je mesure 5' 1/2", pèse 110 livres, ai 34" de buste, 24" de taille et 32" de hanches. Suis-je normale ? Je dois me faire faire une robe pour le printemps. Quelle couleur conviendra à mes yeux pers et mes cheveux châtain ? Puis-je porter aisément la robe-sac ? Je trouve que j'ai de gros mollets, 13" de tour ; quand je porte des jupes ou des robes étroites, il me semble que tout le monde rit de moi. Ai-je raison d'avoir ce complexe ? Il doit sûrement y avoir des exercices pour amincir les jambes. Auriez-vous la bonté de m'en signaler quelques-uns ? Connaissez-vous un produit quelconque pour allonger les cils ?

Tsarevitch

Vous êtes petite mais bien proportionnée. Hélas ! Pâques est venu et passé avant que je puisse vous conseiller pour votre robe. Je trouve que la robe-sac avantage plus les petites femmes que les grandes, à condition que vous ne la portiez pas blousée trop bas sur les hanches, car le bout de jupe serait trop court pour vos proportions. Mais, dans votre cas, je m'abstiendrais de porter une robe droite, étroite et exagérément courte afin de ne pas attirer l'attention sur mes jambes. Vous avez tort cependant d'avoir un complexe à leur sujet. Portez des bas foncés et des souliers sobres, faites des mouvements rotatoires avec le pied afin d'équilibrer la cheville... et n'y pensez plus. Les garçons admireront vos cheveux châtain, vos yeux pers et votre taille fine. Il n'y a pas de meilleur moyen pour renforcer et allonger les cils que de l'huile ou de la vaseline.

♥ Pourriez-vous me procurer les derniers statistiques sur les religions, laquelle a le plus grand nombre de croyants, etc. C'est beaucoup vous demander car je sais qu'il vous faudra faire des recherches mais j'en ai besoin et j'apprécierais tellement ce renseignement.

A. P. C.

Puis-je vous donner un conseil amical ? Si vous vous intéressez aux religions, commencez par avoir l'esprit chrétien et ne pas faire faire par d'autres le travail qui vous intéresse. Je vous donne cependant une adresse où vous pourrez obtenir les renseignements que vous désirez : Centre de la Bible, 3872, rue Saint-Hubert, Montréal. Et maintenant, à l'oeuvre !

♥ Ma lettre s'adresse surtout à celle qui signait, dans le courrier du 15 février, "Aimerait être chrétienne intérieurement". J'ai été sincèrement touchée de son cas et sympathise grandement avec elle. Elle veut une réponse qui pourrait rester gravée dans son esprit. D'abord, je veux qu'elle sache que je connais l'épreuve : devenue veuve à 22 ans avec deux petits enfants et une faible santé, j'ai lutté et gardé mon foyer à force de prière et de travail. Les enfants ont eu leur lot de maladies et d'opérations, et moi aussi, mais je suis heureuse malgré cela et trouve Dieu infiniment bon. S'il m'abandonnait, il vaudrait mieux que je ne sois pas née. Voilà une petite pensée qui m'a soutenue :

" Si je te comble, chante, je suis là. "

" Si je t'éprouve, chante, je suis plus près. "

" Si je te crucifie, chante, nous sommes sur la même croix. "

Dieu aime cette âme, j'en suis sûre et elle trouvera bientôt la joie et la paix du cœur. N'est-ce pas tout le bonheur terrestre ? Je prierai pour elle et merci de m'avoir lue, chère Jacqueline. Vous faites un métier que j'admire.

D'une bien jeune maman

Cette lettre émouvante d'une jeune maman montre que "la valeur n'attend pas le nombre des années". J'étais fière de la communiquer à toutes mes amies du courrier.

A "Une désespérée" : Si vos amies sont aussi méchantes et sottes, vous faites mieux de ne pas les fréquenter. Il n'y a rien de bon dans ce petit défaut physique qui est, en général, l'indice d'un caractère généreux.

A "Une qui veut savoir" : Vous êtes certainement normale car vous perdrez deux ou trois livres en vieillissant. Vous êtes encore un peu jeune pour apprendre le métier de coiffeuse et je ne connais aucune adresse près d'où vous habitez. Ecrivez à l'Ecole des Arts et Métiers, rue St-Denis, Montréal.

La chanson canadienne

L'amitié d'une hirondelle

Extrait du recueil "Les chansons du bon vieux temps"

Répertoire
Conrad Gauthier

— 1 —

Du fond de cette sombre tour,
Où je languis sans espérance,
Je songe à mes premiers beaux jours
Et je regrette mon enfance.
De mes amis qu'aimait mon cœur,
Aucun ne m'est resté fidèle.

Refrain :

Je n'ai gardé dans mon malheur }
Que l'amitié d'une hirondelle. } bis

— 2 —

Dès l'hiver, quand le vent mugit,
Du fond de cette tour affreuse,
De mon cœur se faisant un nid,
Elle s'endort insoucieuse.
Chaque nuit je sens la chaleur
Des plumes qui couvrent son aile...

Refrain...

— 3 —

Depuis trois jours que je l'attends
Triste et pensif, à ma fenêtre,
Sous le plomb d'un chasseur méchant
Elle aura succombé peut-être.
Si je ne dois plus la revoir,
De ma prison qui la rappelle,

Dernier refrain :

Retrouver ma brune hirondelle. }
Au ciel j'irai rempli d'espoir } bis

(Reproduction autorisée par la maison Edmond Archambault, Inc., 500 est, rue Ste-Catherine, Montréal).

Si vous voulez des terrains sur la planète Mars, retenez-les dès aujourd'hui

La valse des «spoutniks» dans le ciel a donné les plus grands espoirs aux hommes atteints de bougeotte : un peu partout des sociétés se créent pour organiser les futurs voyages interplanétaires et même pour vendre des terrains sur les planètes.

A Tokyo, une société nouvellement formée, la «Compagnie des voyages cosmiques», a déjà cédé des options pour des lopins de terre sur Mars à 6,000 Japonais. Chaque candidat verse trois dollars.

La «Compagnie des voyages cosmiques» refuse de s'occuper de la lune qui — dit-elle — relève exclusivement d'une société américaine concurrente. D'ailleurs, ajoute-t-elle, Mars, bien plus éloignée de la Terre et moins bien connue que la lune, présente un intérêt incomparablement plus grand que notre satellite naturel, pour les amateurs de liberté interplanétaire.

La société japonaise risque de se trouver en concurrence avec d'autres firmes du même genre ou même des gouvernements : en Angleterre, Fred Nash, caporal d'artillerie, vient de s'adresser au gouvernement britannique pour obtenir une concession sur Mars :

«D'ici dix ans — explique-t-il dans sa supplique — lorsque j'aurai pris ma retraite, je voudrais ouvrir là-bas un petit commerce !»

Et puis, il y a les Russes qui, tout de même, pourraient avoir leur mot à dire !

Nos émissions préférées

LS sont jeunes, tous les trois, ils sont amusants et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi leur programme, qui fut un temps sans commanditaire, a trouvé le moyen d'en intéresser un parmi les plus semblables au Pactole...

Seulement, il n'est nullement facile de rencontrer aussi bien « le grand Hudon » que « la p'tite Dominique » et pas davantage Pierre Thériault... Mais on arrive à tout, comme vous voyez, et un beau matin, je me suis amenée dans le décor du P'tit Café et j'ai pu croquer mes trois étoiles filantes.

A part Dominique Michel, je les connaissais tous les deux, Pierre Thériault et Normand Hudon, de longue date. C'est pourquoi (place aux dames) nous allons commencer par parler de Dominique Michel, qui s'est rendue célèbre en même temps qu'elle mettait au pinacle une chanson.

Dominique Michel est une Montréalaise pur-sang. Elle est née au « Faubourg Québec » et ne s'en cache pas. Sa mère est coiffeuse et son père chauffeur de taxi.

Il y a des journalistes zélés qui croient devoir prendre le parti du caricaturé contre le caricaturiste... Mais tout finit par s'arranger...

le programme principal où elle paraît est écouté et regardé. Et Dominique est, (elle n'a plus le droit d'en douter), une des diseuses les plus aimées de la télévision. Nous savons aussi qu'elle est fiancée officiellement depuis Noël à Camille Henry, joueur de hockey des Rangers de New-York. Ils doivent se marier au mois de mai prochain ce qui ralentira forcément les activités à la télévision canadienne pour Dominique, car, de par son contrat, son mari est obligé de demeurer à New-York, du moins pendant la saison où le sport bat son plein. Nous ne la perdrons tout de même pas complètement, et l'été...

Normand Hudon est lui aussi, de Montréal. Il a fait presque toutes ses études dans le quartier Saint-Viateur, à l'Académie Querbes.

Il est vrai, il est prouvé qu'on peut apprendre la peinture, le dessin, la sculpture, mais qu'on nait caricaturiste. L'art de voir les gens et les choses en drôle est un talent absolument inné et Normand Hudon l'a reçu des bonnes fées qui se penchèrent sur son berceau. Il n'en manqua pas une, pas même la fée Carabosse qui lui dit: « Mes soeurs t'ont donné le talent du dessinateur, moi, je te gratifie du coup de crayon rosse et crois-moi, petit, (à l'époque elle ne savait pas qu'il mesurerait plus de six pieds) tu feras ton chemin ». Et elle quitta la pièce en ricanant...

Après avoir fait des siennes dans plusieurs journaux et magazines, Normand Hudon partit pour Paris où il fut, pendant un an, l'élève du grand Léger, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Léger n'est pas un caricaturiste, mais c'est, parmi les peintres de l'école moderne, un de ceux qui osent le plus, le mieux et ont donné au non-figuratif définitivement droit de cité. On s'en rend d'autant plus, d'autant mieux compte, quand on est obligé de regarder la peinture léchée qui a encore, hélas! tant d'amateurs.

De retour à Montréal, Normand Hudon expose. Des tableaux et, bien entendu, des caricatures. A l'Île Ste-Hélène, chez Agnès Lefort, aux Beaux-Arts. Ses « collages » à la Léger en entendent de toutes les couleurs, si j'ose m'exprimer ainsi.

Et Normand Hudon fit bientôt preuve d'une nouvelle manière de s'exprimer: l'affiche. Il en fit pour les Vins de France, sous les auspices du Tourisme

il y a des journalistes zélés qui croient devoir prendre le parti du caricaturé contre le caricaturiste... Mais tout finit par s'arranger...

Le premier programme où parut Normand Hudon s'appelait *Télescope*. Il était réalisé par Gérard Barbeau et il avait comme protagonistes, outre Hudon, Gérard Delage, Paul Berval, etc. Puis, ce fut *Carrousel*, dirigé par Guy Mauffette où on pouvait entendre aussi Oscar Petersen, pianiste noir de jazz. Normand Hudon fit aussi partie de *Porte Ouverte* et il fut, à plusieurs reprises, l'artiste invité à la télévision torontoise, au programme *Jackie Ray Show* où régnait la chanteuse noire Ella Fitzgerald, et même à New-York, où il parut au cabaret *Blue Angel*.

Entre temps, il continuait de faire peintures, dessins, caricatures et il publiait *J'ai mauvaise mine*, un recueil très drôle de ses meilleures déformations professionnelles.

Quant au P'tit Cafés le voilà dans sa seconde année plus gai, plus allègre que jamais. Les textes de Normand Hudon et de Jean Rafa, du moins pour la partie en vers (et contre tous) et pour la « continuité » comme on dit en argot du métier, on a eu recours à Louis Pelland et à Carl Dubuc.

Ce n'est certainement pas Pierre Thériault qui pourrait mettre des bâtons dans les roues. Personne qui soit plus gentil, plus « gentleman » que cet enfant des Îles de la Madeleine, qui fit ses armes avec Henri Poitras, au *Théâtre du Rire*, et qui avait aussi fait les beaux soirs de Québec, alors que *Chez Gérard* il chantait ou disait des petits poèmes et monologues de Robert Lamoureux.

Mais bien sûr, c'est Montréal qui, pour un jeune artiste, est la ville de la consécration. Pierre Thériault y vint et y fit rapidement son sillon. Il fut d'abord aux *Trois Castors* dirigé par Jacques Normand, puis, il fit une longue tournée, dans les principaux centres du Bas-du-Fleuve, avec Doris Lussier, Pierrette Lachance, Roland Bédard, Marjolaine Hébert, Pierre Valcour et Roger Lesourd, pianiste. Et ce fut un succès tel qu'au retour, ils en étaient tous enchantés.

Pierre Thériault est aussi (n'est-ce pas qu'il y est parfait?) un animateur merveilleux des programmes destinés aux enfants. La télévision leur aura fait connaître *M. Surprise*, un de leurs meilleurs amis. Et, bien entendu, il est un du trio du P'tit Café et pas le moindre. Il chante bien, agréablement, un répertoire joliment choisi.

Il n'est pas surprenant que Pierre Thériault sache parler aux enfants: il en a trois, deux filles et un garçon, tous les trois parfaits bilingues parce que leur maman est anglaise...

Le succès du P'tit Café tient à sa formule, oui, sans doute, mais aussi au manque total de prétention de ses protagonistes, à leur jeunesse, à leur bonne humeur et même si Normand Hudon est un peu rosse, parfois, ce n'est pas bien méchant. Et rire de soi-même, c'est assure-t-on, preuve de maturité cérébrale... Nous y venons, nous y venons...

par ODETTE OLIGNY

Au P'tit Café,



Normand Hudon. (Photo Gaby)

on s'amuse bien



Dominique Michel. (Studio Jac-Guy, pour Radio-Canada)

français, pour le T.N.M., il y fit l'amusant portrait de « Topaze » qu'on pouvait voir encore tout récemment. Il mit en affiche la tête amusante et caractéristique du « Père Gédéon » celle de Jean Rafa, etc.

Et bien entendu, à la télévision, il ne se prive pas pour assassiner, sur papier et le fusain en mains, ses contemporains les plus marquants. Il ne faut pas s'y tromper (les gens d'esprit le savent d'ailleurs fort bien, demandez à Jean Després) c'est un honneur d'être caricaturé...

Evidemment, ça peut amener parfois de petits pépins... Surtout quand on s'attaque, en leur abimant le portrait, aux grands hommes politiques et quand



Pierre Thériault. (Studio Jac-Guy, pour Radio-Canada)

feur de taxi. Il y a quelques années, à cause de son drôle de petit minois et surtout de son caractère vif, qui a la répartie facile et la parole de même, Dominique Michel fut élue « Miss Est-Central ». Elle était toute jeune, quelque chose comme 17 ou 18 ans et, à cette époque, comme elle n'avait pas encore « veillé su'l'perron », elle chantait des chansons de jeune fille, d'un répertoire de Lisette Jambel, et elle y mettait toujours un grain de poivre, celui de l'esprit, car je ne vous apprend rien en vous disant qu'elle n'en manque pas.

Elle était sur le chemin de la célébrité dans son quartier, dans sa bonne ville, quand elle partit pour la France où elle passa un an, à travailler avec Jean Constantin. Et comme la petite Dominique n'avait pas encore tout à fait trouvé son style (c'est généralement oeuvre de longue haleine) elle portait, à la Patachou, des chemisiers blancs parfaitement coupés et de petites jupes courtes. Elle fit, à Paris, plusieurs disques du répertoire Patachou et la voilà enfin de retour au Canada.

La chanson canadienne était en fleurs. Vous savez tous, chers lecteurs, que l'impulsion fut donnée à cet extraordinaire moyen d'expression grâce au concours (je devrais dire maintenant aux concours) organisé par Radio-Canada. Il y eut des envois, tant et plus. Quelques-uns seulement furent primés et parmi ceux-là, le fameux *En veillant sur l'perron* de Camille Andréa, que Dominique Michel créa, qu'elle popularisa, qu'elle rendit célèbre.

Et à présent, la petite Dominique est totalement débarrassée de ses complexes. Mais oui... Figurez-vous qu'il n'y a pas si longtemps, elle doutait encore d'elle, de son talent, de la façon dont le public pouvait, à son égard, réagir. Il n'est que de voir comme

Margaret, reine d'Ecosse ?

Les Ecossais, qui viennent de se montrer si irrespectueux envers le duc d'Edimbourg et M. Butler, ex-ministre de l'Intérieur Britannique, ne seraient pas des partisans chaleureux de la reine Elisabeth. Ils préféreraient avoir Margaret pour souveraine. Ils rêvent de la voir vivre au palais de Holyroad House et parlant le gaélique.

« Nous voulons notre Juliana », écrit le *Weekly Scotsman*, organe des patriotes écossais. Mrs. Wendy Wood, secrétaire de ce parti séparatiste, a envoyé une copie de l'article à la princesse Maragaret. « Nous demandons trop à la reine Elisabeth », écrit Mrs. Wood. « Nous lui demandons d'être à la fois une bonne Anglaise et une bonne Ecossaise. C'est impossible. Pour les Anglais, une reine est une figure de proue. Pour nous, c'est quelqu'un qui circule librement parmi les gens du peuple. Comme en Hollande, comme dans toutes les vraies démocraties. »

« Elisabeth II n'est pas très populaire ici. Les journalistes ont eu un mal

fou, lors de sa visite à Edimbourg, à rassembler les foules pour la traditionnelle photo de masse... »

« Et puis Elisabeth ne parle pas le gaélique... Margaret non plus, c'est vrai, mais elle est jeune... En six mois, elle peut le savoir parfaitement. En six mois, elle peut aussi apprendre toutes nos coutumes. »

Il entend avec son crâne

A Paris, un homme vit depuis un an avec un appareil électrique dans le crâne. Si l'expérience à laquelle il est soumis réussit, elle rendra l'espoir à une catégorie de sourds dont le cas était jusqu'alors jugé désespéré ; ceux qui, privés de l'oreille interne, ne peuvent bénéficier du secours d'aucun appareil.

C'est un Français, le professeur Djournio, qui a inventé cet extraordinaire appareil. Il a constaté que, les tissus humains étant perméables à un champ magnétique, il était possible, grâce à un appareil inducteur, de

PLEINS FEUX

transformer les variations de ce champ magnétique en différences de potentiel électrique.

Il a donc conçu un bobinage constitué par un noyau divisé à haute perméabilité magnétique sur lequel sont enroulés des spires de fil d'argent isolé. Le tout est enrobé de matière plastique d'où sortent seulement les fils d'acier inoxydable. La plaie est alors refermée sur cet appareil. Il suffit ensuite d'une bobine inductive, installée à proximité du patient et convenablement orientée, pour agir à distance sur l'organisme.

L'expérience fut d'abord tentée sur des animaux, puis sur un patient qui, ayant entendu parler de ces expériences, supplia le professeur Djournio d'en faire l'essai sur lui-même.

Cet homme, qui est totalement sourd, se mit à entendre peu à peu. Car l'effet n'est pas immédiat : il s'agit d'une lente rééducation.

L'octogénaire le plus dynamique de France

C'est François André, connu comme le « roi de Deauville ». Mais il est

beaucoup plus que cela. Son activité est prodigieuse. Il contrôle aujourd'hui Deauville, bien entendu, Cannes, Le Touquet, Juan-les-Pins, Aix-les-Bains, et La Baule, par procuration en quelque sorte, puisque c'est Mme François André qui préside aux destinées de cette dernière station. Il dirige personnellement 6 casinos et 12 palaces.

Pour cet été, et pour l'anniversaire de ses 80 ans, il a recruté une attraction de choix : le major Campbell, « l'homme le plus vite du monde sur l'eau ». C'est en effet sur le lac du Bourget que, répondant à l'invitation de François André, le major tentera de battre ses propres records.

André s'est en outre offert un beau cadeau d'anniversaire : le Casino du Grand Cercle, à Aix-les-Bains.

— Et je n'ai pas fini », dit-il. « J'ai encore d'autres idées à réaliser. Mais je ne suis pas pressé. Le temps travaille pour moi. »

Celui qu'on appelle l'« Adenauer des casinos » fait vivre plus de douze mille personnes. Il n'a rien changé à son régime de vie, continuant à se coucher

"Léopold Massiera" vous présente :

GENEVIEVE CLUNY

DE charmantes ouvreuses déambulent dans une salle de cinéma, en proposant des bonbons acidulés, des esquimaux glacés, des pochettes surprise ou des caramels.

Sur l'écran, des bandes publicitaires se succèdent sur un rythme joyeux.

Soudain, de brillants cavaliers surgissent et, une voix tonitruante annonce :

— La semaine prochaine, vous verrez, sur cet écran, une superproduction d'aventures et d'amour.

Quelques séquences fort prenantes intéressent tous les spectateurs et la charmante héroïne apparaît. Elle est aux prises avec un dangereux individu qui veut la violenter.

Subitement, elle repousse son agresseur, se retourne, cligne malicieusement d'un oeil et offre, à la ronde, un sourire éclatant.

Avant le traitre, le public l'a reconnue et s'exclame :

— Dents Blanches !...

En effet, qui ne connaît pas *Dents Blanches* ?... C'est peut-être une de nos plus populaires vedettes, bien qu'elle n'ait tourné que fort peu en dehors de ces bandes publicitaires à la gloire du dentifrice Colgate, dans lesquelles, on doit le reconnaître, malgré le peu de temps qui lui ait dévolu, elle fait feu de tous ses charmes.

Quel sort étrange, être la vedette de tout petits morceaux de grands films en puissance !... Avoir été princesse antique, cow-girl, vamp, gitane, fille de la jungle, midinette et bien d'autres créatures de rêve encore... que l'espace éphémère d'une séquence ou deux...

Jusqu'à ces derniers temps, c'était le destin de Geneviève Cluny, la délicieuse *Dents Blanches* qui, heureusement pour elle et pour nous, tourne actuellement un rôle très important.

Geneviève Cluny est née à Bressuire, dans le Poitou. C'est une jeune

fille mince, élancée, blonde aux yeux bruns pétillants de malice.

Après une enfance sans histoire, mais assoiffée d'indépendance, Geneviève vint seule à Paris, en 1947. Après ses études, elle devint secrétaire.

Sous prétexte de se perfectionner dans la langue anglaise, elle partit pour Londres. Mais, en réalité, ce n'était qu'une échappatoire pour abandonner son métier qu'elle n'aimait pas du tout.

C'est à Londres qu'elle fit ses premiers pas de mannequin et, surtout, de « cover girl ».

Dès son retour à Paris, Geneviève décida de continuer dans cette voie. Après bien des déboires et des démarches infructueuses, elle fut engagée par l'hebdomadaire *Elle* comme modèle et présenta la mode pour les jeunes (pull-overs, chapeaux, accessoires, etc.)

A ce moment-là, Colgate cherchait une jeune fille pour sa publicité. Le magazine *Elle* lui proposa Geneviève Cluny ; la firme accepta et tout le monde sait ce qu'il advint.

Dents Blanches venait de naître !

La Télévision lui offrit également l'emploi de speakerine ; mais, étant liée par contrat à la firme Colgate, Geneviève Cluny ne put accepter.

Ce travail lui permit d'avoir de l'argent de poche et elle en profita pour prendre des cours d'art dramatique, car elle ne voulait pas être seulement célèbre dans la publicité, mais devenir une comédienne accomplie.

Par la suite, elle fit ses débuts au Théâtre, aux Noctambules, dans *Donna Rosita* auprès de Sylvia Monfort.

L'année dernière on la vit dans divers sketches aux *Deux Anes*.

Le cinéma « réel » enfin, lui donna sa chance.

Elle débuta par un court métrage, sous la direction d'Edouard Molinaro : *L'Honneur est sauf*, où elle tint le rôle



SUR L'ACTUALITÉ

à trois heures du matin, se levant à midi, et s'occupant de tout lui-même. Et ce, sans jamais prendre de notes. Sa mémoire est demeurée infaillible.

Son amusement : créer des squares qu'il léguera aux municipalités.

La tête des autres

Les biologistes soviétiques ont réussi une série de sensationnelles expériences : ils sont parvenus à greffer la tête d'un chien sur le corps d'un autre chien, et à faire vivre six jours cet animal hybride ! Enthousiastes, les savants russes l'affirment :

— Les résultats obtenus jusqu'ici donnent des raisons de penser que certaines des opérations pourront être, dans un proche avenir, pratiquées avec succès sur des êtres humains.

La revue scientifique russe *Science et vie* décrit l'expérience :

« Lorsque le professeur Wladimir Demihov a transplanté une tête de chien sur le corps d'un chien plus

principal auprès de Yves Robert et Jean Marsan.

Aussitôt après, Geneviève Cluny tourna *Mon Curé chez les pauvres* de Henri Diamant-Berger. Elle y incarna le rôle très important de « Régine », une gracieuse jeune première, auprès d'Arletty, Yves Deniaud, Annette Poivre, Raymond Bussières, Jean Debucourt, etc.

Cette année, Geneviève Cluny fut dans la distribution de *L'Ami de la Famille*, une joyeuse réalisation de Jack Pinoteau, avec Darry Cowl, Béatrice Altariba, Micheline Dax, Raymond Bussières, Pascale Audret, Annette Poivre, Jean-Claude Brialy, etc...

On la vit également dans *Donnez-moi ma chance* dont la vedette est la jolie niçoise Michèle Mercier.

Enfin, Geneviève Cluny vient de tourner un grand film en vedette, ce qui prouve que tout arrive, même au cinéma de la vie...

Cette production s'appelle *Le Tombeur* et le metteur-en-scène en est René Delacroix.

Les autres vedettes sont l'excellent acteur Jacques Jouanneau, la grande Gaby Morlay, la piquante Pierrette Bruno, l'amusant Raymond Bussières, la spirituelle Denise Grey, la charmante Marthe Mercadier, le truculent Gabriello et le grand comique américain d'origine russe : Mischa Auer.

Dans une séquence particulièrement hardie, on pourra voir la blonde Geneviève se débattre avec la brune Pierrette Bruno, ou l'éternel duel féminin...

Comme je lui demandais ses projets immédiats, Geneviève Cluny m'a gratifié de son célèbre sourire, en guise de réponse, car par superstition, elle tient à rester muette sur ce chapitre.

Je l'ai donc quittée sur ce sourire à l'haleine fraîche qui apporte au cinéma français un peu de printemps et beaucoup de charme.

jeune, l'animal s'est comporté normalement. Il lapait de l'eau quand il avait soif, avait la vivacité d'un chiot, et réagissait aux bruits et à la lumière...

Mais, interrogé à ce sujet, le grand biologiste français Jean Rostand se montra plus sceptique :

— Ce n'est pas encore demain qu'une telle expérience pourra être appliquée à des êtres humains, a-t-il dit. Pour affirmer qu'une greffe spectaculaire a réussi, il faut attendre au moins un mois. Alors, seulement, on pourra parler d'expérience « praticables sur l'homme ».

— En général, sauf dans le cas des jumeaux, aucune greffe n'a été tolérée très longtemps. Si l'irrigation sanguine de la tête du chien a été réussie, ce qui a permis de nourrir l'animal, on ne peut affirmer qu'il en a été de même de la connection nerveuse du cerveau.

Trop d'avions privés

Aux Etats-Unis l'on établira bientôt des « sens uniques » dans un ciel embouteillé.

Les plus récentes statistiques ont en effet démontré que l'ensemble des avions privés américains dépasse le total des flottes aériennes militaires des Etats-Unis et de l'U.R.S.S. réunies ! 6,000 avions privés existent en effet aux Etats-Unis.

Cette réussite de l'aviation privée aux U.S.A. ne se fit pas toute seule, et les premières constructions à grande échelle d'avions légers n'ont débuté qu'au lendemain de la seconde guerre mondiale.

Mais tant que la publicité ne fut axée que sur le sport et l'agrément, les affaires des constructeurs périclitèrent, car ce mode de loisirs fut trouvé trop coûteux. Alors les constructeurs tablèrent sur l'aspect « utile » de leur production, affirmant qu'un avion rendait d'immenses services à un représentant, à un fermier, à un directeur commercial. Les grandes entreprises se mirent à commander des avions. La General Motors en possède 18. Mais cette prospérité effraie l'administration aérienne civile chargée de réglementer la circulation aérienne. D'où la création de couloirs aériens à sens uniques.

L'émigré de Caracas

L'homme le plus détesté au Venezuela, après le dictateur Jimenez, s'appelle Filippo Gagliardi, et il est Italien. Les Vénézuéliens ne lui pardonnent pas sa fantastique fortune, ni l'appui qu'il a donné à Jimenez. Sur toutes les caricatures contre le régime, on le représente derrière le dictateur. C'est surtout à cause de lui que s'est développé dans le pays un vaste mouvement anti-italien.

Au moment de la révolution, Gagliardi se trouvait dans son pays natal, et l'on comprend qu'il retarde son retour à Caracas, où tous ses biens se trouvent confisqués. Le côté piquant de l'affaire est que les Vénézuéliens réclament aujourd'hui toute une petite ville italienne, celle de Montesano, où Gagliardi est né, et où il a investi une grande partie de sa fortune réalisée au Venezuela, en construisant des hôpitaux, des hôtels, des cinémas, de nombreux immeubles.

Son histoire est classique : celle du petit émigré misérable qui fait fortune en peu d'années. Gagliardi, à 16 ans, n'était qu'un petit maçon, mais pourvu

de toutes les connaissances techniques et du goût naturel que cela implique en Italie. En quelques jours, il était nommé contremaître. Puis, à la faveur d'un concours pour le projet de construction d'un pont, il surclassa sans peine les ingénieurs vénézuéliens. Deux ans plus tard, il montait sa propre entreprise de construction.

A la veille de la révolution, il possédait presque tout Caracas.

Le triomphe de Raf

Raf Vallone a cessé de vivre dans la terreur. Ce magnifique garçon solide comme un roc, qui semble ne s'émouvoir de rien, le « dur » de l'écran, est en réalité le plus sensible, le plus émotif des acteurs. Ses débuts au théâtre, et qui pis est, dans une langue étrangère, l'ont empêché depuis de longues semaines de profiter de Paris.

Pendant les journées qui précédèrent la première de *Vu du Pont*, d'Arthur Miller, il ne sortait de sa chambre que pour se rendre au théâtre. Il ne cessait de corriger son français au magnétophone. Dès son entrée en scène, il fut certain que tout était raté : l'escalier du décor s'écroula sous ses pieds. Persuadé qu'il s'agissait d'un mauvais présage, il ne voulut plus rentrer en scène. On dut le pousser. Mais le public avait à peine souri. On n'« emboîte » pas un grand acteur étranger avant sa première apparition sur une scène parisienne.

Et le miracle s'opéra. Depuis Ingrid Bergman dans *Thé et Sympathie*, c'était le plus grand triomphe d'un étranger à Paris. A sa sortie de scène, on appela Vallone au téléphone. C'était son metteur en scène Peter Brook qui, d'Orly où il allait prendre l'avion pour New-York, lui téléphonait pour le féliciter. Il avait eu le temps d'assister à presque toute la pièce, et savait combien Raf avait besoin de son approbation : il n'avait cessé de le houspiller au sujet de son accent.

— Merci, répondit Raf, mi-riant mi-pleurant. Mais au baisser du rideau j'étais si ému qu'en annonçant le nom du metteur en scène j'ai écorché votre nom !

Anita et la spiritualité

Les démêlés d'Anita Ekberg avec les strip-teaseuses de Miami ne devraient pas faire oublier qu'il s'agit de l'une de ces grandes vedettes qui ont débuté dans le « sexy » et ne rêvent que d'aboutir aux rôles de saintes.

Pendant les premières années de sa carrière — qui n'est pas encore longue — Anita Ekberg proclamait :

— Quand on a tout ce qu'il faut pour plaire, c'est de l'hypocrisie que de ne pas le montrer.

Aujourd'hui elle affirme regretter « de toute son âme » d'avoir jamais posé pour des photos de pin-ups.

— C'est terrible, gémit-elle, en tant qu'actrice personne ne me prend au sérieux. Mais que l'on essaie donc de regarder mon visage ! Il est beau, et pourtant il ne semble intéresser personne.

Mais tout en disant cela, elle arborait un sweater tirebouchonné jusqu'à l'extrême limite.

— Je sais que c'est de ma faute, avoue-t-elle néanmoins, si les caméras ne cessent d'approcher mon corps comme des savants myopes armés de compteurs Geiger. A présent il va falloir que je lutte. Si seulement je pouvais les envoyer tous promener jusqu'au moment où j'obtiendrais un rôle

décent ! Mais voilà (un soupir), j'ai besoin de l'argent...

Anthony Steel, le mari d'Anita, la pousse dans la voie de la vertu cinématographique. Il en a assez de recevoir des demandes de rendez-vous avec sa femme.

Charles Boyer : printemps à Paris

Charles Boyer, le plus parisien des Hollywoodiens, semble avoir intégré à son programme de travail un film à Paris chaque printemps.

Depuis quelques années, quelques jours avant la date fatidique, il nous arrive, avec son regard de velours, sa voix de bronze, sa calvitie supérieurement distinguée. Il vient tourner « son » film annuel.

Il y a toujours de vieux amis pour l'accueillir. L'an dernier c'était Henri Decoin. Cette année Henri Verneuil, le metteur en scène, et Henri Jeanson, le dialoguiste de son prochain film : *Maxime*.

Comme aux printemps précédents, la blonde ex-actrice Pat Patterson, ne peut quitter les Etats-Unis où la retient son fils Michel, qui ne doit pas compromettre ses études à cause de la carrière paternelle. Mais toute la famille sera réunie pour les vacances, d'abord à Figeac, patrie de Charles Boyer, puis à travers l'Europe.

En attendant, Charles Boyer mène la vie de célibataire — de célibataire de luxe — à l'Hôtel Crillon — le palace des grandes vedettes qui ont dépassé la prime jeunesse.

Sa partenaire dans *Maxime* sera Michèle Morgan, avec qui il n'avait plus tourné depuis *Orange*, il y a vingt ans. Et ce film les ramènera encore plus loin dans le passé, puisque son action se déroule en 1914. En sa qualité de « doyen » du film, c'est Charles Boyer qui choisira les bouts de film d'actualités, désormais historiques, qui seront intercalés dans le film.

Madeleine Renaud — Jean-Louis Barrault : poste restante

Par bonheur Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault, « c'est la même chose », comme l'a dit ce dernier, en recevant de M. Léo Collard, ministre belge de l'Instruction publique, l'ordre de la Couronne Belge. Par bonheur, car pendant ce temps, Madeleine Renaud dormait à poings fermés, épuisée par une course contre la montre à travers tout Bruxelles, où le train de Paris les avait amenés trois quart d'heures auparavant.

— Jean-Louis, je n'en peux plus, avait gémi Madeleine Renaud. J'abandonne, je vais à l'hôtel. Je vais dormir, dormir...

— Madeleine et moi, c'est la même chose, avait donc assuré le grand homme de théâtre au ministre. Et c'est en son nom comme au mien que je vous remercie.

Et c'est encore tout seul que Jean-Louis Barrault donnait une conférence de presse pour annoncer la participation de sa compagnie au Festival Artistique de l'Exposition.

Si l'on veut écrire à la célèbre compagnie, il faudra une fois de plus adresser la lettre « Poste restante ». Dès le 24 de ce mois, en effet, la troupe reprendra sa course à travers le monde. Car à Paris elle ne possède toujours pas de théâtre.

Ce théâtre que la France pourrait bien lui offrir, ne serait-ce que pour la remercier de soutenir comme elle le fait le prestige de la France. Au-delà de nos frontières cette compagnie privée joue en effet le rôle de porte-parole officiel de la culture française. Dès son retour, on lui rappelle sa condition de compagnie privée...

Ceux qu'on ne voit jamais

LES ESPIONS DU SIÈCLE

par KURT SINGER

Le cas de Vidkun Quisling

Ceux qu'on ne voit jamais

B IEN des traîtres sont parvenus à se glisser dans les gouvernements de divers Etats, mais il est rare qu'un traître soit arrivé à s'emparer totalement du pouvoir.

Le premier à réussir un tel coup d'Etat ne fut ni Mao-Tsé-Toung ni un des hommes de paille des gouvernements des Etats satellites mais un homme qui a ajouté un mot au vocabulaire du monde : Quisling.

Le 18 juillet 1887, à Telemark, en Norvège septentrionale, naquit Vidkun Abraham Lauritz Quisling.

Son enfance fut malheureuse. Il ne parlait qu'un grossier patois et ses camarades d'école se moquaient de lui. Arrivé à l'école au milieu de l'année, on le mit dans la classe des garçons du même âge malgré le fait qu'il ne sût ni lire ni écrire. Il fut évidemment pendant un certain temps toujours le dernier. Comme le dit son historien nazi : « La marque de cette humiliation fut comme celle que laisse un fer rouge ». Plus loin, il ajoute : « Il avait sans cesse le mal du pays. Il haïssait la ville et tout ce qu'elle représentait ; il n'avait qu'un désir, rentrer chez lui. »

Il est curieux de constater que la crainte, la solitude, un amour-propre blessé et le sentiment d'être seul contre le monde sont des traits de caractère que l'on retrouve souvent lorsqu'on examine le développement de la personnalité d'un homme destiné à devenir un dictateur.

Plus tard, Quisling devint un élève brillant et passa ses examens avec mention. Il entra à l'Académie Militaire où il était considéré comme l'un des élèves officiers les plus pleins de promesses. Deux ans plus tard, il en sortait avec une mention spéciale, qui n'avait jamais encore été décernée.

En 1911, il entra à l'Etat-Major comme lieutenant et fut promu au grade de capitaine en 1917. Pendant la guerre, il était anglophile. Après avoir été pendant un an Attaché Militaire à Leningrad, en 1918, il servit dans le même poste pendant deux ans à Helsinki et y fit la connaissance du grand explorateur et philanthrope le Professeur Fridtjof Nansen. Celui-ci lui demanda de diriger les travaux de l'Organisation Internationale de Secours Russe en Ukraine et en Crimée en 1922-1923. Il devait collaborer de nouveau avec Nansen en 1924-1926, alors que celui-ci, sous les auspices de la S.D.N., portait secours aux malheureux en Russie et en Arménie.

Nansen était un des hommes les plus célèbres de Norvège et son action philanthropique lui valut le Prix Nobel. Il était également connu comme explorateur des régions arctiques et du Pôle Nord. Il portait en lui l'esprit d'un grand savant et les sentiments d'un grand libéral. Quisling était fier de tra-

vailler sous ses ordres et sous l'influence de son compatriote déclara que seule la démocratie libérale pouvait apporter le bonheur à l'humanité. Pendant bien des années, il fut un admirateur de la Russie Soviétique, il passa un certain temps à Moscou et y épousa, en 1923, une jeune femme russe ; plus tard, il se vit obligé de se porter garant, vis-à-vis de ses amis Nazis, de l'ascendance « aryenne » de son épouse.

Lorsqu'en 1927 les relations diplomatiques entre la Grande-Bretagne et la Russie furent rompues, Quisling fut nommé Secrétaire de la Légation de Norvège à Moscou ; il était chargé de veiller sur les intérêts britanniques en Russie. Quisling qui devait devenir l'ennemi juré des Anglais pendant la de l'Ordre de l'Empire britannique pour service rendus.

En 1928, l'Etat-Major ayant refusé de prolonger son détachement, il démissionna et demeura à Moscou une année encore.

Dans une note autobiographique rédigée en 1930, il dit : « Mon intérêt est particulièrement attiré par la science et la politique. Dans le domaine politique, c'est principalement la Russie qui retient mon attention. Mes activités des douze dernières années ont été étroitement liées à ce pays. »

Lorsqu'en 1930, Quisling rentra dans son propre pays, il se trouva sans travail, ne touchant que sa demi-solde d'officier de réserve. Cet homme très doué et très ambitieux découvrit que personne dans son pays ne désirait l'employer. Il en arriva rapidement à conclure qu'il était en butte à la persécution.

Il décida de se créer la carrière pour laquelle il se croyait fait sans se préoccuper du choix des moyens. Il était prêt à entrer dans n'importe quel groupe ou parti politique qui serait disposé à lui faire une place de dirigeant. Il suggéra même aux socialistes de former des « Gardes Rouges » et de devenir le Trotsky norvégien. Certains documents prouvent ceci de façon concluante. Il voulait créer des groupes d'ouvriers armés et faire une révolution sur le modèle de la révolution russe.

Les Communistes et les Socialistes rejetèrent ses offres avec une certaine vigueur. Ils étaient convaincus que Quisling, décoré par les Anglais était à leur solde. Pour eux, il ne faisait pas de doute qu'un homme ayant ses états de service ne saurait devenir radical sans quelque motif caché.

Si les partis de gauche avaient accepté l'offre de Quisling, il ne fait pas de doute que celui-ci serait devenu un dirigeant de première force, mais, rejeté par les communistes et les socialistes, il ne lui resta que de se tourner vers les cercles réactionnaires et semi-fascistes. Lorsqu'en Mai 1931 le

nouveau gouvernement conservateur du Parti Paysan fit du Commandant Vidkun Quisling son Ministre de la Défense Nationale, il était encore à peu près inconnu du public. Néanmoins, il reçut un accueil assez favorable. Pour la première fois depuis des années, c'était un soldat qui se trouvait à la tête de ce ministère. On commença à parler des succès universitaires de Quisling et de sa collaboration avec Nansen. De plus, il n'avait pas de passé politique.

La première tâche de Quisling devait être une réduction draconienne des dépenses militaires. Quisling fut un ministre bien organisé dont les dossiers étaient à jour. A part cela, il est difficile de se former une opinion de lui. Il donnait l'impression d'être un homme silencieux et solitaire. Toute cette dignité et le secret dont il s'entourait disparurent du jour au lendemain lors de « l'affaire de l'attentat ». Voici les faits tels qu'il les a décrits lui-même :

Le soir du 2 février 1932, Quisling se rendait à son bureau. Alors qu'il traversait une pièce obscure quelqu'un lui jeta du poivre dans les yeux, lui donna un coup de couteau et le frappa à la tête jusqu'à ce qu'il perdît connaissance. On ne découvrit jamais le coupable ; bientôt les rumeurs et les suppositions les plus diverses circulèrent. On prétendit que c'était un coup monté dans le but de faire de la publicité à Quisling ou bien qu'il s'agissait d'une question sentimentale. Officiellement, l'affaire n'a jamais été résolue mais le chef de police a déclaré officiellement que c'était « un bateau, tout simplement ».

Toujours est-il que l'affaire eut un grand retentissement et que tout le monde en Norvège sut qui était Vidkun Quisling qui venait d'échapper de justesse à une tentative d'assassinat. Quant au rôle joué par Quisling lui-même

dans cette histoire, il n'est pas clair. Ce ne fut pas lui mais un de ses amis qui prévint la police. L'affaire avait causé une telle sensation que pendant des mois le nom de Quisling eut les honneurs de la première page des journaux à tout bout de champ.

Environ deux mois plus tard, Quisling utilisa l'incident du poivre comme prétexte à un discours incendiaire au Parlement. Ses collègues du gouvernement furent pris entièrement par surprise. Il fit allusion à de noirs complots, à des activités subversives et à des forces destructives, laissa entendre qu'il détenait la preuve que les dirigeants du parti travailliste étaient des traîtres à la solde de l'O.G.P.U. Tout le monde fut inquiet. On lui demanda de communiquer des preuves et une commission spéciale d'enquête fut nommée. Lesdites preuves se révélèrent être de vieux documents provenant des archives de son Ministère et de celles de la police. Quisling lui-même ne put faire aucun apport nouveau. La commission ne put, hélas, que faire un rapport très mince. Même les membres de son propre parti n'étaient pas disposés à s'engager plus avant. Le scandale ébranla sa position.

Lorsque Quisling quitta son poste avec les autres membres du gouvernement dont il avait fait partie, il devait se rendre compte que ni son propre parti ni aucun autre ne lui offrieraient jamais un portefeuille. On n'avait pas oublié les doutes au sujet de l'affaire du poivre et il s'était fait une réputation de faiseur de scandale et d'alarmiste.

Il ne lui restait qu'à créer son propre mouvement politique. Un seul homme pouvait le comprendre et l'employer. Quisling se rendit à Berlin. Après une entrevue avec Hitler, il créa la *National Samling* (Union Nationale). C'était en Mai 1933. Lors des élections générales qui eurent lieu la même année, le nouveau parti présenta des can-

La marée rouge

Les pêcheurs du Golfe du Mexique sont inquiets : depuis quelque temps, la mer se teinte en rouge près du rivage et les poissons morts flottent, le ventre en l'air, sur l'eau couleur de sang. Les pêcheurs, pour la plupart Indiens ou métis d'Indiens, sont bons catholiques, mais ils n'ont pas complètement oublié la religion de leurs ancêtres, cette religion qui ordonnait périodiquement des sacrifices humains. Ils se demandent si ce n'est pas là un signe, si cette « marée rouge » ne signifie pas que les vieux dieux sont en colère. Aussi le Ministère de la

Marine a-t-il envoyé sur place des savants et leur a demandé d'expliquer le phénomène et, si possible, de le faire disparaître.

Les premières conclusions de l'enquête viennent d'être rendues publiques à Mexico : elles expliquent l'origine de la « marée rouge » : l'eau est teintée par des organismes microscopiques gélatineux, mi-plantes, mi-animaux, appelés en termes techniques : « *Gymnodinium Brevius* » qui prolifèrent à une stupéfiante rapidité si l'eau se charge accidentellement — par suite de tempêtes répétées, par exemple, qui brassent la mer — de produits phos-

didats et nulle part il ne réunit suffisamment de voix pour faire élire un seul représentant. Les élections en Norvège se font au scrutin proportionnel.

Dès le début, le parti de Quisling imita les méthodes des Nazis: uniformes, défilés, emblèmes, groupes d'espionnage et surtout, le principe des Führers. Jamais des hommes mûrs ne devinrent membres du parti mais, comme tant d'autres organisations politiques à la mystique brumeuse, le parti compta un certain nombre de jeunes gens au sens critique peu développé groupés autour de Quisling. Lors des élections de 1936, le parti fit une campagne de propagande tellement énorme, grâce aux fonds reçus d'Allemagne et de la société nordique, que même ses adversaires furent surpris lors de la parution des résultats. L'Union Nationale n'avait pas réuni deux pour cent des suffrages et une fois de plus le parti n'était pas représenté au Parlement. Après ce désastre, le parti commença à se désintégrer. Les quelques hommes intelligents et ambitieux qui en avaient fait partie s'en allèrent en disant à Quisling qu'il avait causé la défaite par son incompetence et son incapacité à collaborer.

Vidkun Quisling disparut dans l'oubli. Les Norvégiens l'ignoraient complètement. Seul son journal hebdomadaire *Peuple Libre* (*Fritt Folk*) continuait de paraître.

Je voulais voir cet homme qui avait échoué. Je me rendais parfaitement compte que Quisling n'était pas un danger pour la Norvège, mais je savais également qu'il était un instrument d'Hitler et que s'il avait disparu momentanément de la scène politique c'était afin de mieux préparer l'avenir. De plus, j'étais convaincu que lui et ses hommes faisaient de l'espionnage pour le compte de l'amiral Canaris.

En 1937, la revue suédoise *Folket i Bild*, ainsi que divers journaux américains, m'avaient envoyé en Norvège pour y interviewer Léon Trotsky. Je décidai d'en profiter pour interviewer Quisling.

Lorsque j'entrai dans son petit bureau, je le trouvai assis derrière une table chargée de journaux. Il m'accueillit par ces mots: «Alors, quel genre de mensonges avez-vous l'intention de raconter à mon sujet?»

Je lui répondis que je n'écrirais que la vérité et lui demandai pourquoi un homme comme lui préférerait travailler avec les Allemands plutôt qu'avec les Norvégiens.

Quisling manifesta alors quelque intérêt. Il me demanda si je le considérais ainsi que tout le monde comme un traître. Je répliquai que je ne pourrais répondre à cette question qu'après notre entrevue. Il fronça les sourcils mais se mit à parler librement. Je pris des notes que je recopiai ensuite dans mon journal.

[Lire la suite page 27]

phorés. Le phénomène n'est pas particulier au Mexique. Il a été observé aux Indes, sur les côtes d'Afrique, au Japon et sur les rivages de Californie.

Cette coloration en rouge des eaux n'est pas non plus un privilège des eaux de mer: en Suisse, plusieurs lacs dans lesquels se déversent les égouts de villes importantes ont été eux aussi transformés en «lacs de sang».

On cherche activement le moyen de lutter contre cette pollution qui fait périr les poissons et désole les pêcheurs.

Il a plié sous le poids de toutes les misères du monde

Il avait fait des miracles et on l'avait pris pour le Bon Dieu. Mais ce n'était qu'un homme... L'abbé Pierre avait ramené sur terre la barbe du Christ. Il avait réveillé la solidarité humaine. Il avait bâti trois mille logements. Il avait fait des mécènes avec d'anciens bagnards, des clochards, des crocheteurs.

Ses chiffonniers gagnent de quoi construire pour les sans-logis. Il s'est «crevé» à cette tâche.

Il a été opéré en décembre, à Genève, d'une hernie du diaphragme, la maladie du pape, qui provoque des hoquets et qui est causée le plus souvent par un épuisement nerveux.

Mais il est atteint bien plus profondément. Il souffre d'un effondrement physique et psychique cruel. Il est soigné à Prangères, à la clinique du Dr Durand, par des cures de sommeil.

«Le traitement peut demander quelques mois ou réussir même plus tôt. Il peut aussi se prolonger. Je ne puis dire quand je vous le rendrai», est venu dire à Paris le Dr Durand à l'assemblée générale des Compagnons d'Emmaüs.

L'abbé Pierre a désigné ses successeurs. A la tête de ses oeuvres de secours d'urgence, qui recueillent chaque jour et chaque nuit des expulsés, des familles dont le taudis s'est effondré, il a placé son collaborateur de la première heure, l'ingénieur Bouchy. Ses douze communautés de chiffonniers-bâtisseurs vivent par elles-mêmes. Ses H.L.M., en se normalisant, ont trouvé des admirateurs réguliers.

Entre deux cures de sommeil, l'abbé Pierre sort de sa clinique. Il est allé à Lyon à la mi-janvier prononcer une conférence sur la misère dans le monde. Il a dit la messe et prêché dans une paroisse autour de Genève. Mais on doute qu'il soit capable de reprendre le harnais harassant qu'il portait depuis dix ans.

Il avait pris sur ses épaules toutes les misères qui venaient à lui par milliers. On lui prête l'intention, quand il sera rétabli, de quitter la France pour aller combattre la détresse dans les pays où elle est encore plus criante. Il est un des animateurs de l'Institut de recherche et d'action contre la misère mondiale.

"Nous continuons son oeuvre"

Les adversaires de l'abbé Pierre — il en a beaucoup dans les bureaux qu'il a fustigés, dans les cercles confortables qu'il a choqués par ses accents révolutionnaires — ont aussitôt répandu le bruit que l'écroulement physique du nouveau Saint-Vincent-de-Paul était causé par une faillite. Ses entreprises téméraires n'étaient pas rentables.

Le vice-président de ses oeuvres, M. Jacques Lazare, ancien fondé de pouvoir de la banque Lazare, qui est devenu un compagnon d'Emmaüs, nous a déclaré à ce sujet:

— L'abbé Pierre a toujours bâti sur la charité. Il a quêté jadis dans les rues quand il était encore député pour

L'ABBE PIERRE,

épuisé par sa lutte contre le malheur,
devra rester de longs mois en clinique



nourrir tous les réfugiés recueillis pour lui dans la maison de Mme Sans-Gêne. Ses conférences finançaient les cités d'urgence, les auberges qui continuent à accueillir les désespoirs. Les cycles d'épuisement par lesquels il passait ont certainement nui à nos ressources. Son séjour en clinique nous prive de dons qu'arrachait sa parole.

«Nos H.L.M. d'autre part connaissent pour leurs remboursements les difficultés de tous les H.L.M. Leurs locataires ont emprunté pour se meubler. Ils sont souvent démunis au moment du terme. Mais il n'y a pas de désastre. Nous resserrerons nos dépenses. Nous continuons son oeuvre dont il est momentanément éloigné.»

Un travail inépuisable

Un journal anglais, le «Sunday Express», a avancé que l'ébranlement nerveux de l'abbé Pierre serait dû à une profonde désillusion.

Il est indiscutable que l'abbé Pierre a rencontré des difficultés immenses. Telle cité-secours, bâtie en hâte par des volontaires, a tourné en bidonville. Les toits crevaient, l'eau ruisselait, les meubles pourrissaient. Du moment qu'ils payaient un loyer pour leur «igloo»,

— de deux à cinq dollars par mois — certains sans-logis de la veille devenaient des locataires revendicatifs. Il y a des gens très bien dans les villages-refuges; il y a aussi des inadaptés, des alcooliques, des libérés de prison. On vit les hommes de l'abbé Pierre obligés de menacer d'expulsion des réfugiés impossibles.

— Mais il est absurde de penser, nous dit M. Krucht, un des adjoints de l'apôtre, que l'abbé Pierre a pu être découragé par la nature humaine. Il n'a jamais pensé que ses «igloos» de secours seraient des palais, ni que ses protégés deviendraient des saints. Il a déjà été assez comblé par la démonstration retentissante qu'il a faite que des hommes considérés comme irrécupérables par la société pouvaient, en s'intéressant aux malheurs des autres, devenir des héros quotidiens, des gens de bien.

— Mais c'est vrai que dans ses crises d'épuisement, l'abbé Pierre se sentait accablé par l'immensité d'un travail inépuisable. Il repartait le lendemain plus dynamique que jamais. Jusqu'au jour où il dut se faire opérer et se reposer pour de bon.»

MERRY BREMBERGER

C'est parce qu'ils manquent d'odorat que les lévriers peuvent réaliser d'extraordinaires performances de courses

par ANDRE COUTURE

LES courses de lévriers, telles qu'elles se pratiquent actuellement dans de nombreux pays, sont d'origine relativement récente. Pour être exact, ce fut au lendemain de la première Grande Guerre, en 1919, qu'un Américain, du nom de Owen P. Smith, eut l'idée de faire courir les lévriers derrière un lièvre empaillé filant à toute vitesse sur un rail.

Mais, dans leur principe, ces courses sont beaucoup plus vieilles que notre ère. D'après divers historiens dignes

de foi, elles étaient déjà pratiquées en Egypte sous le règne des Pharaons.

Toutefois, il est difficile de préciser si l'on employait alors des lévriers ou des salukis, deux races également connues à l'époque et ne se différenciant que par une toison beaucoup plus fournie sur les jambes, les oreilles et la queue chez le saluki que chez le lévrier.

Contrairement aux autres chiens, l'un comme l'autre manquent totalement de « nez ». Par contre, ils ont une vue

perçante et une ouïe extrêmement fine. De plus, ils sont les chiens les plus rapides du monde.

Un lévrier de course parvient à faire des foulées de 12 à 21 pieds contre 24 à 30 pour un cheval de course. Cependant, sur de faibles distances, moins d'un demi-mille par exemple, un lévrier battra régulièrement un cheval de la même classe, car dans le même temps il effectuera un plus grand nombre de foulées.

Pendant des siècles, les lévriers furent des bêtes de Roi. Dans tous les pays d'Europe, les souverains se disputaient l'honneur de posséder les plus beaux lévriers et aussi les plus rapides. Ils les acquéraient à prix d'or ou mieux se les faisaient offrir.

C'est ainsi que dans un très vieux livre, on peut lire à ce sujet : « Dans notre pays (l'Angleterre), sous le règne du roi Jean, des lévriers étaient souvent acceptés par lui en paiement d'amendes dues à la Couronne en lieu d'argent. »

« En 1210, par exemple, un coupable fut condamné à donner au roi un cheval galopant vite et six lévriers. Au temps de la Reine Elisabeth, lorsque cette souveraine n'était pas disposée pour la chasse, elle aimait voir courir des cerfs et des lévriers. »

Ce fut, du reste, sous le règne de cette même Reine Elisabeth, à la fin du XVI^e siècle, que furent édictées les lois réglementant les courses de lévriers. Ces « lois de Course », furent préparées par le Duc de Norfolk et approuvées, non seulement par la noblesse, mais encore par les fanatiques des courses.

Une race spéciale

Pendant longtemps, les courses de lévriers eurent lieu en pleine campagne. Les chiens forçaient à la course un animal sauvage qu'ils débusquaient ou qui était lancé devant eux.

Dans son « Dictionnaire des Sports », publié en 1803, Taplen explique qu'autrefois les chiens poursuivaient à la

course les cerfs, les renards et même les lièvres. Des clubs existaient dans différentes régions d'Angleterre dont faisaient partie les Nobles et les gens jouissant d'une certaine opulence.

Au début du XIX^e siècle, cependant, ce sport se démocratisa et il fut organisé des courses véritables qui donnèrent lieu à des paris entre les spectateurs.

Pour ces courses, les Anglais créèrent une nouvelle race de chiens, les « whippets ». Ceux-ci provenaient du croisement de lévriers de pure race et d'épagneuls. Plus petits de taille, les whippets pèsent dans les dix-huit livres contre une soixantaine pour un vrai lévrier.

Des torchons et des serviettes...

Le plus souvent les rencontres des whippets avaient lieu sur un parcours standard de deux cents verges en ligne droite. A cause de leur vue extrêmement perçante, les chiens étaient dressés, dès leur plus jeune âge, à se précipiter sur une serviette ou sur un torchon que l'on agitant devant eux et les courses elles-mêmes étaient basées sur ce principe.

Les chiens étaient maintenus sur la ligne de départ par leurs gardiens tandis qu'à une soixantaine de pieds, au-delà de la ligne d'arrivée, des aides agitaient frénétiquement des torchons et des serviettes. Au signal du départ, les gardiens projetaient en avant leurs whippets qui partaient comme des flèches pour essayer de s'emparer des chiffons qu'ils voyaient s'agiter devant eux. Le premier à franchir la ligne d'arrivée était déclaré vainqueur.

Lapins de Garenne et lapins électriques

Au début du siècle, certains fanatiques, pour donner plus d'intérêt à ces courses, décidèrent d'abandonner les torchons et les serviettes et de les remplacer par des lapins de garenne que l'on lâchait dans des enclos circulai-

aussi du facteur d'âge.

« Les jeunes filles en fleur » du poète ne peuvent songer à utiliser les mêmes parfums que la femme parvenue à la plénitude de sa vie de femme. De même celle-ci, au soir de sa vie, re-

Votre épiderme, mais aussi votre caractère, doivent vous guider dans le choix d'un parfum

HOMMES et femmes se parfument pour rehausser leur personnalité, pour embellir leur vie et celle de ceux qui les entourent, pour accroître leurs charmes naturels.

Or, il n'existe pas dans le monde deux êtres identiques : chacun doit donc parvenir à découvrir le parfum qui réponde le mieux à ce qu'il en attend.

Tout être vivant exhale une odeur qui lui est propre. Celle-ci, bien que souvent imperceptible, est pourtant tangible.

Les expériences ont prouvé, en effet, que les papillons mâles parvenaient à sentir l'odeur du papillon femelle parfois à plus de sept milles de distance.

Chez les êtres humains, cette odeur existe comme chez les animaux. Il ne faut donc pas que le parfum utilisé vienne contrarier celle-ci ou mieux encore que cette odeur vienne transformer le parfum au point de le rendre irrespirable. L'expérience est facile. Un même parfum donne rarement une même « senteur » sur deux personnes différentes.

Un parfum doit être choisi en fonction de la nature de l'épiderme, des cheveux, de l'âge, du sexe et du moment.

Comme les humains, les parfums ont leur sexe. Un parfum de femme ne conviendra pas à un homme et vice versa, bien que certains d'entre eux, comme la lavande, certains chypres ou même l'ambre, puissent convenir aussi bien à Madame qu'à Monsieur.

Pourtant, en règle générale, les parfums féminins sont plus légers et plus subtils.

Si les Anciens attachaient une grande importance à la teinte de la chevelure pour le choix des parfums, c'est qu'alors les femmes traitaient avec plus de respect ce capital de beauté que représentaient leurs cheveux. Sauf de rares exceptions, elles n'avaient pas l'habitude de les teindre.

Les brunes préféraient les puissants parfums exotiques aux odeurs épicées et les blondes se parfumaient plus discrètement, choisissant des essences légères convenant mieux à la mousse éthérée de leurs boucles.

Des mariages heureux : Epiderme — Parfum

Mais, c'est l'épiderme qui constitue l'élément essentiel qui doit guider la femme dans le choix de son parfum.

En dehors de son odeur propre, la peau de tout être vivant secrète des substances chimiques qui peuvent modifier du tout au tout la composition d'un parfum. Cette modification peut du reste intensifier la valeur du parfum, lui donnant une note toute personnelle qui s'identifiera à celle qui l'emploiera. Elle peut, tout au contraire, le décomposer au point de le rendre irrespirable pour ne pas dire insupportable.

Il est des épidermes ayant des réactions alcalines et d'autres des réactions

acides. Il est des peaux sèches et des peaux grasses. Autant de facteurs chimiques auxquels viennent s'ajouter les diverses essences qui composent l'odeur même de l'épiderme.

Etant donné que celle-ci varie suivant l'âge, le degré d'émotivité, le milieu ambiant, l'état physiologique et psychologique pour ne pas parler du moment, il est difficile (pour ne pas dire impossible) de déterminer scientifiquement le parfum qui conviendra plus qu'un autre à une femme donnée.

Seule des essais successifs permettront par tâtonnements de parvenir à un résultat valable.

Peut-être, faut-il voir là une des raisons de la fidélité de certaines femmes à une marque de parfum. Ayant trouvé avec plus ou moins de bonheur le parfum qui, selon elles, répondait le mieux à leur type, à leur nature, elles hésitent à en changer craignant plus un échec qu'une amélioration.

Et pourtant, elles ont tort car le choix d'un parfum doit tenir compte

La silhouette "Jolie Madame de Paris" de ce printemps 58 sera une silhouette "Tube", parée de tous les attraits de la féminité. Tubes à taille longue, jaquettes-tubes, corsage-tube sur jupe cloche. "Fifrelin" est un tailleur de lainage gris. La veste ouverte en ogive est blousante dans le dos. Création Balmain.



res. Le premier chien qui parvenait à attraper le lapin était alors déclaré vainqueur de la course.

Mais les whippets étaient relativement peu nombreux dans le monde et il était extrêmement difficile de conserver la pureté de leur race. Il leur fut donc substitué des lévriers de pure race qui étaient beaucoup plus résistants et qui, surtout, couraient beaucoup plus vite.

Mais les lapins de garenne n'eurent plus aucune chance et, de par le monde, les sociétés protectrices des animaux s'émurent. Elle firent des démarches auprès des gouvernements et il sembla bien, un moment, que les courses de lévriers allaient être condamnées à disparaître.

Ce fut alors qu'un Américain, un certain Owen P. Smith, eut l'idée de faire courir les lévriers après un lièvre électrique se déplaçant sur un rail circulaire posé le long de la piste. En raison de leur manque total d'odorat, les chiens s'y laissèrent prendre et poursuivirent le faux lièvre exactement comme s'il était vivant.

En 1919, Smith fit breveter son lièvre électrique qui devait, par la suite, lui rapporter une véritable fortune. Ce fut du reste Smith qui construisit et géra la majeure partie des pistes existant aux États-Unis.

L'avantage des lièvres électriques est qu'il est possible de faire varier automatiquement leur vitesse pour qu'ils se trouvent toujours à une vingtaine de pieds en avant des lévriers. Pour l'attraper, ceux-ci sont donc obligés de fournir un effort maximum, par conséquent de courir aussi vite que possible.

Il est du reste assez difficile de parler de records de vitesse en ce qui concerne les lévriers. En effet, les pistes sont de conception très différente et si certaines sont parfois ovales, d'autres présentent des tournants brusques qui obligent les chiens à des changements de vitesse.

[Lire la suite page 34]

viendra à ses premiers parfums dont la discrétion conviendra mieux à une vie plus retirée.

Selon que vous serez douce ou autoritaire

Mais si l'âge importe dans le choix d'un parfum, il faut tenir compte également du caractère. La femme douce et tendre fuira les parfums épicés de son amie autoritaire et passionnée.

De même, la sportive qui passe la majeure partie de sa vie en plein air portera son choix sur un parfum tout autre que la jeune femme vivant continuellement dans le cadre charmant de son boudoir.

Les femmes de nos jours ne mènent plus la vie statique de leurs grand-mères. Les exigences de notre civilisation les obligent à mener une existence multiple qui se modifie à chaque heure du jour et de la nuit.

A chacune de ces existences doit correspondre un parfum qui leur permettra, dans chaque cas, de mieux souligner leur personnalité. Un même parfum ne peut convenir à un bureau et au soleil de la rue, à une peau qui se dore au soleil et à une peau frissonnant au vent du large.

Enfin, un dernier facteur intervient souvent dans le choix d'un parfum. Bien que secondaire, en fait, ce facteur occupe pourtant, dans le cas de nombreuses femmes, une place prépondérante.

Il y a une mode de parfum comme il y a une mode de robes, des coiffures...

[Lire la suite page 34]

DALE CARNEGIE



VOUS CONFIE...

Douze moyens d'amener les autres à penser comme vous

I — Dans une discussion, il n'y a jamais de vainqueur

Peu de temps après la guerre, je reçus une précieuse leçon. A cette époque, j'étais manager de Sir Ross Smith, le Lindberg de l'Empire britannique, et j'assistais, un soir, à un banquet donné en son honneur. Pendant le repas, mon voisin raconta une histoire où se trouvait la citation suivante : « Il est un dieu qui façonne à son gré nos destinées, quelle qu'en soit l'ébauche faite par nous ». Le conteur prétendait que cette citation provenait de la Bible. Il se trompait. Je le savais, j'en étais certain. Il ne pouvait y avoir aucun doute quant à son origine. Aussi, pour déployer ma supériorité, pour affirmer mon importance, je m'érigeai en correcteur — ce que personne ne me demandait — et je lui fis observer que la phrase était de Shakespeare. Mais l'autre ne démordait pas de ce qu'il avait dit. Quoi ? Cette phrase de Shakespeare ? Impossible, absurde ! Elle se trouvait dans la Bible ; il le savait bien.

L'auteur de l'anecdote était assis à ma droite, et Frank Gammond, un vieil ami à moi, se trouvait à ma gauche. Mr. Gammond avait consacré des années à l'étude de Shakespeare. Aussi, nous tournâmes-nous vers lui d'un commun accord pour le prier d'arbitrer notre querelle. Après nous avoir écoutés, Mr. Gammond me donna un bon coup de pied sous la table, puis il annonça : « Dale, vous vous trompez, Monsieur a raison. Cette parole est dans la Bible ».

En rentrant avec mon ami, ce soir-là, je lui dis :

« Frank, vous saviez que c'était une citation de Shakespeare ? »

— Naturellement, je le savais, répondit-il. Elle se trouve dans Hamlet, acte V, scène II. Mais nous étions des invités à une joyeuse réunion, mon cher Dale. Pourquoi vouloir prouver à un homme qu'il a tort ? Est-ce là le moyen de vous rendre sympathique à ses yeux ? Pourquoi ne pas le laisser « sauver la face » ? Il n'avait pas sollicité votre opinion ? Pourquoi entamer délibérément une discussion ? Evitez toujours les querelles ».

« Evitez les querelles ». L'homme qui a prononcé ces paroles est mort maintenant, mais la leçon qu'il m'a donnée porte toujours ses fruits.

Et c'était une leçon dont j'avais terriblement besoin. J'adorais les controverses. Pendant ma jeunesse, je discutais avec mon frère sur tous les sujets possibles et imaginables. Au collège, j'étudiais la logique et l'argumentation et ne manquais jamais de participer aux conférences contradictoires. Ce n'est pas pour rien que je suis né dans le Missouri, pays des ergoteurs et des sceptiques... Plus tard, je dirigeai un cours de dialectique et même, je l'avoue, à ma grande honte, je formai le projet d'écrire un livre sur ce sujet. Depuis lors, j'ai assisté à des milliers de discussions, je les ai analysées, j'y ai pris part. Et ma conclusion, après ces innombrables expériences, c'est que le meilleur moyen de l'emporter dans une controverse, c'est de l'éviter. Fuyez

les discussions comme vous fuiriez les serpents à sonnettes ou les tremblements de terre.

Neuf fois sur dix, chacun des adversaires se retire du débat, plus que jamais fermement convaincu d'être dans le vrai. Ces batailles-là, personne ne les gagne. En effet, si vous gagnez... vous perdez aussi. Comment cela ? Bon ! Supposons que vous ayez remporté sur votre adversaire une victoire éclatante, que vous lui ayez prouvé qu'il était un ignorant. Et après ? Vous vous frottez les mains de jubilation. Mais lui, que pense-t-il ? Vous lui avez fait sentir son infériorité. Vous avez blessé son amour-propre, son orgueil. Il est furieux de votre triomphe. Et puis, vous le savez,

Homme convaincu malgré lui

Garde toujours le même avis.

Dans une grande Compagnie d'assurances, le mot d'ordre pour tous les agents est le suivant : « Ne discutez jamais ».

Ce n'est pas en discutant qu'on arrive à vaincre. Les deux choses n'ont pas le plus lointain rapport entre elles. Ce n'est pas ainsi qu'on influence l'esprit humain.

Par exemple, il y a pas mal d'années, j'avais pour élève un Irlandais belliqueux du nom de Patrick O'Haire. C'était un brave et simple garçon, mais, Dieu ! qu'il aimait les querelles ! Il me confia qu'il était représentant en camions automobiles et qu'il ne réussissait guère dans son métier. En l'interrogeant, je découvris qu'il était toujours en train de contredire et d'irriter précisément ceux dont il recherchait la clientèle ; il discutait, criait, perdait le contrôle de soi-même. Si un client osait critiquer ses machines, Pat voyait rouge et lui sautait presque à la gorge. Oh ! en ce temps-là, il avait toujours le dernier mot, c'était toujours lui le vainqueur dans les discussions ! Seulement, il m'avoua plus tard : « Hélas ! combien de fois suis-je sorti du bureau d'un client en me disant avec satisfaction : « Comment je lui ai rivé son clou, à celui-là ! »... Je lui avais rivé son clou, mais je ne lui avais rien vendu ».

Ma première tâche avec Patrick O'Haire ne fut pas de lui apprendre à parler, ce fut de l'exercer à retenir sa langue.

M. O'Haire est maintenant le premier vendeur de la White Motor Company à New York. Comment opère-t-il ? C'est lui-même qui va vous le dire :

« Maintenant, quand je vais chez un client et qu'il me déclare : « Quoi ? Un camion White ? Je n'en veux pas. C'est de la camelote. Je ne le prendrais pas si on me le donnait pour rien. Moi, je vais commander un camion Untel », je lui réponds doucement :

« Ecoutez, mon ami, les camions Untel sont très bons. Si vous prenez un Untel, vous ne vous tromperez pas. C'est une bonne maison, et c'est de la belle fabrication ».

« Du coup, il ne peut plus rien dire. Pas de raison de discuter. Il me dit qu'Untel est épatant, et je lui réponds : « C'est sûr. » Il faut qu'il s'arrête. Il ne

peut pas continuer tout l'après-midi à répéter tout seule : « Les camions Untel sont excellents ». Nous quittons alors ce sujet, et je commence à décrire les qualités de mes camions White.

« Il fut un temps où une remarque comme celle qui précède, de la part d'un client, m'eût mis hors de moi. J'aurais commencé à taper sur les Untel, et plus je les aurais critiqués et plus l'acheteur les aurait défendus ; plus il les aurait soutenus, plus il se serait ancré dans la conviction qu'ils étaient supérieurs aux autres.

« En réfléchissant à mon passé, je me demande comment j'ai jamais pu vendre quoi que ce soit. J'ai perdu des années de mon existence à discuter, batailler, à créer de l'antagonisme. Aujourd'hui, je sais me taire. C'est beaucoup plus profitable ».

Le sage Franklin disait :

« A force de batailler et d'argumenter, vous parviendrez peut-être à confondre votre interlocuteur, mais votre victoire sera vaine, car jamais vous n'obtiendrez l'accord sincère de votre adversaire ».

Alors, choisissez vous-même : un triomphe spectaculaire et théorique, ou bien l'accord sincère d'un homme. Il est bien rare qu'on obtienne les deux en même temps.

Un journal de Boston reproduisait, un jour, cette amusante épithète en vers libres :

*Ci-gît le corps de William Jay.
Il mourut défendant plein d'ardeur
ses opinions.
Il était dans le vrai, toute sa vie
eut raison.*

Mais il n'est pas moins mort

Que s'il avait eu tort.

Hé oui ! vous avez raison, cent fois raison, tandis que vous vous acharnez à démontrer votre proposition. Mais, pour ce qui est de modifier l'opinion de votre adversaire, vos efforts seront aussi vains que si vous aviez tort !

Après des années d'activité politique bien remplies, William McAdoo, secrétaire d'Etat sous la présidence de Wilson, déclarait : « qu'il était impossible de convaincre un ignorant par la logique ».

« Un ignorant ! » Vous êtes modeste, monsieur McAdoo ! Une longue expérience m'a appris qu'il est impossible de changer par le raisonnement l'avis de n'importe quel homme, quel que soit le degré de son intelligence ou de son instruction.

Ecoutez l'histoire de M. Frederick Parsons, un commerçant qui était allé voir son percepteur au sujet d'une erreur dans sa feuille d'impôts. On avait taxé une somme de neuf mille dollars qui, assurait M. Parsons, n'avait jamais été encaissée et ne le serait jamais, car le débiteur était insolvable. « Ça ne me regarde pas, rétorquait froidement le percepteur ; ce revenu est indiqué, il doit être imposé ».

« Nous avons bataillé comme cela pendant une heure », nous confia M. Parsons. L'inspecteur était cassant, buté. Ni les preuves, ni la logique ne ré-

[Lire la suite page 34]

FELIX TROMBE, avec un miroir magique, fait de la glace avec du soleil

par ADRIEN MOUNIER

IL Y A presque deux mille ans, les Romains pénétraient avec leur flotte dans le port de Syracuse. Leur étonnement fut immense lorsque, dans le ciel bleu de la Sicile, ils virent surgir un deuxième soleil plus brillant et plus puissant que le premier. Les rayons de ce second astre incendièrent une galère, puis une deuxième jusqu'à ce que finalement toute la flotte flambât. Du haut des murs de la ville, un vieux physicien, Archimède, dirigeait cette arme redoutable.

— C'est une belle légende, dira plus tard Descartes, mais je n'y crois pas.

Le soleil dans un parapluie

La science a donné tort à ce philosophe rationaliste.

A la fin de 1954, un congrès réunissait à la Nouvelle Delhi des savants de tous les pays, dont la spécialité paraissait assez étrange : ces hommes de sciences cherchaient à tirer l'énergie des puissances naturelles, le vent, les marées, et surtout le soleil. On fit à cette occasion des démonstrations qui apprirent au monde entier l'existence de curieux appareils dont l'aspect insolite faisait penser aux astucieuses innovations du Concours Lépine et aux démonstrations de physique amusante. Des gens sérieux avaient réussi à faire cuire le riz au safran avec des fours solaires dont la chaleur était concentrée dans de grands miroirs en forme de parapluie. Ce riz cuit « à la loupe » amusa les chansonniers et pour beaucoup de gens ce spectacle fut la révélation d'une « énergie solaire » dont les nombreuses applications allaient bientôt se multiplier.

Ce prodigieux développement des recherches sur cette branche toute nouvelle de la science se marqua lorsque l'année suivante le congrès solaire se tint aux Etats-Unis. On put mesurer alors l'immense chemin parcouru. Sans doute par allusion à l'oiseau qui s'accroche si bien du soleil, les congressistes se réunirent à Phoenix dans l'Arizona en décembre 1955. Non seulement, désormais, on prenait au sérieux les ingénieurs du soleil, mais on y échangea les plans de machines extrêmement variées par lesquelles on pouvait chauffer ou refroidir les maisons, faire rouler les véhicules, cuire les aliments, faire de la musique, produire de l'électricité, etc...

On peut dire, un peu hâtivement, que l'énergie atomique était désormais démodée. Mais aussi bien dans les centres américains que dans les stations expérimentales de l'Oural et du Caucase, « la course au soleil » était entamée.

Sur les courtines en bastions du Mont-Louis, en France, Félix Trombe, « l'homme qui a domestiqué le soleil », place ses miroirs paraboliques, tel un nouvel Archimède.

De la science des profondeurs à celle des altitudes

Félix Trombe, un homme très grand, au nez proéminent, d'une cinquantaine d'années, vêtu de l'uniforme des touristes, tweed et flanelle, n'a rien de l'astrologue au bonnet pointu, ni du

farouche Jupiter lançant ses éclairs. Tendait toujours, dans ses découvertes, à un intérêt pratique immédiat, il ne se considère même pas comme un savant.

— Je ne suis pas, dit-il, une machine à faire de la science.

D'un regard d'industriel, il caresse des énormes miroirs. De gigantesques toiles d'araignées que des myriades de gouttes de rosée font briller comme un nouvel astre illuminé par le soleil. Il s'agit de deux miroirs, non pas constitués d'une seule pièce, mais d'une mosaïque de petites glaces. La première surface plane, dont le rôle est d'envoyer les rayons du soleil sur le paraboloïde de 270 pieds carrés, comporte 500 glaces carrées de 50 cm. de côté et de 6 mm. d'épaisseur, tandis que la deuxième, chargée de concentrer ce rayonnement sur un four, est munie de 3,500 petits miroirs élémentaires en verre à vitre argenté, de 1 mm. d'épaisseur.

Cet homme, qui est parvenu à mettre le soleil en bouteille, à commencé sa carrière comme spéléologue, dans les cavernes souterraines totalement privées de lumière ! Né en 1906, Trombe fut d'abord chimiste puis géologue. Dans cette dernière branche, il se spécialisa bientôt dans les « terres rares », la recherche des couches sédimentaires presque disparues, qui le menèrent directement à la spéléologie. Le plus surprenant, dans cette étonnante carrière, est que cette science des profondeurs le mena ensuite... tout droit au soleil.

Au mois d'août 1947, Félix Trombe, en tant que président du Spéléo-Club de Paris, dirigeait la fameuse expédition de la Henne-Morte dans les Pyrénées. Il s'agissait de connaître enfin la profondeur de ce gouffre, et l'équipe était formée des plus brillants spéléologues français, au nombre desquels Norbert Casteret et Marcel Loubens. A 900 pieds de profondeur, les explorateurs, comme tous ceux qui les avaient précédés, se virent arrêtés par une cascade qui précipitait son bouillonnement de plus de 300 pieds de hauteur.

Félix Trombe n'a jamais été à court d'imagination. Il eut alors l'idée de faire installer une guérite métallique dans laquelle ses compagnons et lui-même pourraient descendre tour à tour le long de la vertigineuse chute d'eau, sans risquer d'être emportés par la masse liquide. Le dispositif mis en place, l'équipe réalisa que le matériel de cette expédition scientifique et sportive était nettement insuffisant.

Le Sahara ou les Pyrénées ?

Trombe n'hésita pas un instant. « Nous avons besoin de votre aide », téléphona-t-il au commandant de la région militaire de Toulouse, le général Bergeron, auquel il donna la liste complète de tout le matériel nécessaire. Le général expédia aussitôt ce matériel au complet, y adjoignant même une équipe de volontaires. De cette union spontanée entre la science et l'armée naquit une amitié qui allait changer totalement par la suite le cours des recherches de Félix Trombe. Plus précisément, le général Bergeron allait

permettre au savant, en lui apportant cette fois encore les moyens matériels qui lui faisaient défaut, de réaliser le grand projet qui depuis longtemps déjà hantait son esprit : l'utilisation de l'énergie solaire.

Il avait même tenté tout ce qui était en son pouvoir pour donner corps à ce projet. Ayant appris, au lendemain de la guerre, que les troupes françaises avaient découvert en Allemagne des projecteurs de D.C.A. aux grands miroirs concaves de 6 pieds de diamètre, il avait négocié sans difficulté leur acquisition, et les avait transportés dans son laboratoire de Meudon, où ses deux collaborateurs et lui-même, bien qu'appartenant au Centre National de la Recherche scientifique, en étaient réduits à tout construire, à tout aménager par eux-mêmes.

Les trois savants, Trombe, Marc Foex et Charlotte Henry la Blanchetais, réalisèrent vite que le travail de ce premier four solaire était épuisant. Devant tout régler à la main, ils vivaient dans la fournaise de ces miroirs, la peau, les yeux brûlés malgré les lunettes filtrantes.

Mais le moral était bon : le four solaire leur avait permis de procéder à la fusion de presque tous les oxydes de terres rares, dont les points de fusion avoisinent les 3,000 degrés, et surtout à la synthèse chimique de l'acide nitrique, au moyen de l'azote et de l'oxygène de l'air.

Ce résultat était capital et riche de promesses : l'acide nitrique, ce produit de grande utilisation, pouvait donc être obtenu à partir des matières premières inépuisables et gratuites fournies par l'air !

Félix Trombe cependant se lamentait de la rareté de sa matière première gratuite n° 1 : le soleil. Un soleil capable de mûrir à grand-peine quelques pieds de vignes... En dehors de ses collaboratrices, une seule personne le comprit alors. Mais ce fut celle qu'il fallait : le nouveau président du Comité d'Action scientifique de la Défense nationale qui n'était autre que le général Bergeron.

— Ce qu'il vous faut, c'est le Sahara, dit-il à son vieil ami. Mais à défaut, les Pyrénées...

Comme au temps de la Henne-Morte, le général ne perdit pas un instant : démarches, autorisations, obtention de crédits ; moins d'un an plus tard, (délai fort rapide pour l'administration militaire), l'équipe de Meudon était en mesure de s'installer dans la vieille citadelle de Mont-Louis, datant du temps de Vauban, perchée à 4,800 pieds d'altitude, entre le mont Canigou et le mont Carlit.

Un travail de titan pour faire du titane

Enfin l'équipe allait pouvoir remplacer la force de ses bras par celle de deux machines automatiques qui manœuvraient le nouveau four solaire. Celui-ci, beaucoup plus grand et perfectionné que celui de Meudon, se dressait étrangement sur un millier de charpentes métalliques au milieu des austères bâtiments bas de vieilles pierres coiffés d'ardoise fine. Son rôle ? Faire

de la France le premier pays producteur d'énergie solaire, cette énergie au potentiel prodigieux : la France seule recevant chaque minute la valeur de 100 milliards de tonnes de charbon, une valeur inutilisée...

Dix collaborateurs (4 ingénieurs, 3 assistants techniques, 3 mécaniciens et 1 électricien) vinrent rejoindre les trois premiers composants de l'équipe. Dans le pays, on les appela bientôt « Les moines de Mont-Louis ». Il fallut à cette équipe deux ans de travail acharné avant que l'installation fut complètement terminée. Durant ces longs mois, Félix Trombe parcourait sans cesse, l'œil à tout et le visage soucieux, son domaine plus semblable à quelque repaire d'alchimiste du Moyen-Age qu'à un laboratoire à l'avant-garde de la science moderne. Mais aujourd'hui, il laisse un large sourire s'épanouir sur ses traits burinés sous le grand front surmonté d'une chevelure indisciplinée toujours décoiffée par le vent de l'Aude : Mont-Louis est non seulement à même de produire de l'énergie, mais il a pu y résoudre un vieux problème de l'industrie : l'obtention de métaux réfractaires absolument purs, tels le titane ou le zirconium. Mont-Louis vient même de réaliser ses premières « affaires » : la vente à des fabricants de creusets, de céramiques, de briques non conductrices de chaleur, de trois tonnes d'oxyde de zirconium ; c'est peut-être le résultat qui fait le plus de plaisir à Trombe.

Cet homme des contradictions scientifiques, après être passé des gouffres souterrains à l'exploitation du soleil, fabrique à présent de la glace avec de la chaleur.

A Mont-Louis fonctionne ce paradoxe : un réfrigérateur solaire géant, qui tire de la chaleur du ciel de quoi fabriquer de la glace en grandes quantités (la chambre de réfrigération, alimentée par un réflecteur qui comporte au foyer du miroir un tube contenant une solution ammoniacale). C'est l'exposition de l'ammoniaque qui occasionne le froid intense et permet de produire 1,400 livres de glace par jour.

Des appareils alimentés par des miroirs à soleil pourront dans un avenir assez proche être installés dans toutes les régions non électrifiées de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique du Sud.

Les Etats-Unis ont mis en chantier une usine solaire dans le désert d'Alomorgo, dans le Nouveau-Mexique, lieu que les essais atomiques ont rendu célèbre (surtout le premier, en avant-première à la bombe d'Hiroshima). Cette usine doit contenir des réflecteurs géants, et notamment un orienteur dont la surface sera de plus de 9,000 pieds carrés, 36 fois plus grand que celui de Mont-Louis.

Il nous faut beaucoup de "toits"

Parmi les moeurs solaires les mieux équipés, on dit que les plus puissants seraient ceux qui viennent d'être mis en service par les Russes dans leur nouvelle base solaire d'Arménie, et les ingénieurs soviétiques étudient surtout les applications à l'agriculture des

Curiosités scientifiques et techniques

par PIERRE LAMBERT

Un théâtre dans un ballon

L'UNE des principales curiosités de l'Exposition Internationale de Bruxelles est sans doute l'attraction qu'a imaginée la Compagnie d'Aviation Pan American Airways: un théâtre dans un ballon.

Bâti sur le principe des dômes de radar américains, ce ballon, représentant la terre, est fait de plastique gonflé par des machines à air conditionné sans cesse en mouvement. Sur sa face extérieure sera peinte une gigantesque carte du monde.

A l'intérieur de ce ballon peuvent prendre place deux cents personnes sous une voûte représentant un planétarium. Un film est projeté, film

consacré à la conquête de l'espace par l'homme du vingtième siècle. Il relate notamment l'histoire des voyages autour du monde depuis le périple de Magellan jusqu'aux voyages tels qu'ils s'effectueront bientôt sur les appareils à réaction, permettant de «boucler la boucle» terrestre en moins de quarante heures de vol.

Cet énorme ballon-théâtre est installé à proximité de l'Atomium, symbole et principal centre d'attraction de l'Exposition Internationale de Bruxelles.

Pêche miraculeuse à l'électricité

Il s'agissait, pour les besoins d'une centrale électrique, de détourner une rivière dans un petit village de la

Savoie française. Mais cette rivière foisonnait de truites et il ne fallait surtout pas risquer de mettre en péril ces colonies de poissons qui, chaque saison, attirent les pêcheurs venus parfois de très loin, dans la région.

Une équipe de spécialistes essaya tout d'abord de les prendre aux filets et à la main. Mais les résultats furent décevants. Alors un ingénieur électricien imagina de plonger dans l'eau une ligne reliée à une grille et dans laquelle passait un simple courant électrique. Les résultats ne se firent pas attendre. Par centaines les précieuses truites attirées par le courant, se ruèrent sur la grille et il ne restait plus qu'à plonger des épuisettes dans l'eau pour les en retirer sans dommage, à

la cadence fantastique de six mille à l'heure. La pêche industrielle à l'électricité, telle qu'elle se pratique à la saison du hareng dans certains pays, venait d'être redécouverte.

L'homme peut supporter un froid de — 80°

Les récentes et spectaculaires expéditions polaires ainsi que les études ayant pour but d'établir quels seront les obstacles à vaincre pour permettre à l'homme de s'évader de notre globe et gagner les espaces célestes, ont mis à la mode les recherches sur le froid. Au Pôle Sud vient de se dérouler une intéressante expérience sur ce thème.

Deux hommes, deux volontaires américains, ont accepté de se soumettre à une température avoisinant — 80°.

Cinq vêtements superposés protégeaient ces cobayes humains: au total, un poids de lainages de 24 livres. Après être restés exposés à ce froid terrible pendant près de quatre heures, ils se sont engourdis dans un profond sommeil. A leur réveil, ils souffraient de fortes migraines mais leur état général n'était nullement affecté.

Un gant radioscopique renseigne le médecin au toucher

Le professeur Erich Théobald, spécialiste allemand de la radioscopie, a mis au point un étonnant gant radioscopique dans lequel se trouve logé un minuscule microphone. Cet appareil aboutit par un fil à l'oreille du praticien qui, palpant, auscultant son malade, détecte ainsi simultanément, au doigt et à l'oreille, les défaillances ou insuffisances cardiaques, les souffles suspects du système pulmonaire, etc...

Du café synthétique

Du café aux grains synthétiques vient d'être proposé à la consommation pour la première fois en Hollande. L'inventeur est parvenu à donner au grain de café synthétique la forme exacte, la composition et le goût du véritable produit du café.

A tel point que tous les spécialistes qui l'ont goûté n'ont pu faire la différence et que les commandes affluent à présent de toutes parts.

On ne joue pas au ballon dans les rues de New-York

Robert Mendenhall et Victor Began, tous deux âgés de dix-neuf ans, sont étudiants à l'Université de Princeton. Comme beaucoup de jeunes Américains, ils désiraient attirer l'attention sur eux en accomplissant quelque chose d'original. Ils parlèrent donc d'accomplir le trajet New-York-Princeton à pied, par la route, au petit trot, en poussant du pied devant eux un ballon de football et en se faisant des passes d'un bord de la route à l'autre.

Robert Mendenhall et Victor Began ont perdu leur pari: la police a jugé que les rues de New-York, avec leur intense trafic, ne devaient pas être transformées en terrain de football. Toutefois, la presse, la radio, la télévision ont parlé d'eux. C'était peut-être tout ce qu'ils cherchaient.

LE SINGE-SOLDAT

C'est un petit singe de trois ans, propriété de M. William Blake de Birmingham, Angleterre, qui estime que le singe fait un aussi bon compagnon que le chien ou le chat. A voir son allure de militaire et la malice de ses yeux, on ne peut en douter.



► Un fabricant anglais a lancé avec le plus grand sérieux un nouveau produit féminin appelé « larmes de femmes » : 1 goutte dans chaque oeil et une autre sur la joue et voilà qui donne le spectacle d'un chagrin sincère et profond et le chapeau ou la robe désirés seront vite promis.

► Trop jeune pour la gloire : Terry Dene, lycéen de 18 ans habitant avec ses parents et sa soeur dans Wigmore Street, à Londres, était studieux, sérieux et il avait une jolie voix. Comme des millions de jeunes, il adorait le rock'n'roll et aimait chanter. Plusieurs fois, il connut le succès au cours des fêtes scolaires lorsqu'un jour, il fut découvert par Hymie et Sonny Zahl, imprésarii en mal de vedette et qui, en quelques semaines, réussirent à projeter le jeune chanteur-danseur en pleine gloire. Chaque soir, il se produisait devant 1,500 à 2,000 jeunes sur la scène



Récemment, les membres du Conseil municipal de Paris inauguraient le "Cityrama", autobus conçu spécialement pour la visite de Paris et qui offre aux touristes étrangers la possibilité d'entendre dans leur propre langue les commentaires explicatifs enregistrés sur bandes magnétiques et synchronisés avec le passage de la voiture devant les principaux monuments.

d'un grand cinéma, et Terry recevait d'abord 10, puis 20, puis 50, puis 100, puis 500 livres sterling par semaine : Sa gloire grandissait avec chaque paye, il était l'idole des lycéens et lycéennes de Londres, carrière fulgurante qui devait le conduire, après 8 mois passés dans le cinéma de Piccadilly, dans toutes les grandes villes de Grande-Bretagne, dans les studios de cinéma et de la télévision. Finies les études, finis les matches de football avec ses amis de classe, les lycéens et lycéennes de son quartier... Mais voici que, subitement, Terry Dene s'est écroulé, à bout de forces. Il a dû être transporté dans une clinique. Mais auparavant, il avait comparu devant le juge d'un tribunal pour délinquants mineurs : ivresse, voies de fait, bris de mobilier, etc. Devant le juge, Terry a demandé pardon, il a pleuré et remercié le magistrat de lui donner l'occasion de « se reposer enfin, après tant de mois terribles ». La nouvelle étoile a ajouté que s'il continuait ainsi pendant six mois, il serait mort... Comme James Dean et tant d'autres... Comme Martine qui doit se reposer longuement après chaque film, dans les montagnes, loin du monde. Comme Brigitte condamnée au repos forcé après une dépression nerveuse due au travail ininterrompu. Comme Cathia Caro, la nouvelle vedette de 14 ans, interprète, aux côtés du divin Jean Marais, de *La Tour prends garde*. La gentille et timide Cathia n'est pas venue au gala de son film. Elle a dû être admise dans « une maison de grand repos jusqu'à ce que le grand manège qui tournoie dans sa tête se soit arrêté », selon un quotidien parisien. Histoires merveilleuses, mais tristes...

► Voici une révélation récente de la Commission de la Délinquance Juvenile de New-York : Comme leurs aînés, les fameux « gangsters », les « youth gangs » ou « bandes de jeunes » de la grande cité sont organisées de façon rigide : ils ont une véritable constitution et leurs chefs exercent sur leurs troupes une véritable terreur. Les jeunes voyoux âgés de 15 à 20 ans font partie du réseau des *20th Century Kings* (Rois du 20e Siècle) ; chaque bande sous leur contrôle comprend 30 membres appelés « séniors », pour les distinguer des membres des « Junior Kings », dont l'âge moyen est de 15 ans et qui sont sous la dépendance des « Séniors ». Ceux-ci instruisent les Juniors dans la « conduite des affaires » du « gang », tels que : destruction des biens d'autrui, le vol d'objets de valeur, le vol de voitures, les questions sexuelles, les boissons, les drogues, l'extorsion sous la menace d'armes. L'échelon inférieur, celui des « Midget Kings » (Nains) embrigade les enfants ayant environ 12 ans. Ce sont, en somme, les boy-scouts du crime. Le rapport conclut que ces gangs de garçons contrô-

lent aussi des bandes de « girl gangsters », dont ils exigent l'obéissance totale.

► Il est question, dans l'Etat de New-York, d'interdire l'abus des étiquettes portant deux prix : le « véritable » prix, ou prétendu tel, qui est barré et le prix inférieur qui est demandé au public. La commission du commerce de détail de l'Etat n'a pas hésité à déclarer que le prix barré était généralement fictif.

► Les fabricants de fourrures des Etats-Unis se proposent d'exporter cette année 3,000,000 de fourrures synthétiques ou artificielles en Europe : martre du Canada, castor, léopard, agneau, zibeline, vison, astrakan, chinchilla, tous réalisés à base de cette merveille chimique, le nylon. L'imitation serait si parfaite que le non-initié ne la distingue que rarement de la fourrure naturelle, et les prix de ces fourrures sont de $\frac{2}{3}$ inférieurs aux prix des peaux authentiques. Mais les perles d'imitation, les pierres fausses ont-elles jamais remplacé les véritables ?

► Aux Etats-Unis, les romans populaires et policiers se vendent par millions d'exemplaires, ils sont lancés à grand renfort de publicité. Pour battre ses concurrents, un éditeur, qui lance chaque mois une vingtaine de romans bon-marché, les uns plus passionnants que les devanciers, a lancé ce titre engageant *La Nuit de la Pleine Lune Jaune* en offrant à chaque acheteur 2 comprimés de somnifère, à avaler à minuit, car « sinon vous continueriez la lecture jusqu'à l'aube »...

► Mrs. Margaret Webster roulait lentement au volant de sa voiture lorsqu'elle stoppa brusquement près de la plage de Filey et alla se jeter dans les flots pour sauver deux enfants qui se noyaient. Epuisée, elle regagna sa voiture, où un agent l'attendait avec une feuille de contravention pour stationnement interdit.

► Les époux Simpson de Birmingham demandaient le divorce aux torts réciproques, car ils ne s'étaient plus parlé depuis le mois d'août 1953, à la suite d'une querelle d'intérêt toujours en suspens. Mais le juge a trouvé qu'il ne pouvait pas leur accorder la séparation définitive, leur entêtement et leur amour de l'argent n'étant pas un motif suffisant. Les « époux du silence » ont repris la vie commune et continuent à garder le silence : Avec eux vivent encore trois de leurs cinq enfants.

► Un magasin de Park-Avenue, la voie la plus « chic » de New-York, vend de très nombreux vêtements de fourrure pour les chiens et les chats, et même des manteaux d'hermine pour ces précieuses bêtes ; premier prix 350 dollars. On y vend aussi de ravissantes bottes pour Bobby et Minou, et des... pyjamas canins et félins...

► Une grande administration privée américaine a offert récemment à ses 28,000 pères de famille un livre d'histoires pour enfants en les priant de les lire personnellement à leurs enfants. La lecture paternelle de ces contes merveilleux a eu cette heureuse répercussion sur les enfants : ils renoncent sans discuter à rester immobiles devant l'écran de la télévision familiale. A la bibliothèque de la Société, les papas ont à leur disposition 3,000 autres livres pour enfants.

► Lorsque les soldats américains stationnés en Europe ont le cafard, ils peuvent appeler au téléphone un numéro qui leur fera entendre aussitôt une voix féminine apaisante, qui prononce de douces paroles de consolation et d'encouragement, sur un fond d'orgues. Cette innovation aurait évité de nombreux cas de dépression nerveuse parmi les jeunes soldats.

► Marie-Blanche Lanvin, Comtesse Jean de Polignac, qui vient de mourir à Paris, était la fille de la fondatrice de la célèbre maison de haute-couture, Jeanne Lanvin. Elle avait aussi été le premier mannequin de sa maman. Jeanne l'habillait avec tant de goût que ses clientes lui commandaient les mêmes robes pour leurs filles. « Je dois mon succès à ma fille »,

disait la grande créatrice, morte en 1950. Marie-Blanche est morte à 62 ans, après un an d'une terrible maladie. Son cousin, Yves Lanvin, lui succéda, et Lanvin continue.

► Attention à l'essuie-main familial...! Voilà le slogan répandu par le Ministère de la Santé fédérale qui rappelle que les essuie-main et serviettes de toilette communs sont de dangereux porteurs de microbes et de germes de maladie. Il a été établi que ces tissus, auxquels tous les membres de la famille et parfois des centaines de clients d'un établissement (restaurant, café, cinéma, théâtre) s'essuient les mains, transmettent le typhus, la fièvre paratyphoïde, la dysenterie, les vers et diverses variétés de maladies de la peau. « L'essuie-main commun est la source de contagion No 1 » conclut le ministère.

► Pour les étudiants toujours impécunieux, tous les moyens honnêtes de gagner de l'argent sont bons : Un « service d'urgence » a été créé à Munich pour la durée de la période du Carnaval, où les jeunes filles et dames de la ville, qui désirent un cavalier convenable et jeune pour les nombreuses fêtes carnavalesques, peuvent téléphoner ; elles donnent leurs préférences : taille, couleur des cheveux et des yeux, avec ou sans moustache, genre d'études poursuivies et autres particularités. Mais les demanderesses doivent s'obliger par écrit à payer les éventuelles courses en taxi, les entrées aux bals, théâtres et... toutes les dépenses, ainsi que des honoraires de un dollar par heure à l'étudiant-cavalier. La Centrale des Etu-

PÊLE-MÊLE

dants a dû satisfaire plus de 1,000 demandes, en de nombreux cas de la part de parents désireux de faire accompagner leur fille à « son premier bal ». Première obligation des étudiants-compagnons : une correction absolue. Et la Centrale n'a pas eu une seule réclamation, mais des centaines de remerciements.

► Brenda Gail Kanegis, lycéenne de 14 ans à Hyattsville, dans le Maryland, vient de faire une découverte culinaire intéressante : en ajoutant une assez forte proportion de glycérine à l'eau bouillante, elle a réussi à obtenir des oeufs durs en 90 secondes, au lieu des 3 à 5 minutes traditionnelles. Elle a cuit des fruits, notamment des prunes, dans un temps réduit de moitié. Les fruits ainsi cuits sont tellement doux qu'ils n'ont pas besoin d'être sucrés. Quelle économie pour les confitures ! Quant à Brenda, elle est maintenant célèbre...



"Garden-Party", robe de garden-party et chapeau en tulle point d'esprit. Petit boléro de même tulle. Création Carven.

► Un rédacteur du journal *Daily Mirror*, revenu des Etats-Unis, a écrit qu'aux Etats-Unis, les « femmes tiennent les hommes sous la botte ». Selon lui, la tradition européenne de la « supériorité de l'homme » n'est plus vraie dès qu'on aperçoit la statue de la Liberté, en arrivant à New-York, ou en atterrissant à l'aérodrome d'Idlewild-New-York. Depuis 50 ans, les organisations féminines omni puissantes ont convaincu l'homme américain moyen de la « supériorité morale » de la femme. Selon le journaliste anglais, la femme américaine est la plus exigeante, la plus gâtée et la plus futile. Elle connaît exactement les revenus de son époux et exige qu'il les lui remette en totalité le jour de paye... Lorsqu'il rentre « fourbu et rompu » de son travail, l'Américain moyen doit, selon ce journaliste bien informé, aider sa femme à tous les travaux ménagers et... jouer avec les enfants, pour que son « darling tyrannique » puisse se détendre... A en croire ce M. Connor, tous les époux américains ont perdu toute autorité sur leurs épouses... Comme il a dû être malheureux aux Etats-Unis, ce pauvre homme... ?

► Pour la période du carnaval, les magasins de New-York ont mis en vente des mouchoirs d'homme imprimés recouverts de lèvres de femmes de diverses couleurs. Mais les jalouses auront vite fait de découvrir les traces vraies de rouge à lèvres...

► « Les Américains, qui n'ont jamais caché leur admiration des belles jambes », écrit un journal de New-York, — « sont ravis de la nouvelle mode de Paris qui a raccourci les jupes ». Et les fabricants de bas

MASQUES POUR LE SOIR.

Un grand coiffeur parisien vient de présenter les masques de soirée qu'il a conquis pour parer les visages des élégantes. De gauche à droite, en bas : « Printemps », masque de fleurs pour accompagner une robe du soir printanière ; « Fée des glaces », formé de stalagmites de perles et de diamants, pour soirée très habillée. En haut : « Passion-Candeur », composé de crin et de rhodo plastique ; « Rendez-vous manqué », formé de mains sculptées et orné de crin et de plumes. Création Molinaro.



MAGAZINE

lancent les bas de couleur assortis à la teinte de la jupe ou de la robe. A vrai dire, ces bas-nylon, bleus, rouges, verts, jaunes, gris avaient été présentés il y a un an, mais ils n'avaient pas « pris ». Et la nouvelle mode permet aux fabricants d'opérer une tentative de « relance ». Réussiront-ils en 1958 mieux qu'en 1957 ?

► Une jeune fille de 9 ans, Luciana Barboni, souffre d'une maladie curieuse et très rare : une faim insatiable. Luciana a toujours faim, et elle absorbe chaque jour 1 livre de beefsteak, 1 livre de viande à soupe, 6 oeufs, 3 livres d'oranges, 2 livres de bananes, 1 livre de spaghetti et 1 livre de riz sans oublier les « petits suppléments » comme le pain, le sucre, le chocolat, le lait, etc. Et sa « voracité » malade s'accroît avec l'âge. Luciana a été examinée par les spécialistes les plus réputés : ils ont constaté la longueur anormale de son intestin, et... la parfaite bonne santé de la fillette. Son énorme intestin réclame tout simplement un supplément d'aliments. Les médecins ont conseillé au papa de veiller à ce que Luciana reçoive toute la nourriture dont elle a envie ; une opération pour raccourcir l'intestin ne peut être envisagée qu'après sa « formation ». Et le papa Barboni a dû acheter au comptant des quantités énormes de vivres. Il a dû faire des dettes et demanda enfin l'aide du bourgmestre de son village, voisin de Milan. Le magistrat lui versa une première allocation, puis utilisa les fonds de la caisse de secours à la jeunesse ; et c'est à cause de Luciana que d'autres enfants n'ont pu partir en vacances. Mais, entre temps, le préfet de la province a pris soin de la petite « malade » qui se porte à merveille. Il a fait parvenir à M. Barboni un premier mandat de 500.000 Lires, et le ministère de la Santé Publique a définitivement pris en charge Luciana, la fillette à l'intestin géant et... élève modèle.

► Les conducteurs automobilistes italiens, comme leurs frères français, belges, anglais, allemands, américains, affichent inévitablement une attitude supérieure, ironique, paternelle, quelquefois méprisante et colérique lorsqu'à leur avis une femme au volant les a gênés... En ce qui concerne l'Italie, cette attitude ne date certainement pas d'aujourd'hui, car le Sénat Romain, en 215 avant J.-C., avait déjà publié un édit interdisant aux femmes de conduire les chars attelés. Mais les dames de la haute société romaine s'unirent, luttèrent pendant des années pour conquérir ce droit exceptionnel pour l'époque. Et pendant les premiers temps de l'automobile, on tenta pendant longtemps d'empêcher les femmes de saisir le volant.

Aujourd'hui, il n'y a plus que certains maris qui empêchent leur femme de conduire leur voiture. Or, toutes les statistiques mondiales le prouvent : la femme est conductrice plus prudente, plus lente sans doute, mais elle a bien moins d'accidents que l'homme, à millage égal...

► Dans un hôpital parisien, le Professeur Léon Binet et Mme Jérôme Tchérina ont obtenu, selon leurs déclarations, des « résultats étonnants », avec un sérum de rajeunissement, sur des vieillards. Dans leur rapport à l'Académie des Sciences, le sérum rétablit la force musculaire, améliore l'état de santé général et ravive les facultés mentales et permet aux grands vieillards de résister aux changements organiques internes. Après l'échec des élixirs de jeunesse des Russes Voronoff et Bogomoletz, souhaitons bonne chance à la nouvelle panacée. Ajoutons que le sérum est un extrait de certains organes du veau.

► Un psychologue français vient de donner aux maris ce curieux conseil : « Quand votre femme est en colère, enfermez-la en lui donnant une palette et un pinceau. Le tableau qu'elle peindra de vous sera l'expression de ses véritables sentiments ».

► Tandis que de nombreux pays, notamment la Grande-Bretagne, manquent d'infirmières, les candidates à ce dur métier sont plutôt trop nombreuses en Suède et en Finlande. Ces pays nordiques avaient pourtant, il y a 8 ans encore, une pénurie d'infirmières, mais les autorités se sont résolues à rendre la profession plus attrayante et à accorder aux infirmières des appointements élevés. Et en Scandinavie, les infirmières comptent maintenant parmi les femmes les mieux payées du pays, ce qui n'est que justice.

► Les services du téléphone de l'Illinois avaient constaté depuis longtemps que les enveloppes protectrices des câbles, qui sont en feuilles de plomb, étaient rongées par les écureuils. Les techniciens viennent de conclure que ce sont probablement les femelles enceintes qui, prises d'envies comme les futures mères, aiment le goût de ces minces feuilles de plomb.

► Le Lieutenant Jeanne Wolcott, nouveau commandant d'une unité de WACS ou auxiliaires féminines de l'armée américaine, stationnée à Yokohama, au Japon, trouvait que ses « soldats » ne « remplissaient pas bien leur uniforme ». Elle se donna la peine de convoquer une à une les jeunes femmes militaires et de rectifier elle-même leur tenue. « Nous sommes et nous devons rester femmes, c'est-à-dire élégantes »

leur a-t-elle dit. Et les 160 WACS du Lieutenant Jeanne Wolcott sont citées en exemple aux USA.

► Se parler à soi-même à haute voix était généralement, jusqu'ici, considéré comme une bizarrerie, et même comme « le premier signe de folie ». Mais le Dr Albert Goss, célèbre psychologue américain, vient de déclarer que cette manie est la preuve d'une intelligence très supérieure à la moyenne. Qui croire ?

► Une bataille en règle éclata récemment entre les deux groupes d'étudiants fréquentant l'Université de Karachi (Pakistan) : les Musulmans et les « Islamistes Stricts ». Ces derniers s'opposaient à l'intention des Musulmans plus tièdes d'autoriser les belles étudiantes de l'Université à danser devant le public au cours de la grande fête annuelle de l'Université. Selon la tradition musulmane, les jeunes filles et les femmes mariées ne doivent pas danser en public, ce privilège est réservé aux danseuses professionnelles.

► Bientôt, les tribus de la jungle malaise n'auront plus de « sorciers » ou médecins indigènes qui, jusqu'ici, soignaient leurs malades au moyen de la magie ou de poudres mystérieuses. 17 sorciers très connus viennent de passer deux mois à l'école de médecine de Pahang, en Malaisie Centrale, pour y recevoir une formation sommaire en hygiène et en soins médicaux occidentaux. Ils ont promis d'abandonner leurs « charmes » magiques et d'employer les cachets et médicaments européens dont ils ont emporté une provision.

► Un magasin de New-York vient de lancer, avec un succès foudroyant, la robe-sac pour bébé. Si nous pouvons croire les journaux d'outre-frontière, il n'y en a pas assez pour toutes les clientes.

► Mme Bonnie Pruden, élue récemment « Madame-Bonne-Santé des USA » pour 1957, a dû donner son opinion au sujet des enfants et adolescents américains : « Je suis convaincue », a-t-elle dit, « que notre pays élève actuellement une génération d'hommes faibles. Nos enfants ne font même plus de petites courses dans le quartier et à la maison, ils restent inactifs. Après avoir vite bâclé les devoirs d'école, ils restent assis, pendant des heures, devant les écrans de télévision. Où allons-nous ? » a conclu cette mère de famille...

► « Je prévois la création prochaine d'une Banque des Coeurs » vient de déclarer un célèbre chirurgien américain, le Dr Watts Webb, devant le congrès de chirurgie. Dans cette « banque » seraient conservés des coeurs réfrigérés en bon état, prélevés sur les défunts, en prévision de leur greffe aux vivants au coeur usé...

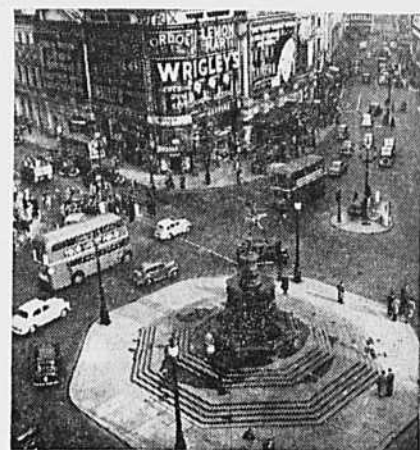
Les autobus de Londres sont uniques. Le Canadien qui a vu des photos de Londres connaît bien ces boîtes carrées à deux étages, qui mettent des touches écarlates au milieu des rues de la ville. Ils ont l'air amical et très britannique de vieux bouledogues; ils offrent au touriste le meilleur moyen d'admirer une vue panoramique de la ville. Au 19^e siècle, les étrangers visitaient Londres du haut de l'impériale de vieux omnibus tirés par des chevaux, à ciel ouvert. Depuis, les transports ont été motorisés et l'étage supérieur est maintenant recouvert d'un toit aérodynamique, mais on a conservé la couleur rouge; sous un aspect moderne d'efficacité, on retrouve encore les lignes de l'ancestral omnibus tiré par des chevaux de 1890.

Pour quelques sous, vous pouvez traverser le cœur de la ville en tous sens et quand vous aurez suivi cinq ou six itinéraires différents, vous aurez une bonne idée générale sans avoir fait un pas! Si quelque chose vous paraît particulièrement intéressant, descendez à l'arrêt suivant et vous terminerez le parcours plus tard, ou bien le lendemain. L'autobus sera toujours là pour vous montrer la ville, et le tarif est si bas qu'il n'est pas besoin d'hésiter à sacrifier une partie du parcours.

Il y a deux choses à se rappeler avant d'entreprendre la visite de Londres en autobus. Il faut d'abord se procurer une carte des moyens de transport indiquant toutes les rues et les numéros des divers itinéraires, puis s'assurer que l'autobus qu'on va prendre va bien

bord sur toute sa longueur King's Road, ancienne allée privée qu'empruntaient le roi Charles II et les dames de la cour pour se rendre à Hampton Court Palace. A l'origine, Chelsea était un village le long de la rivière; de nos jours, ce quartier résidentiel d'artistes est encore l'un des plus curieux de Londres. On y trouve des petites places et les délicieuses terrasses des maisons du dix-huitième siècle, des douzaines de vieilles boutiques, des petits restaurants, d'anciennes auberges; on y rencontre de jeunes artistes barbus portant la traditionnelle veste de velours, mais qui n'ont point encore atteint la renommée, et des gens célèbres qui ressemblent à tout le monde et passent inaperçus dans la foule.

L'autobus franchit Sloane Square et



Piccadilly Circus.

La meilleure méthode du tourisme

Londres du haut de l'Impériale

par CHRISTIAN NAGEL

A Londres, des milliers d'autobus parcourent à peu près toutes les rues. Ils traversent Westminster, Chelsea, Soho, ou Cheapside, passent le long de noires allées à la Dickens ou dans des quartiers mieux achalandés, vous mènent à une cathédrale ou au palais de justice, dans un parc ou un hôtel particulier. Bien entendu, de nombreuses excursions en autocar sont organisées à travers Londres, mais pour celui qui aime son indépendance, rien ne vaut l'autobus.

dans la bonne direction: il est si facile à Londres de prendre le bon autobus, mais dans le mauvais sens. Autant que possible, mieux vaut occuper l'un des quatre sièges situés à l'avant de l'étage supérieur, pour disposer d'un poste d'observation que la plus luxueuse limousine au monde ne pourrait vous offrir.

La ligne 11 offre l'un des itinéraires les plus intéressants. Montez à l'extrémité ouest de King's Road, dans Chelsea, en direction de l'est. On suit d'a-

se dirige vers l'est, vers la gare Victoria, suit Victoria Street, passe tout près de la cathédrale catholique romaine de Westminster, et l'on découvre dans toute la beauté de ses pierres patinées par le temps, l'abbaye de Westminster. L'autobus continue et entre dans Parliament Square, au cœur même du Commonwealth Britannique. C'est là qu'on peut admirer les édifices du Parlement, la grosse tour de Big

Ben et, sur la droite, le pont Westminster qui traverse la Tamise.

L'autobus monte Whitehall et passe devant Downing Street où loge le premier ministre. Droit devant, Trafalgar Square, dont l'autobus suit trois côtés, permettant aux touristes d'admirer les lions de Landseer et les pigeons de Londres, qui picorent et voltigent là sans cesse. C'est là encore que se trouvent la National Gallery, la colonne Nelson et l'église de St. Martin-in-the-Fields; puis, l'autobus s'éloigne par le Strand vers Fleet Street, centre du monde journalistique de Londres, et remonte Ludgate Hill jusqu'à la cathédrale St. Paul. Là descendront la plupart des touristes, mais certains continueront jusqu'à Mansion House et la banque d'Angleterre pour descendre à Liverpool Street Station, au cœur même de la City (qui a droit à un C majuscule; c'est le quartier le plus ancien de Londres, à l'est du Strand).

La ligne 25 offre un autre itinéraire captivant. C'est le seul autobus qui passe par Bond Street, la rue commerciale la plus chic de Londres, où l'on peut admirer les vitrines de bijoutiers, de confiseurs, de couturiers et de coiffeurs célèbres. Bond Street a une longue histoire. Nelson y a logé après avoir perdu un bras à la bataille de Cap St. Vincent; sa maison a été lapidée par la foule: c'était la seule maison à n'être pas décorée de lampions pour célébrer cette victoire. On peut encore acheter des remèdes chez le pharmacien qui a fourni les bandages pour soigner la blessure de Nelson.

Trafalgar Square. C'est là que se trouvent la National Gallery, la colonne Nelson et l'église de Saint-Martin-in-the-Fields. (Photos B.T.A.).





SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT-POIRIER

TELEVISION — RADIO — THEATRE

Les Plouffe

Une institution, un monument qu'aucun critique n'ose abîmer à petits coups de marteau bien appliqués. Un bon dynamitage serait sans doute plus efficace et ferait sauter le tout sans que personne ne proteste. Le public, qui trop souvent se satisfait de médiocrité, ne peut plus endurer les cris de Cécile, les pleurs de Guillaume, les hurlements de Napoléon et les pieuses jérémiades de maman Plouffe.

Le téléroman de Roger Lemelin a suivi la courbe ascendante durant près de deux ans pour ensuite dégringoler rapidement dans une mare de bêtise. Aujourd'hui, ses personnages sont faussés. On ne les reconnaît plus. Cécile est devenue une carte de mode; Guillaume n'a pas encore dépassé la mentalité d'un enfant de sept ans; Napoléon est vulgaire et a perdu tout son côté naïf et bon enfant. Il « gueule » à fendre l'âme, toujours pour les mêmes raisons, et sa litanie se prolonge d'émission en émission au point de le rendre insupportable. Ovide est ridicule et toujours placé dans des situations qu'il devrait fuir à toutes jambes si son caractère premier s'était maintenu. Maman Plouffe couve toute sa famille d'une irritante sollicitude. Seuls le Père Plouffe et Onésime sont immuables. Ti-Mé et Stan Labrie sont devenus de grosses caricatures et s'amuse à tous deux à charger leurs personnages, tellement ils n'y croient plus.

Tout le monde évolue dans l'eau de rose, y nage et y surnage. On sent planer sur les têtes une atmosphère d'indifférence, où même la conscience professionnelle n'a plus sa place. Les textes ne sont pas appris; on improvise avec désinvolture. Les quelques figures nouvelles qui apparaissent ça et là ont été calquées dans l'invraisemblance la plus pure.

Quoi de plus faux, en effet, que ce rôle de la petite bonne de Danièle Delorme! Elle est habitée par les monstres de la jalousie et de l'envie et ne trouve rien de mieux à faire que de tout déclarer au mari en ayant soin de se couvrir le visage d'une expression perverse et méchante. Le coup a porté, et monsieur Delorme, plus jaloux et plus tourmenté que jamais, a vu sombrer ses derniers espoirs de bonheur. La mort de sa femme lui a laissé un goût amer dans la bouche et dans le cœur... et ça pour l'éternité! Quel drame poignant!

Pourquoi monsieur Lemelin se complait-il dans le grotesque? La scène du fameux coquetel où les hommes se balladaient en smoking (faute grave), a été la goutte qui a fait déborder le verre. Grotesque, la venue de Guillaume; grotesque, l'invasion de la famille; grotesque, le coup de massue consciencieusement appliqué par Ti-Mé; grotesque, cette histoire de pantalons qui tombent; grotesque du début à la fin toute cette intrigue.

Plus rien d'humain, plus rien de vrai, de touchant. De la farce. Pourquoi?

Il ne faut pas croire que nous nous réjouissons de voir ainsi les Plouffe tomber en décadence. Malgré tout, nous nous obstinons à prendre rendez-vous avec eux tous les mercredis, dans l'espoir d'y découvrir une lueur des bons moments d'autrefois. Jusqu'ici, notre patience a été trompée, notre attente a été vaine. Peut-être l'auteur reviendra-t-il un jour à ses véritables personnages, ceux de la première heure. Il effacera alors d'un coup toutes les mauvaises impressions créées depuis deux ans. Il plongera la famille dans des situations propres à son milieu et il la dégagera de tout cet artifice dans lequel elle s'engluait.

Une journée néfaste

Le métier de comédien exige parfois un entraînement corporel et une audace devant le danger qui feraient reculer les plus braves. Quand monsieur Jean

Faucher, réalisateur de *Quatuor*, demanda à Nathalie Naubert si elle pourrait évoluer sur une pente de ski pour les besoins d'un rôle, elle n'hésita pas à courir le risque en dépit de son inexpérience dans ce domaine sportif.

Mal lui en prit, car l'aventure se solda par un accident fâcheux: Nathalie se rompit les deux chevilles.

Je me fais fort de raconter l'affaire par le menu, d'abord pour rétablir dans leurs justes proportions des faits que les commentaires n'ont pas manqué de falsifier; ensuite parce que, témoin de la scène, je me sens particulièrement autorisée à le faire.

J'avais moi-même cueilli Nathalie chez elle à l'aube de ce beau matin du 29 avril. Je dis à l'aube, car le metteur-en-scène, pour éviter la fluence sur les pentes neigeuses, avait réclamé ses comédiens pour les premières heures de la matinée.

La randonnée en voiture jusqu'à Sun Valley Farm, lieu de location du tournage, fut des plus agréables. Chacun se réjouissait à l'avance de la magnifique journée de plein air qu'annonçait un soleil triomphant.

Aussitôt sur place, pas question de flâner. On enfila la tenue de ski et on se précipite au lieu dit, où l'équipe technique a déjà repéré ses angles et

l'idée du spectateur, l'illusion d'une descente vertigineuse. Le cameraman avait choisi un mamelon abandonné par les autres skieurs, et où on ne risquait pas d'être interrompu à tous moments. Nathalie manifeste quelque nervosité. On la rassure en lui expliquant que de toutes façons elle pourrait se laisser choir si la panique s'emparait d'elle. Je me rappelle même que Albert Miller, un skieur émérite celui-là, lui apprit la technique de la chute. Le temps de recharger la camera, et le signal est donné. Quelques secondes plus tard, un cri retentit: Nathalie est tombée. On songe d'abord à s'en amuser, mais les gémissements qu'elle ne peut réprimer nous renseignent bien vite sur la gravité de son cas. On fait cercle autour d'elle, l'équipe de secours s'amène et la ligote sur la civière. Elle, qui a conservé tous ses esprits, ne s'inquiète que du retard apporté dans le tournage du film, et pour un peu, elle s'en tiendrait responsable.

Deux heures après, l'hôpital de Ste-Agathe nous annonçait une double fracture à chaque cheville. Consternation, inquiétude et malaise général dominés par le grand calme et le courage stoïque de l'accidentée qui déjà dresse des plans pour ne rien changer à l'horaire établi.

Un magnifique exemple de probité et de conscience professionnelle. Nous voulons dire à Nathalie notre admiration et nous formulons le vœu qu'à la parution de ces lignes elle sera de nouveau sur pied.

Petites nouvelles et commentaires

● Vonny, une des héroïnes de *La Quadrature du Cercle* au Théâtre Club, a connu les quelques moments les plus angoissants de sa jeune carrière. Sa nervosité était telle qu'elle n'a pas mangé ni dormi durant les deux semaines qui ont précédé la première. Depuis *Edmée* au Théâtre de Dix Heures, elle n'était montée qu'une fois sur les planches. Quel métier!

● Lise Lasalle campe une adorable silhouette dans *Le Chenal du Moine*. Elle forme, avec Eve Gagnier, un couple irrésistible. Excellentes toutes les deux dans leur rôle respectif, elles ajoutent une note fraîche et reposante à une émission qui compte parmi les meilleures du canal deux.

● Le service de publicité de La Comédie Canadienne a fait parvenir à tous les chroniqueurs et journalistes la distribution de *l'Alouette*, en anglais. *The Lark* nous fera connaître plusieurs comédiens de langue anglaise. Ceux-ci sont négligés en notre ville, et ont très peu de chance de prouver leur talent. « Notable différence », disait-on dans le communiqué, « le rôle de Charles VII sera interprété par Gratien Gélinas ». Ceci ne me semble guère aimable à l'endroit de Robert Gadouas dont tout le monde n'a cessé de vanter l'interprétation du même personnage. On devrait prendre garde à ce qu'on écrit...

● Madame Jean Desprez s'est vite remise de sa crise cardiaque causée par un surcroît de dépense nerveuse. Deux jours après, elle apparaissait à *Carrefour* et recommençait à écrire ses textes. Une femme courageuse...

● Nathalie Naubert et Albert Miller iraient tourner un film à Paris pour l'Office National du Film. Si la chose est vraie, nous en sommes très heureux pour eux.



Réunis dans cette photo, prise récemment dans un bureau de Radio-Canada, on retrouve les cinq membres du jury du Concours des jeunes auteurs, concours organisé par Radio-Canada pour stimuler chez les jeunes le goût de la création littéraire. De gauche à droite, on reconnaît le R.P. GEORGES-HENRI D'AUTEUIL, s.j.; FERNAND DORE, superviseur des programmes de télévision pour les enfants à Montréal; ROBERT CHARBONNEAU, romancier et directeur du bureau des textes; JEAN-LOUIS ROUX, homme de théâtre et ANNE HEBERT, écrivain. Lancé en novembre dernier, ce concours littéraire était ouvert aux jeunes de douze à vingt ans. Plus de 53,000 récompenseront les vingt-et-un lauréats qui devraient être connus vers la fin du mois d'avril et dont les œuvres seront présentées à la télévision, au cours de cet été. 726 envois ont été reçus jusqu'à présent. (Photo André Le Coz, gracieuseté de Radio-Canada).

ses paysages. Un cheval nerveux, attelé à un vieux traîneau, nous y attend. Il s'agit de tourner une séquence de *Sleigh Ride*. On se hâte, car la neige, sous l'effet du soleil, commence déjà à céder sous le poids. On répète plusieurs fois le tableau car le cheval se rebiffe. Enfin, après deux heures d'efforts, l'affaire est en voie.

De retour à l'auberge pour chausser les skis et presque aussitôt on se retrouve au monte-pente. Ici, ça se complique car les sportifs ont déjà envahi les côtes. Tant bien que mal, on saisit la scène des amoureux filant vers les cimes.

C'est alors que se place la séquence qui devait être fatale à notre héroïne. Le scénario exigeait un départ en skis qui donnerait, par prolongement dans



Sept minutes avec Toe Blake

■ Quelques jours avant les joutes finales de la Coupe Stanley, nous avons soumis à une courte interview de sept minutes l'habile et sympathique gérant du Tricolore, Toe Blake, l'âme des Canadiens. Nous lui avons posé ces questions :

— Comment se fait-il que notre province ne compte pas un plus grand nombre de joueurs de hockey de calibre majeur ?

— Il faudrait donner aux athlètes les possibilités de s'entraîner. Les méthodes d'entraînement et la valeur des entraîneurs viennent après. Ce n'est pas facile. Peut-on envisager pareille méthode pour un travailleur manuel, quittant son usine à cinq heures, se dirigeant en hâte vers une patinoire parfois lointaine, ne disposant que d'une heure par jour, alors qu'il en faudrait trois ou quatre, dînait tard, se couchant fatigué par l'addition de ses efforts et se levant tôt. Allons, donc, c'est un problème ! Il serait facile à résoudre pour les étudiants de 17 et 18 ans. Voilà, tous les jeunes joueurs de hockey, dont les qualités physiques, techniques et morales sont indiscutables, n'ont pas la chance de suivre des études semblables ! Il pourrait l'être, si l'on pouvait rechercher l'aide de certaines grosses firmes qui, d'ailleurs, tireraient de leurs initiatives des bénéfices moraux et matériels. Alors, nos jeunes joueurs seraient entraînés à s'entraîner. On aurait, alors, un plus grand nombre de Maurice et Henri Richard !

— Quelle est la valeur du hockey professionnel, malgré sa rudesse, comme méthode efficace de formation pour la jeunesse ?

— A mon avis, c'est un véritable catéchisme de persévérance. L'objet de ce sport rude s'apparente de près à celui de l'éducation. Il développe les aptitudes de l'athlète. Il forme son caractère. Il affermit sa volonté. Il éclaire son jugement. C'est une excellente école de courage. On contraint l'athlète à donner le meilleur de lui-même, à concentrer toutes ses énergies pour atteindre le but qu'il poursuit, celui de travailler sans relâche pour se perfectionner. Ce n'est qu'alors qu'il peut demander une augmentation de salaire. J'allais oublier de dire qu'il doit s'exposer fréquemment aux chocs violents de certains adversaires. En un mot, c'est la vie. Il doit savoir lutter et savoir souffrir.

— Tu as raison, Toe ! Si le hockey n'avait pas d'autre avantage que celui d'inculquer aux jeunes gens qui le pratiquent les vertus de courage, de persévérance, de ténacité, de discipline, la place prépondérante qu'il occupe dans la vie de la jeunesse serait amplement justifiée. Un mot sur la discipline, je t'en prie ?

— Assurément, le hockey est un exercice de discipline. Il apprend au jeune joueur à soumettre sa volonté et ses actes aux exigences du bien de l'équipe,

à réprimer les mouvements de révolte qui surgissent en lui, devant la rudesse d'un ennemi ou devant une décision douteuse de l'ennemi. Ce n'est pas chose facile, n'est-ce pas ? Cette abnégation ne s'accepte pas, comme s'il s'agissait de boire un verre de lait ou d'une fine quelconque. Pour un athlète professionnel, elle ne devient normale que s'il a appris à se maîtriser. Un semblable sacrifice exige, crois-moi, une force de caractère que le joueur de hockey acquiert, graduellement, à mesure que les années tombent sur ses larges épaules. Tu souris, vieille branche, il y a longtemps que tu le sais !

— Tu vas bien ! Ne t'arrête pas en si bon chemin !

— De plusieurs manières, le hockey exerce une heureuse influence sur la formation du jeune joueur. J'ai la conviction qu'il influence très favorablement l'équilibre émotif de ceux qui s'y adonnent sérieusement. Il lui permet de s'extérioriser à sa guise. Lorsqu'il vit de longues heures avec ses coéquipiers, qu'il parle et rit avec eux, il développe une personnalité plus dégagée. Et, mieux, il acquiert une grande confiance en lui-même. Ce travail d'équipe et cette vie en commun, pendant près de huit mois, l'obligent à s'extérioriser sans forfanterie et à donner le meilleur de son rendement. Pour les jeunes athlètes plutôt timides, comme l'étaient notre Maurice, en 1942, et

LE SAVIEZ-VOUS ? — Un homme hors-jeu, un coureur au premier but, en l'occurrence René Lemyre. Le gros cogneur Jacques Beauchamp frappe un faible roulant dans les mains du lanceur Larry O'Brien. Dégoûté, le gros Jacques se dirige vers l'abri des joueurs, au lieu de se rendre au premier coussin, en vitesse. Le coureur Lemyre demeure au premier but, croyant que Beauchamp était automatiquement retiré parce qu'il avait « cassé » sa ligne, selon l'expression consacrée. Le lanceur O'Brien, qui en a vu de toutes les couleurs au monticule, lance la balle au second but Bert Soulière, niché sur le second sac, qui fronde rapidement la pilule blanche au joueur du premier but. Quelle catastrophe est-elle survenue ?

Ce fut l'exécution d'un double-jeu. Lemyre aurait dû tenter de se rendre au second et Beauchamp au premier but, au lieu d'aller se reposer, avant le temps. Un losange n'est pas une prospère oasis, où l'on peut engager deux ou trois négrillons, déployant leurs éventails à volonté.

notre Henri, en 1955, il n'y a pas de meilleur tonique que la pratique assidue du jeu d'équipe. Je parie ma dernière chemise que les psychiatres ne s'enrichissent pas avec nos joueurs de hockey du Canadien.

— C'est épatant, Toe ! Que penses-tu du hockey, comme instrument de bonne entente, dans une période où l'unité nationale doit régner au premier plan ?

— Précisément, ce jeu d'équipe met en rapprochement des athlètes de différentes nationalités, de diverses religions. Il chasse aux calendes grecques tous les préjugés et toutes les méfiances, qui pourraient subsister au sein des athlètes qui se côtoient quotidiennement, pour accomplir, dans la plus

intime collaboration, les mêmes efforts et atteindre le même but : représenter dignement les couleurs de leur équipe. A mon tour, Oscar, de te poser une question :

« Crois-tu sincèrement que le déroulement des Jeux Olympiques, le tournoi des joutes de hockey pour le championnat mondial entre la Russie et le Canada puissent rapprocher ces deux pays ?

— Pour une fois, je suis sérieux, mon cher Toe, on ne peut mieux ! Combien de fois n'a-t-on pas entendu, en des discours, prononcés à l'issue d'un de ces banquets, clôturant championnats de ci et de ça, revenir ce leit-motiv : le sport, instrument de rapprochement des peuples. Dans la réalité, la chose est possible, mais moins certaine !

Que les rencontres sportives internationales du hockey amateur multiplient les contacts entre peuples, autant que les autres branches de l'activité humaine, c'est une chose indéniable.

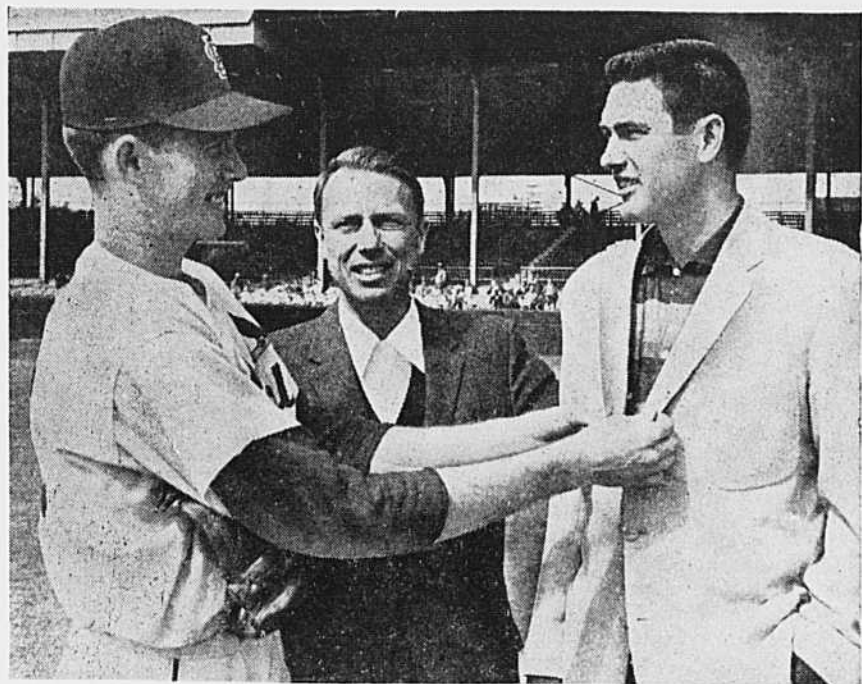
Qu'ainsi les athlètes, plutôt jeunes, de différents peuples arrivent à se mieux connaître, à se mieux comprendre et, parfois, à se mieux estimer, ceci est également dans l'ordre des possibilités. Mais nous croyons qu'en l'état actuel des choses et des faits, il ne faut pas en demander davantage.

Ce qui nuit à la réalisation de la thèse du rapprochement, si chère à certains propagandistes, c'est le fait que les pontifes de la finance internationale ne sont pas attachés réellement à la cause des sports, mais plutôt à la cause de ce vil métal... Ce qui y nuit plus encore c'est l'esprit chauvin des foules qu'ils attisent !

Certes, les grandes manifestations sportives internationales des Jeux Olympiques ou autres de moindre importance pourraient, dans une large mesure, servir au rapprochement des peuples, personnifiés par leurs jeunes athlètes. Il faudrait que le chauvinisme ne vint pas étouffer dans l'oeuf cette très belle idée ! Il faudrait également que les mouvements de rapprochement et l'estime mutuelle, pouvant s'en dégager, fussent soutenus, encouragés et développés par les gouvernants des différents peuples, sans qu'ils s'occupent des fomentateurs de guerre, des profiteurs de guerre. Comme nous ne pouvons mettre au pas ces trop puissants Crésus, il ne faut pas trop croire au pouvoir des contacts sportifs internationaux, quant à l'aide qu'ils peuvent apporter à un rapprochement. Certes, les gens qui estiment utilisa-



HECTOR TOE BLAKE, l'âme dirigeante des Canadiens, un véritable père pour ses joueurs, a l'art suprême d'accomplir une formidable besogne, sans jamais paraître occupé. Il a prouvé, une fois de plus, qu'un mentor n'a pas besoin d'employer un tison pour obtenir de ses élèves un rendement maximum, dans leurs batailles homériques. Il a des idées claires sur la véritable valeur de chacun de ses joueurs et il sait les réaliser. Tout ce qu'il fait, il le fait bien. Sans doute, les Harvey, Richard, Béliveau, Moore, Plante, Geoffrion, Olmstead, etc., ne se rencontrent pas à tous les carrefours. Ils ont, certes, le don de donner une bonne minute à leur gérant, n'est-ce pas ?



VON McDANIEL, à gauche, lanceur des Cardinals de St-Louis, vient de conclure que son frère LINDY McDANIEL, à droite, également artilleur du St-Louis, est bien mis, une vraie carte de mode, quoi ! Mais il y ajouta un fion, qui semble plaire au gérant-général BING DEVINE, un peu moins à Lindy : "Le petit, si tu lançais des balles basses, à la hauteur des genoux, avec autant de maîtrise que tu le fais dans le choix de tes amis, tu serais l'As des As du genre, en grande compagnie. Alors, tu pourrais, certes, me faire cadeau d'un aussi bel habit !"

bles à ces fins lesdits concts sont dans le vrai ! Mais quel chemin à parcourir, que d'efforts à entreprendre avant de parvenir à ce but souhaitable ! Si ces bonnes gens avaient voix au chapitre, nous n'aurions pas à subir les affres de ces maudites guerres ! Malheureusement, tel n'est pas le cas !

Choses et autres

■ Sugar Ray Robinson, champion mondial des boxeurs poids moyens, 160 livres, n'est pas un fusil ordinaire. Né le 23 mai 1921, à Détroit (Maurice Richard lui doit donc le respect, car il n'a vu le jour que le 4 août 1921), il ne reste pas en place, dans le civil, comme dans l'arène, d'ailleurs. Ce boxeur de couleur, les jambes remplies de fourmis, se met à danser aussitôt qu'il entend un air de jazz à la radio ou à la télévision. Le jour d'une bataille, il devient calme. Il fait une sieste de trois heures, avant le combat. Il laisse ses troubles de côté. Il se contente de manger quatre ou cinq oeufs, contrairement à la plupart des pugilistes qui, au milieu de l'après-midi, dévorent trop rapidement un gros steak. Dans les milieux de la boxe, on considère Robinson l'As professeur de l'art pugilistique, à tel point que Jack Dempsey lui-même s'est ainsi exprimé : « Lorsque Robinson se bat dans l'arène, tous les pugilistes du monde devraient payer leur entrée aux guichets, afin d'apprendre une excellente leçon de boxe. » C'est l'un des plus beaux hommages que l'on puisse rendre à un pugiliste de nos jours... Sugar Ray Robinson est son propre gérant, quoique Gainsford l'aide très peu. Il raffole de couleurs flamboyantes ou chatoyantes. Il obtient les bourses qu'il demande. Il s'est ancré dans le cerveau la maxime suivante : On ne vous donne rien ! On doit prendre toute la manne qu'on peut ! Pas si mal pour un boxeur, recevant des coups de poings sur la tête. Il est vrai qu'il en donne un plus grand nombre qu'il en reçoit. Il est rusé, au point de prétexter, quand le coeur lui en dit, toutes sortes de maladies, de la grippe asiatique à la myositis de l'épaule gauche, de l'entérite à l'inflammation de l'os pisiforme du poignet droit. Il est tellement spectaculaire que cette grande qualité fait oublier tous les défauts mignons qu'il peut avoir... En pensant à certaines joutes rudes, disputées par les joueurs de hockey de la N.H.L., depuis une décennie, cela nous remet à la mémoire

une soirée de brutalité — de boucherie serait plus exact — au cours de la saison 1913, de la N.H.A. Certains joueurs de la ligue majeure du temps n'y allaient pas de main morte. On se souvient des coups de bâtons qu'appliquait Newsy Lalonde sur la tête de Joe Hall, du Québec, à l'ancien Arena de Westmount. En 1913, durant une joute Ottawa-Wanderers, Arthur Ross, des Wanderers, étendit son bâton sur la tête du sénateur était coupée en trois ment que nous crûmes, un instant, que la tête du sénateur était coupée en trois morceaux. Pour fermer la plaie, on dut lui faire 20 points de suture. Le même soir, il y a 45 ans — ça n'a pas le don de nous rajeunir — Harry Hyland, des Wanderers, faisait voler sur la glace 5 des dents de Darragh, des Sénateurs. Près de \$100 furent versés en amendes dans les coffres du président de la Ligue, Emmett Quinn. Il y aura toujours des Quinn, dans tous les sports qui ne sont pas pour les jeunes filles ou les garçons de salon ! On le voit, la rudesse règne souveraine, de nos jours. Dans le bon vieux temps, la brutalité ne cédait pas sa place... Chaque fois qu'Edouard Carpentier défend son titre au Forum, de chauds partisans se chamaillent dans les gradins, à la suite des brutalités de Kowalski, Kiniski et des frères Sharpe. Une émulation, provoquée par l'esprit de race, imprime aux combats un petit allant remarquable. Cependant, si cet enthousiasme tourne en partie de boxe, ce n'est plus du sport. C'est plutôt un signe de vigueur chez des jeunes non civilisés, en voie de développement. Que les lutteurs aguerris en pleine forme, capables d'endurer de véritables souffrances, parfois, qu'ils règlent dans l'arène leurs différends, passons ! Ils jouent leur rôle. Mais, de grâce, que certains spectateurs ne fassent plus voler, ici et là, sur le portrait de leurs semblables, des poings fâchés et durs comme cela, entre sportsmen de races différentes !...

Poignante histoire de Jim Piersall Dramatique guérison d'un bambin

■ Il y a trois ans, nous avions raconté, assez brièvement, la poignante histoire du fameux voltigeur Jim Piersall, du Red Sox de Boston. En 1953, croyons-nous, il revint à la vie normale, après un séjour de sept à neuf mois dans une maison de santé, à l'Hôpital d'Etat de Westborough. Son his-

[Lire la suite page 30]

"Alerte!" hurla le chef de la patrouille, "les loups nous attaquent"

A MESURE que la jeep montait sur la route étroite, il devenait plus difficile d'avancer. Cela avait commencé dès qu'on avait entamé l'ascension de la longue côte. La voiture avait esquissé de timides entrecrochets, vite corrigés par un coup de volant.

« Verglas ! » avait grogné le sergent qui, avec trois autres carabiniers, occupait les sièges de la jeep.

C'était dans les montagnes de Lucanie, en Italie. Le froid avait débuté dès les premiers jours de novembre et les loups chassés de leurs retraites au fond des bois, étaient descendus dans les vallées. Réunis en véritables meutes ils s'attaquaient aux moutons et même au gros bétail. Dans certain village, aiguillonés par la faim, les fauves avaient, une nuit, forcé la porte d'une bergerie dans laquelle il savaient fait une véritable hécatombe ; plus de vingt brebis avaient été égorgées, dévorées en quelques minutes.

Le froid persistant, l'audace des loups avait encore crû : à plusieurs reprises, les autorités italiennes avaient été avisées que des groupes de ces bêtes farouches avaient suivi, au galop, des autos, des camions ou des autocars. On avait décidé d'envoyer une patrouille enquêter sur la situation ainsi créée.

En panne dans le désert glacé

Les carabiniers continuaient à grimper la longue côte. Sur la route verglacée, il y eut bientôt une mince couche de neige et les dérapages de la Jeep devinrent inquiétants. La neige se fit plus et plus épaisse. Le moteur commença de peiner. La couche blanche arrivait maintenant aux moyeux des roues. Le thermomètre indiquant la température de l'eau, dans le radiateur, monta d'un seul coup et dépassa la graduation 100 degrés.

— Il faut que nous nous arrêtions pour laisser refroidir le moteur ! dit le carabinier-chauffeur.

— Oui, mais est-ce que tu pourras démarrer dans cette neige ? demanda le sergent.

— De toutes façons, si je ne m'arrête pas volontairement, c'est une panne qui nous stoppera !

— Alors, arrête-toi.

Le ronronnement du moteur cessa. La voiture s'immobilisa.

« Je vais jeter un coup d'oeil à mon niveau d'huile », dit le chauffeur. Il descendit de son siège, pataugea dans la neige qui lui arrivait aux jarrets et souleva le capot.

On était à plus de six mille pieds d'altitude. Sous la lumière sale d'un ciel hivernal, le paysage était sinistre : seules quelques taches noires, branches de genévriers ou de sapins d'où la neige avait glissé, rompaient la blancheur terne du flanc de la montagne dont la cime disparaissait dans la brume grise. Maintenant que le ronron du moteur s'était tu, un silence oppressant régnait.

Le sergent et les deux autres carabiniers, la tête enfoncée dans le col relevé de leur lourde capote, se tassaient sur leur siège.

Le chauffeur, le buste plongé sous le capot, s'affairait, une clé anglaise à la main. De temps en temps, on entendait le tintement du métal sur le métal.

Silencieux comme des fantômes, les loups peuplèrent le désert

Et puis, le sergent s'agita. Il ressentait comme un malaise. Soupçonneux,

il jeta un coup d'oeil autour de lui. Son instinct de vieux soldat ne l'avait pas trompé : à vingt pas peut-être de la voiture arrêtée, se dessinait une forme grise dans la neige, une forme qui, l'instant d'avant, n'était pas là. Et la forme vague se dédoublait, tripla. Il y eut un fourmillement de forme grisâtres devant, derrière, à droite, à gauche...

« Remonte ! Vite ! cria-t-il au chauffeur. Vous autres, préparez les mitraillettes ! Les loups nous entourent ! »

Les loups, en effet, entouraient la Jeep arrêtée. Maigres, le poil hérissé, les yeux injectés de sang, ils rôdaient sinistrement dans le désert blanc, regardant obliquement les hommes, les hommes qui étaient de la chair, de la chair capable de satisfaire leurs estomacs criant famine.

« Crois-tu pouvoir remettre en marche ? » demanda encore le sergent au chauffeur.

Pour toute réponse, l'homme tira sur le démarreur. Le moteur éternua, puis se tut.

Les loups bondirent...

Les loups maintenant avançaient de leur allure oblique.

Sollicité à nouveau, le moteur hésita, se tut, reprit et son ronronnement brassa le silence.

« Il faut que je démarre en douceur si je ne veux pas caller, ou patiner ! » murmura l'homme.

Les fauves avaient encore avancé. Ils n'étaient pas à trente pieds de la voiture. Trois d'entre eux étaient plantés sur le chemin que la Jeep devait suivre. Comme sur un mot d'ordre, ils se ramassaient pour bondir.

« Toi, sur notre droite. Toi, sur notre gauche. Moi je tirerai par-dessus le moteur. Une giclée seulement, pour commencer ! » dit le sergent à voir basse. Puis :

« Attention !... A mon commandement... »

Un hurlement enroué troua le silence. Comme s'il se fût agi d'un ordre, les fauves bondirent. Sous leurs pattes détendues brusquement, une poussière de neige vola.

« Feu ! » hurla le sergent.

Le craquement sec des mitraillettes crépita. Deux loups, trois loups bondirent dans la neige rougie...

Le moteur ronronnait. Les roues arrières patinèrent. La voiture se mit doucement en travers de la route.

Parmi les fauves, il y avait eu un moment d'hésitation. Les survivants s'arrêtèrent...

Les loups se mangèrent entre eux

Un des gros pneus de la Jeep avait dû trouver un point d'appui solide, une branche ou une pierre. Lentement, la voiture démarra. D'un coup de volant, le chauffeur la remit dans l'axe de la route...

Les loups ne s'occupaient plus des hommes. Le fumet du sang de leurs frères morts parvenait à leur narine, rendant plus aiguë encore la douleur que la faim provoquait dans leurs entrailles. Ils hésitèrent une seconde puis, frénétiques, se ruèrent sur les cadavres encore chauds, à la curée, et les os craquèrent sous leurs terribles mâchoires...

En cahottant, prenant peu à peu de la vitesse, la Jeep s'éloigna du lieu du cannibalesque festin. Sur leur figure, le sergent et ses hommes essuyèrent des gouttes de sueur que la température ne justifiait guère.

LE TEMPLE INVISIBLE

par LEO GESTELYS

I — Un radiogramme inattendu

L'URGENCE que révélait les termes concis du radiogramme avait incité Didier Avillanes à faire en toute hâte ses préparatifs de départ. Pour que son ancien camarade de guerre l'appelât avec une telle insistance il fallait que cet appel, presque un ordre, fût puissamment motivé.

En 1939, Avillanes, lieutenant de réserve, avait repris sa place de pilote dans l'aviation de chasse.

Pendant la première partie de la guerre, si justement dénommée une drôle de guerre, entre le 3 septembre 1939 et le début du mois de mai 1940, le jeune homme — il n'avait pas encore atteint sa vingt-cinquième année — avait connu la déprimante attente dans un camp, en pleine campagne, parmi les bois où se confondent les deux anciennes provinces d'Alsace et de Lorraine.

A cette époque, l'aviation n'était employée que pour donner la chasse aux appareils ennemis de renseignements ou pour accomplir outre-Rhin de semblables missions.

Le 11 mai, l'attaque allemande trouvait l'escadrille n'ayant pour ainsi dire pas combattu ; cependant des vides, déjà, s'étaient creusés dans ses rangs.

Brusquement, ce fut l'entrée dans la fournaise. La Belgique, d'abord, afin d'apporter une aide au roi Léopold. Enfin, l'aboutissement à Dunkerque où l'aviation maritime venait de se sacrifier afin de retarder, si possible, la formidable ruée des troupes allemandes, soutenues par leurs Messerschmitt.

Son Morane abattu au moment le plus tragique, tandis que l'embarquement se poursuivait dans un port infesté de mines, parmi les débris des jetées détruites, les carcasses de navires réduits en miettes par les bombardements, sous le rougeoiement sinistre des incendies. Didier, grièvement blessé, avait eu la chance d'être recueilli par un destroyer et d'arriver sain et sauf en Angleterre.

Là, encore, il avait connu de dramatiques heures. La guerre, pour lui, n'était pas finie. Après une longue convalescence au cours de laquelle il s'était lié d'amitié avec un autre blessé, pilote comme lui, Gérard Harway, de la Royal Air Force — lequel l'introduisit dans sa famille où le Français eut l'illusion de retrouver un véritable foyer — Didier reprit du service dans l'armée qui s'était constituée en vue de la libération.

En Algérie, le Français et l'Anglais avaient combattu côte à côte.

La paix reconquise, les deux amis avaient dû se séparer... mais en faisant serment que celui qui aurait besoin de l'autre n'avait qu'un appel à lancer. Et, ce matin même, Didier avait reçu un S. O. S. de son camarade.

Ce que le jeune homme s'expliquait mal, c'est pourquoi le radiogramme qui lui était transmis avait été lancé par Delhi. Jamais il n'avait entendu dire qu'un membre de la famille de Gérard

Harway habitât les Indes ou bien y eût des intérêts.

Cependant, le fait était là. Gérard demandait à Didier de s'embarquer aussitôt que possible et lui annonçait qu'une somme couvrant largement ses frais de voyage l'attendait à Marseille, dans une banque dont il lui indiquait le nom.

Pas une minute, il ne lui vint à la pensée d'éluder sa promesse. Il prit donc, en grande hâte, ses dispositions.

Sa situation était assez indépendante. Depuis sa démobilisation il était entré en qualité d'ingénieur — il possédait d'avant-guerre le diplôme de Centrale — chez un de ses oncles, lequel dirigeait une petite usine où l'on fabriquait des moteurs. Son rôle était encore assez mal défini et il avait sou-

siés, Didier fut déçu par la banalité de la grande cité commerçante.

Le message de Gérard Harway était si pressant que le jeune homme, à son grand regret, ne prit même pas le temps de visiter les célèbres caves d'Éléphanta et d'Ellora, creusées dans la falaise pour la célébration du culte brahmanique d'abord, bouddhique ensuite.

Entre Bombay et Delhi, la monotonie des immenses plaines qui se déroulent de chaque côté de la voie ferrée, ne séduisaient pas davantage l'ingénieur dont l'imagination avait bâti d'avance un pays de féerie. Seules les haltes où se coudoyait une population bizarre, aux fronts ornés de turbans, attirèrent son attention.



vent l'impression de se trouver en sur-nombre jusqu'à ce que l'abondance des matières premières permette une fabrication en série. Il n'eut donc aucune peine à obtenir un congé au bout duquel il était certain de retrouver son emploi.

Comme il n'eut pas à faire appel à la bourse de son parent, celui-ci se montra d'une grande bienveillance :

— Va, mon garçon, les voyages forment la jeunesse. Tu verras de beaux pays. Au retour tu me diras si, aux Indes, l'industrie des moteurs a atteint un certain développement. On doit y rouler en auto et se servir de tracteurs...

Le voyage de Marseille à Bombay se fit sans incidents.

Après les horizons marins, les couchers de soleil glorieux, les nuits étincelantes dont ses yeux s'étaient rassas-

Ce fut à New-Delhi que devait le conduire l'auto qu'il arrêta en descendant du train.

Après avoir remonté la somptueuse avenue que bordent les blanches façades des palais officiels, le chauffeur s'engagea dans une ville d'exubérantes végétations entourant de palmiers, de roseraies, de feuillages et de fleurs exotiques, les bungalows bâtis pour les besoins et selon les goûts de la colonie britannique, quand celle-ci régnait sur les Indes soumises.

Gérard Harway habitait dans l'un de ces bungalows au toit croulant sous les plantes grimpantes.

L'Anglais s'avança en hâte au-devant du voyageur :

— Pardonnez-moi, vieux camarade, si je ne suis pas venu au-devant de vous. Vous aviez reçu à bord toutes les indications nécessaires. Hier encore, j'é-

tais à Srinagar, sur le territoire de Cachemire. J'avais quelques dispositions à prendre, des autorisations à obtenir du Maharadjah. Vous savez que l'Etat de Cachemire, même sous notre domination, avait gardé une sorte d'autonomie. J'avais dû relancer ce souverain à Jammu, sa capitale d'hiver où il se trouvait encore, puis retourner à Srinagar et, de là, à Rawalpindi afin de reprendre la voie ferrée. Grâce à Dieu, toutes les difficultés sont aplanies et c'est dans mon avion particulier que nous regagnerons la capitale cachemirienne.

Tout en parlant, l'Anglais guidait son ami à travers les allées touffues du petit jardin. Ils arrivèrent devant l'habitation et tandis que deux domestiques vêtus de blanc et coiffés de chignons cerclés d'or, ce qui les désignait pour des insulaires venus de Ceylan, déchargeaient les bagages, Gérard fit asseoir le voyageur dans un confortable rocking-chair, sous la véranda fleurie de roses grimpantes.

Des boissons glacées les attendaient.

— Maintenant, cher Gérard, m'expliquez-vous ? Je vous croyais à Londres et je vous trouve propriétaire d'un édenique domaine à Delhi. Auriez-vous l'ambition d'y relever la sainte tradition d'un Gandhi ? Est-ce une conviction religieuse ou philosophique qui vous a conduit aux Indes, alors que s'en retire votre Gouvernement et que la guerre civile menace de submerger la doctrine de non violence dont l'apôtre vient d'être assassiné ?

— Nulle de ces contingences n'a motivé mon départ pour les Indes et les luttes idéologiques me sont parfaitement indifférentes. Non, ce que je viens chercher ici... Mais je vous conterai cela plus tard. Vous devez avoir besoin d'un bain et d'un peu de repos.

Ce fut encore sous la véranda que les deux amis se retrouvèrent deux heures plus tard.

Didier, rasé de frais et reposé par son bain ne portait plus les marques du voyage par une température déjà très chaude qu'aggravait encore la poussière montant des immenses plaines roussies par un implacable soleil.

A côté de ce qu'il avait vu entre Bombay et Delhi, le jardin qui entourait le bungalow lui paraissait une réduction du Paradis terrestre.

Le thé était servi à l'anglaise et les deux camarades y firent honneur.

Enfin, Gérard qui était demeuré à peu près muet, comme absorbé par ses pensées, se décida à parler :

— Tout d'abord, cher vieux garçon, merci de m'avoir fait confiance et d'avoir tout quitté sur mon appel.

— Ne nous étions-nous pas juré d'accourir au premier signe si l'un de nous avait besoin de l'autre ?

Silencieusement mais chaleureusement l'Anglais secoua la main du Français.

— Vous avez donc supposé que j'avais besoin de votre aide et vous êtes venu, sans une hésitation. C'est généreux, c'est...

Il ne trouva sans doute pas le mot français, car la conversation avait lieu

dans cette langue, mais son regard compléta éloquentement la phrase.

— Me suis-je trompé ? questionna Didier.

— Certes non, car ce que je vais exécuter comporte peut-être des dangers.

— Alors, doublement merci, mon camarade, d'avoir songé à moi pour les partager. Mais de quoi s'agit-il ? J'ai hâte de savoir...

— Well. Vous savez que la chaîne de l'Himalaya, avec ses sommets qui sont les plus hauts de la planète, a toujours tenté les explorateurs. Le mont Everest, par exemple, ce toit du monde avec ses 8,932 mètres, le Gaurisonkar qui en compte 7,145, et tant d'autres géants, tel le Parbat de 8,115 mètres, dans le Cachemire, et le Karakoram avec ses quatre glaciers et son sommet culminant de 8,591 mètres. Nombreuses furent les tentatives pour vaincre ces sommets. Certaines se terminèrent par des catastrophes, telle celle de mes compatriotes Irvin et Mallory en 1914, qui ne revinrent jamais, l'expédition allemande de 1932, au Manda Dewi, où périrent trois alpinistes et quelques porteurs indigènes, suivie, en 1937, par un second échec plus grave encore, puisque huit explorateurs et neuf porteurs furent ensevelis sous les neiges du même sommet. Ne croyez pas que vos compatriotes ne firent point les mêmes héroïques entreprises, mais vous devez être au courant de leurs efforts, notamment de l'expédition de 1932, à l'extrémité de l'Himalaya, dans le massif du Karakoram. C'est sur leur piste que se lança, en 1939, peu de temps avant la guerre, un groupe d'alpinistes endurcies auxquels se joignirent quelques savants de diverses nationalités. Cette expédition était financée par un particulier. Elle eut d'abord comme objectif le territoire du Népal, malgré le peu de bienveillance du maharadjah, lequel donnait comme excuse à ses attermoissements les superstitions de ses sujets attribuant certaines calamités dont ils avaient été frappés, épidémies, disette ou inondations, aux tentatives faites pour vaincre le géant inviolé qu'était alors l'Everest. Devant ces obstacles, on se rabattit sur le Hidden Peak, situé en territoire cachemirien, région lointaine, exigeant une longue marche d'approche, de très nombreux porteurs pour le transport du matériel et d'une grande quantité de vivres. Plus d'un million devait être engagé : un million d'avant-guerre s'entend. Mon oncle, sir Olivier Harway, s'offrit pour faire la moitié de la somme. Inutile de vous fatiguer par des détails minutieux. A l'époque voulue l'expédition était à pied d'oeuvre. Des dépêches reçues au bureau indien de Sherda, le plus proche de la frontière, annonçaient que les conditions climatiques étaient favorables. Vers la mi-avril, la petite troupe se trouvait à Srinagar, capitale de l'Etat. Brusquement, les nouvelles cessèrent, toute liaison fut interrompue. Bien entendu, des recherches furent faites avec l'aide des autorités du Cachemire. Le gouverneur de la province de Srinagar se montra d'un dévouement parfait ; on apprit que l'expédition s'était lancée dans le difficile passage du Zoji-la. Suivant l'habitude technique, trois groupes avaient été formés : le second ne devant prendre le départ qu'une fois le col franchi par les deux autres. Sir Olivier faisait partie du premier groupe qui devait s'arrêter à Dras, sur l'autre versant, et y attendre le second. Jamais l'ordre de départ ne parvint à ce second groupe, jamais on n'eut la moindre nouvelle de mon oncle, de ses deux camarades, l'un Anglais, l'autre Suédois, pas plus que des indigènes qui leur servaient d'escorte...

— Un affreux accident, sans doute... Sans doute... répéta l'Anglais d'un ton dubitatif. Un accident survenu au cours de ces cinq étapes et sur lequel aucun survivant n'a pu donner la moindre explication. Au Point-de-Voie, terminus de la route, à l'entrée de la vallée de Sind, à vingt-cinq kilomètres à peine de Srinagar, il semble qu'un rideau de fer se soit abattu sur ces malheureux.

— En montagne, de pareils désastres sont malheureusement explicables.

— Certes. Et le Zoji-la n'en est pas à ses premières victimes ; mais le temps était beau, nulle trace d'avalanche, pas de chutes de neige ni de brume pouvant faire perdre sa route à la petite caravane, et puis...

— Et puis ?

— Deux faits troublants auxquels j'ai souvent pensé depuis que la guerre est terminée : le premier, une lettre anonyme que mon oncle avait reçue à Londres, à la veille de s'embarquer pour Bombay. Il était menacé de mort s'il ne renonçait pas à financer l'expédition et à y prendre part.

— De mort ? Et d'où parvenait ce message ?

— La lettre, écrite en anglais, avait été postée à Londres. Le second fait est plus intéressant. Il eut lieu au cours des récentes émeutes. Un homme arrêté par la police anglaise peu de temps avant l'évacuation de nos troupes, affirma qu'il savait ce qu'étaient devenus les explorateurs et s'offrit à guider celui qui aurait confiance en lui vers le lieu où ils avaient été emprisonnés. Il parlait aussi d'un prodigieux trésor. Ces révélations avaient été entendues par un officier de police, lequel avait gardé le souvenir de la lamentable fin de l'expédition de 1939. Rapatrié, un hasard le mit en ma présence. Sir Olivier Harway est mon parent, le frère aîné de mon père. Vous comprenez, *old boy*, que je veuille avoir le cœur net de cette affaire. Les notes de l'officier de police étaient incomplètes, sa mémoire peu sûre. N'importe, si vous voulez partager les risques, nous parti-

rons demain pour le Srinagar ; nous ferons pousse par pousse, le trajet parcouru par le premier groupe. C'est dans la vallée de l'Indus, à Oltingham, a dit l'Hindou, que l'on doit trouver la solution de l'énigme.

— Et cet homme, avez-vous pu le retrouver ?

— Impossible. Il s'agissait d'un criminel. Il a été pendu.

— Bon. Je suis avec vous, n'en doutez pas.

— Well. Et maintenant, reposons-nous. Demain l'expédition sera en marche.

II — Face au désert

A SRINAGAR, où ils s'étaient rendus en avion, les deux camarades furent forcés de faire un séjour plus prolongé qu'ils ne l'auraient voulu, mais il fallait recruter les coolies nécessaires pour le passage du redoutable col du Zoji-la et la marche vers la haute montagne, si la piste des explorateurs devait se retrouver en ce sens.

Un shikari ayant le commandement des porteurs, un boy capable de faire cuire la nourriture, deux courriers afin d'assurer la liaison, durent être engagés et équipés. Entre temps, l'Anglais et le Français avaient élu domicile dans un *house-boat* amarré sur le Dhar-Lake, car une des caractéristiques de l'Etat de Cachemire est l'interdiction faite à tout étranger d'y posséder une habitation.

Certes, le pittoresque de cette existence entre ciel et eau, face à un horizon que bornaient les cimes neigeuses d'un vaste cirque de montagnes, pouvait séduire les deux Européens. Tout le long de la Jhelum et des canaux aux eaux tranquilles, les maisons alignaient leurs façades ornées. Autour de la vaste mosquée de Shah Hamadam, une foule enrubanée grouillait de toute sa vie exubérante. Musulmans, pour la plupart, car cet Etat Indou compte une forte majorité de disciples du Prophète.

A quelques milles, Gérard et Didier eurent le loisir de visiter le grand Temple de Mariand dont les puissantes colonnes sont des vestiges d'un passé qui remonte à la conquête de l'Inde par Alexandre.

Enfin tout fut réglé : les vivres expédiés au terminus de la route praticable aux camions et aux autos, au lieu dit le Point-de-Voie, à l'entrée même de la vallée du Sind.

A Voie, il fallait se procurer des chevaux, à Gund, camper sous la tente.

A peine tracée, la piste que suivaient les deux jeunes hommes serpentait vers la haute vallée, encerclée entre des montagnes majestueuses. Bientôt le chemin se rétrécissait au point de n'être plus qu'une étroite gorge. On fit une courte halte dans le pauvre village de Shitakari. Sonnemarg, la dernière étape, n'était plus éloigné que de trois kilomètres.

— Voyez-vous, *old boy*, c'est de Sonnemarg que mon oncle lança son dernier télégramme. Nous questionnerons le postmaster, mais il a été changé depuis 1939 et je n'espère rien de cette conversation.

— En somme, cher ami, d'après ce que vous m'avez appris, Sir Olivier n'était qu'un alpiniste amateur. Quel intérêt l'avait fait s'occuper de cette expédition périlleuse ?

— Mon excellent oncle était un savant, je vous l'ai dit ; l'ethnographie le passionnait. Il venait de publier une étude fort remarquable sur les pratiques religieuses des Behtkachis.

— Les Behtkachis ? c'est la première fois que j'entends prononcer ce nom barbare.

— Les Behtkachis sont, comme les Parsis, des adorateurs du feu. Leur secte qui fut puissante, a été fondée par un certain Behtkach, considéré comme saint. Ce fut lui qui organisa en Turquie la milice des Janissaires, garde particulière et fidèle du sultan Amurat Ier qui conquiert la Macédoine et la Thrace. Les réformes d'Ataturek, lequel ferma dervicheries et congrégations, les chassèrent d'Europe. Ils émigrèrent en Asie afin d'y reconstituer les anciens couvents fondés par leurs aïeux, les Tekilès. Ce qui caractérise cette secte, jadis nombreuse, c'est la présence de femmes pour la célébration du culte, un culte mystérieux que les initiés se transmettent oralement.

— Et sir Olivier avait pu surprendre les secrets de cette secte ?

— Pas tous. Je suppose qu'il comptait sur son séjour aux Indes pour compléter son savoir. Mon père l'avait entendu affirmer que le grand prêtre, le Dédébaba, comme on le nomme, séjournait dans un pays perdu, sur le territoire de Cachemire.

— Très intéressant. Malheureusement, sir Olivier n'a pas dû avoir le temps de se mettre en rapport avec ce haut personnage.

Pas plus qu'aux précédentes étapes et, malgré l'aide de leur sherpa, — un Thibétain intelligent et serviable, lequel parlait, en plus des langues indigènes, un anglais fort compréhensible pour Gérard Harway — personne ne put fournir sur les explorateurs passés en 1939, le moindre détail utilisable.

A Baltal la neige tombait, recouvrant le sol d'une couche épaisse. Un bungalow, rien moins que confortable, était mis à la disposition des voyageurs. C'est là que sir Olivier et ses compagnons durent passer la nuit avant d'affronter le difficile passage.

Le Zoji-la était proche. Là, commençaient les véritables difficultés, mais aussi le mystère du drame dont on n'avait pu jusqu'alors, résoudre l'angoissante énigme.

Le passage du col offre, évidemment, de graves périls. Défilé étroit et abrupt

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	5	6	3	8	2	5	4	3	6	2	5	6	3
E	C	V	N	P	O	U	O	E	C	N	A	S	F	R	V
2	8	5	3	6	2	7	4	3	5	2	6	7	4	5	2
R	N	A	O	T	E	H	O	U	I	V	A	A	N	T	E
6	5	4	7	2	8	6	3	5	2	7	4	3	6	2	4
G	E	O	N	S	C	E	S	S	S	C	M	C	Z	O	I
5	2	7	4	3	5	2	6	4	8	2	5	7	3	6	2
P	N	E	S	O	A	T	V	E	O	E	S	A	N	C	X
5	4	8	2	6	3	5	2	7	4	6	2	5	7	3	4
D	Z	N	T	T	S	E	R	U	D	R	A	L	J	I	A
6	2	4	3	5	2	6	4	8	2	5	4	3	6	2	4
E	V	V	D	E	A	L	A	G	G	P	N	E	U	A	T
8	4	6	2	5	3	7	4	2	5	6	3	7	4	2	5
E	A	X	N	A	R	E	G	T	T	E	E	U	E	S	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés, 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

sans cesse sous la menace des avalanches; pourtant, était-il admissible que vingt hommes s'y soient perdus sans laisser d'eux, de leurs montures, de leurs bagages, la plus minime trace? C'est à quoi pensait le jeune Anglais tout en gravissant le plateau enneigé, puis la redoutable gorge si exposée aux avalanches et où tant de voyageurs ont péri. Enfin, la pente commença à s'abaisser. Le terrible Zoji-la était vaincu.



— C'est la première fois que je vois un puits de pétrole. 400 barils par jour !

Malgré leurs préoccupations, les deux jeunes hommes ne purent s'empêcher d'admirer le grandiose spectacle. Une montagne haute de 6,000 mètres semblait boucher l'horizon du côté même du col que les voyageurs venaient de franchir. Devant eux, le plateau s'abaissait par une suite de vallonnements. La principale chaîne de l'Himalaya était dépassée.

Puisque rien ne s'était produit, Gérald avait décidé de pousser jusqu'à Dras. Il savait bien que son parent n'y était jamais parvenu mais, de là, il comptait organiser des recherches, tenter l'impossible pour renouer le fil si brusquement coupé.

Le chemin, si l'on peut le nommer ainsi, suivait les bords d'un torrent impétueux. Malgré le temps déplorable il fallut se décider à faire halte car la fatigue excessive des porteurs n'eût pas permis d'atteindre Dras encore distant de trois milles.

III — Le commencement de l'aventure

GRÂCE à la diligence des porteurs, pauvres hères vêtus de loques trempées de boue et de neige mais qui travaillaient avec la résignation de véritables bêtes de somme, les tentes furent dressées avant la tombée du jour. Une haute falaise les abritait du vent et, malgré qu'il eut fallu débayer le sol recouvert de neige, une fois le feu allumé et les couvertures bien disposées, les deux européens déclarèrent qu'ils passeraient une excellente nuit.

La pluie avait cessé et, même, vers la fin de l'après-midi, un soleil déjà chaud avait brillé, faisant fondre la neige, mais rendant la piste plus difficile encore.

Décidément Gérald avait bien fait de raccourcir l'étape et de donner un peu de repos à ses compagnons et à lui-même.

Le repas, servi par le diligent sherpa spécialement attaché à leur personne fût plein de gaieté. Les deux amis se félicitaient d'avoir pu, malgré des conditions atmosphériques défavorables, se tirer à leur honneur d'un passage si redouté.

Réconfortés par une nourriture substantielle et des boissons chaudes, ils se glissèrent dans leur sac de couchage bien garni de duvet et se souhaitèrent mutuellement une bonne nuit.

Le silence était absolu. Tout dormait sous les autres tentes. Aucune agglomération humaine n'était à proximité. Le seul village que l'on eût rencontré était une sorte de nid d'aigle, perché sur la crête d'une haute falaise comme une sentinelle avancée.

Y avait-il longtemps que les deux voyageurs avaient sombré dans un profond sommeil? Ni l'un ni l'autre n'aurait pu le dire quand un bruit insolite leur fit brusquement ouvrir les yeux. Tout de suite, ils se sentirent empoignés par de rudes mains et brutalement ligotés. De leurs agresseurs ils ne pouvaient rien voir, aveuglés par le jet puissant d'une torche électrique braquée sur eux.

Gérald, boxeur émérite, avait bien essayé une défense, mais il avait aussitôt été terrassé. L'étrange scène ne dura que quelques minutes. Ensuite les deux hommes se trouvèrent hissés sur des épaules robustes et emportés, tels de vulgaires colis.

Le voyage, long en réalité, leur parut interminable. Les cordes, étroitement serrées, entraînaient dans la chair et causaient d'insupportables douleurs. De plus les heurts continus, les cahots et les balancements leur faisaient tourner la tête et produisaient à la longue une sensation voisine du mal de mer.

Enfin leur supplice cessa. D'un coup d'épaule les porteurs s'étaient débarrassés de leur charge.

Comme une obscurité complète régnait, il était impossible de se rendre compte de l'endroit où l'on se trouvait, pas plus qu'il n'avait été loisible de repérer le chemin parcouru. Seulement, l'un comme l'autre avait conscience que le sol montait sans cesse sous les pieds nus qui le foulaient.

Toujours aussi étroitement ficelés, l'Anglais et le Français gisaient à terre. Ils étaient seuls, leurs agresseurs s'étant retirés, et ils avaient entendu le bruit d'un verrou qu'on poussait.

— Didier, old boy, vous êtes-là? questionna Gérald.

— Oui. Grâce au Ciel on ne nous a pas séparés.

— Mais où sommes-nous?

— Pas la moindre idée de cela.

— N'êtes-vous pas blessé, chère vieilles chose?

— Et... vous-même? Moi, je n'ai pas une écorchure, et sans ces damnées cordes qui me coupent les poignets et les chevilles...

— Je suis moins à plaindre que vous, camarade! Les bandits m'ont ligoté dans mon sac de couchage dont je n'avais pas eu le loisir de me débarrasser.

— J'ai été plus rapide que vous et cela ne m'a servi qu'à encaisser, sans pouvoir les rendre, quelques coups de poing supplémentaires.

— Pensez-vous qu'on en veuille à notre vie?

— Je ne le pense pas. Il était si facile de nous expédier dans l'autre monde sans se donner le mal de nous porter jusqu'ici.

— Une rançon, alors?

— Qui sait? Voulez-vous le fond de ma pensée? Je crois que nous recommençons l'aventure arrivée, il y a près de dix ans, à mon cher vieil oncle.

— Perspective peu réconfortante, puisque ni lui ni ses compagnons, n'ont jamais reparu.

— Nous tâcherons de faire mieux. Et puis, il y a eu la guerre. Les recherches furent vite interrompues. Actuellement, j'ai pris mes précautions. Nous ne serons pas oubliés. Dès demain notre silence sera signalé...

— Et nos hommes? Que sont-ils devenus? Ils donneront aussi l'alarme.

— Ne pas trop compter sur cela. Rappelez-vous que pas un n'a reparu parmi ceux qui accompagnaient sir Olivier et ses deux compagnons.

Gérald achevait à peine sa phrase que le jeune ingénieur poussa une exclamation de triomphe:

— Je viens de dénouer la corde qui immobilisait mes poignets. Je vais pouvoir vous délivrer, mon camarade.

Joignant l'action à la parole, Avillanes se libéra hâtivement de ses entraves et, encore tout endolori et incapable de se tenir debout, rampait vers son ami.

Ce ne fut pas sans de nombreux tâtonnements qu'il parvint à défaire les noeuds.

Libres, enfin, ayant la possibilité de se mouvoir, il leur sembla que leur situation était moins désespérée. Cependant, le temps s'écoulait et personne ne semblait se préoccuper des prisonniers toujours plongés dans la plus complète obscurité.

Des heures passèrent, mortellement longues. Le cadran lumineux de la montre que l'Anglais portait au bras marquait cinq heures du matin.

— Le jour ne tardera pas à paraître, fit remarquer Harway. Que faire?

— Attendre et rester sur ses gardes.

— Evidemment. D'ailleurs, nous n'avons pas le choix.

Du temps encore s'écoula. Il fallut se rendre à l'évidence. Le cachot où ils étaient enfermés ne comportait aucune ouverture.



— Et cette petite balance a ceci d'intéressant qu'en tournant cette simple molette, vous pouvez vous-même réduire votre poids d'une trentaine de livres!

— Il me semble, fit remarquer Gérald, rompant un assez long silence, que l'on oublie l'heure de notre déjeuner.

La plaisanterie n'eut pas d'écho; mais, comme si un observateur mystérieux eût entendu la remarque, quelques minutes plus tard la porte du réduit s'entrouvrit et un rayon lumineux perça l'épaisse ténacité.

L'Anglais avait bondi. Il se trouva en face d'un canon de revolver braqué sur lui par l'entrebâillement du panneau. En même temps une voix dure prononça en anglais:

— Halte, ou je tire.

L'argument était sans réplique.

— En arrière, et les bras levés, ordonna-t-on encore.

Les deux amis furent bien obligés d'obéir. Ils reculèrent jusqu'à ce que leur dos sentit l'appui de la muraille.

En phrases véhémentes, Gérald Harway manifestait son indignation. Cependant à la suite du revolver, un homme avait pénétré dans la pièce. De la main gauche il tenait une torche électrique qui éclairait crûment les deux prisonniers tout en laissant le visiteur dans l'ombre.

— Vous avez retiré vos liens? Bon. On ne vous les remettra pas, à la condition que vous ne fassiez aucune tentative de fuite. D'ailleurs, elle serait vaine. Passez cette porte et prenez le couloir qui se trouve devant vous. Je marche sur vos pas et, au moindre mouvement suspect... Vous me comprenez?...

— C'est bien. Mais, où nous conduisez-vous?

— Vous le verrez, fut la laconique réponse.

Sous l'injonction péremptoire du browning Didier et Gérald se dirigèrent silencieusement vers la porte. Ils la franchirent. Devant eux, en effet, s'ouvrait un long et étroit couloir qui leur parut taillé dans le roc. Très loin, une lueur filtrait, s'accrochant parfois aux angles bruts de la pierre.

Derrière eux, à petite distance, ils entendaient le pas lourd de leur farouche geôlier dont ils n'avaient même pas pu distinguer les traits.

Ils avançaient vers la clarté de plus en plus distincte mais, avant d'y être parvenus, un ordre leur fut jeté:

— Tournez à gauche. Il y a des marches, gravissez-les.

De nouveau ce furent les ténèbres. Afin de ne point manquer les degrés que l'humidité rendait glissants, les deux camarades se tenaient d'une main à la paroi.

Gérald, dont l'esprit d'observation demeurait en éveil, compta quarante-deux marches. Une porte fermée les arrêta, mais ils n'eurent pas à attendre longtemps. Leur gardien poussa un appel et le battant s'écarta aussitôt.

Presque aveugles, à la suite de leur long séjour dans l'obscurité, les prisonniers furent éblouis par la lumière qui se répandait à profusion.

Ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'ils purent distinguer le décor qui s'offrait à leurs yeux.

Ils se trouvaient dans une vaste salle circulaire que des divans bas entouraient. Au centre, semblant surgir du sol, s'élevait un immense chandelier d'or dont chacune des douze branches supportait un grand cierge qui n'était pas allumé.

Cependant, la lumière était intense. En levant les yeux, Didier s'aperçut qu'elle provenait du plafond dont le centre était formé d'une sorte de coupole de verre d'où descendait une vive clarté.

Le jeune homme se retourna. Il constata que leur gardien ne les avait pas suivis.

De nouveau ce fut l'attente déprimante, les incertitudes, les craintes assaillant leur esprit. Soudain, le plafond de verre s'éteignit et, de nouveau le noir absolu régna autour d'eux.

— Allons bon, grommela l'Anglais, il paraît que nous sommes dans le royaume des éclipses.

Didier n'eut pas le temps de lui répondre. D'un point éloigné de la salle une petite lueur vacillante s'avancait vers eux, précédant une forme blanche qui glissait lentement sur le tapis de haute laine dont le sol était entièrement recouvert.

Bientôt ils reconnurent une silhouette féminine drapée dans une ample tunique blanche. De longs cheveux couleur de nuit flottaient sur les épaules, encadrant de leur masse un visage aussi pâle que l'étoffe immaculée.

Au bout de son bras nu, la femme portait un chandelier d'or ciselé où vacillait une petite flamme.

A pas muets, glissant à la façon d'une ombre, elle gagna le centre de la pièce, s'approcha du flambeau à douze branches et, l'une après l'autre, religieusement, elle en alluma les douze cierges. Puis, elle demeura muette, extatique, fixant de ses larges yeux qui semblaient deux trous d'ombre parmi la pâleur de la face, les flammes immobiles que pas un souffle d'air n'agitait.

Cela dura interminablement, jusqu'à ce que fussent consumées les cires qui, peu à peu, fondaient autour du point lumineux du sommet.

Enfin, la femme s'écarta et les deux amis aperçurent un homme que, jusqu'alors, ils n'avaient point remarqué.

Lui aussi était vêtu de blanc, mais il portait sur la tête une tiare d'or à douze divisions. Chacune était ornée de pierres précieuses où les éclats des cierges agonisants allumaient de somptueux reflets.

L'homme étendit les bras, fit, des deux mains, un signe de bénédiction. La femme s'était agenouillée devant lui. A ce moment, le dernier cierge jeta sa dernière lueur et, aussitôt, le plafonnier de verre s'illumina.

A leur grande stupéfaction les deux amis constatèrent que la salle s'était emplie. Sur les divans circulaires, une étrange assistance d'êtres vêtus de tuniques de lin, la tête dissimulée sous une sorte de cagoule blanche ne laissant apercevoir que les yeux, était rangée et demeuraient silencieuses et parfaitement immobiles.

Au geste du prêtre — car il était impossible de ne pas voir dans ces rites solennels la célébration d'un culte — les formes blanches se levèrent et disparurent une à une derrière une draperie couleur de feu qui s'entrouvrait et se refermait sous chaque fidèle. Restèrent seuls l'homme à la tiare et la prêtresse aux cheveux de nuit.

Ce fut le premier qui, après avoir relevé sa compagne, toujours prosternée à ses pieds, s'approcha des deux européens. A la grande surprise de Didier il s'adressa à lui, s'exprimant en un français assez correct.

IV — Le grand prêtre du feu

J'e m'excuse, Monsieur, de la façon dont j'ai été obligé d'agir pour vous avoir en ma présence. Personnellement, je n'avais aucun motif pour vous traiter de la sorte. Il n'en est pas de même de votre camarade ; mais, je m'expliquerai ensuite avec lui. Monsieur, vous êtes Français, si mes informations sont exactes, et vous n'avez aucun intérêt personnel à poursuivre les recherches que Mister Harway a jugé bon d'entreprendre. J'aime votre pays, Monsieur et j'estime ses habitants. Si vous voulez me donner votre parole d'honneur de ne jamais révéler ce que vous avez vu et de n'entreprendre aucune recherche pour connaître le sort de votre compagnon, je vous rendrai immédiatement votre liberté. Vous serez transporté aussi rapidement que possible à Bombay où vous embarquerez sans avoir

— N'importe. Dans mon pays, Monsieur, que vous prétendez connaître, les lois d'honneur et de l'amitié se confondent pour me dicter ma résolution.

— A votre aise, jeune homme. A mon extrême déplaisir, vous êtes donc mon prisonnier au même titre que Gerald Harway.

— Je l'entends bien ainsi.

Il y eut un instant de silence. L'Anglais s'était rapproché de son ami et, simplement, les deux hommes se serrèrent la main. Tandis que parlait l'homme à la tiare d'or, Didier avait étudié sa lente prononciation, l'accentuation gutturale de certaines syllabes, et sa conviction, malgré la pureté de son langage, était qu'ils avaient affaire à un oriental. Orientale aussi, devait être la jeune femme aux cheveux de jais, dont les sombres prunelles demeuraient fixées sur lui avec une intensité qui lui causait une sorte de malaise.

Aussi se sentit-il comme allégé quand le prêtre — tout lui disait que c'en était un — se tourna vers Gerald Harway.

La voix se fit plus dure, le regard plus autoritaire. Cette fois, c'était en anglais que l'homme s'exprimait, un anglais pour le moins aussi correct que le français qui l'avait précédé, bien que toujours déformé par la même prononciation.

— Entre nous, Gerald Harway, l'explication sera brève. Vous voulez retrouver les traces de sir Olivier Harway et de ses compagnons, disparus depuis le 13 avril 1939 et, sans doute, en même temps, vous rendre maître des secrets que votre oncle venait chercher sous les neiges de l'Himalaya ? De nos secrets et de nos richesses ? sir Olivier a échoué, vous le savez, et le sort qui fut le sien est maintenant le vôtre.

— Parlons clair. C'est vous qui avez assassiné mon oncle et ses compagnons.

— Ses compagnons sont sains et saufs. A chacun d'eux, ignorant les mobiles secrets qui avaient conduit sir Olivier en Cachemire, j'ai proposé le marché que j'ai offert tout à l'heure à votre ami. Tous deux ont accepté.

— C'est impossible. Leur retour dans leurs pays respectifs n'aurait pas passé inaperçu.

— J'avais jugé prudent, vu l'émotion causée par cette triple disparition de prendre certaines dispositions. Les deux alpinistes, l'anglais et le suédois, ont été conduits, non en Europe, mais en Australie où une situation fort honorable leur fut offerte. Tous deux étaient célibataires et peu fortunés. Ils se sont parfaitement adaptés à leur nouvelle existence. Peu après il y eut la guerre, les communications coupées. Tout s'oublia...

— Pas tout. Vous en avez la preuve. Et soyez certain qu'un crime de plus ne vous assurera pas l'impunité. J'ai pris mes précautions. Si je ne reviens pas, d'autres sauront me venger.

— Ils échoueront comme vous avez échoué. La Zoji-la est le seul passage qui se puisse emprunter. Ceux qui tenteront de vous retrouver devront suivre la même route et, sur cette route, ils trouveront ce que l'expédition de 1939 et la vôtre ont trouvé.

— Et croyez-vous qu'une telle série d'attentats ne finira pas par déclencher une indignation générale. Les peuples civilisés s'uniront pour battre la région où se perpétuent de tels crimes. Si bien caché que soit votre repère, il sera découvert et anéanti.

— Qu'y gagnerez-vous ? Vous périrez avec nous car personne, vous m'entendez bien, personne ne doit pénétrer nos mystères, et, celui qui y parviendrait devrait disparaître avant de les avoir divulgués. Votre oncle en savait beaucoup trop déjà.

— Ah ! Voilà donc le mobile que je

cherchais à deviner. Mais, qui êtes-vous ?

— Ne vous en doutez-vous pas ? Je suis le chef d'un culte antique, sans doute le plus antique de tous. Je commande aux adorateurs du feu, où qu'ils soient dispersés.

— Les adorateurs du feu ? Les Behtkachs, s'exclamait Gerald Harway stupéfait. Ainsi, c'est à cause de ses travaux sur cette secte actuellement prosaïque et réduite à rien que mon oncle...

— Si Ataturek a chassé nos frères de Turquie, il n'a rien pu contre nos croyances et nos traditions. Elles sont vivantes et le demeureront tant qu'il y aura un prêtre pour enseigner le rite, une prêtresse pour célébrer le culte du feu. Cette femme se nomme Zerryn-Tadj, ce qui, en Persan, signifie « Couronne d'Or ». Elle est aussi pure que la flamme qu'elle a mission de faire

repas qui leur étaient portés quatre fois le jour par un boy vêtu de blanc et coiffé d'un large turban de mous-seline safran, ne se ressentaient d'aucune restriction et auraient suffi à l'appétit le plus exigeant.

Deux choses leur manquaient : l'air et la lumière du jour, car aucune ouverture ne donnait sur le dehors et l'électricité remplaçait la clarté du soleil. D'ailleurs, Didier et Gerald, auxquels quelque liberté était maintenant accordée, avaient pu se rendre compte qu'ils habitaient une sorte de forteresse souterraine creusée, sans doute, au couer même de la falaise qu'ils avaient longée au cours de leur dernière étape. Une vaste terrasse devait servir de toit, et c'était sans doute là que se trouvait l'issue par laquelle on arrivait au repaire des Behtkachs, mais l'accès de cette terrasse leur était for-

QUELQUES BONS MOTS

« Le bonheur conjugal, c'est l'art d'être aussi heureux à deux qu'on aurait pu l'être tout seul. »

« Un gentleman, c'est un monsieur capable de décrire Lollobrigida sans dessiner des courbes dans l'air. » — Maurice Chevalier.

« J'ai trouvé un truc sensationnel pour maigrir : cinq livres de haricots par jour. Je les flanque par terre, et je les ramasse un à un ! » — Gabriello.

« C'est la seule femme au monde qui puisse prendre une douche sans se mouiller les pieds. » — Bob Hope (parlant de Jayne Mansfield).

« Il n'y a pas beaucoup de différence entre les vedettes et les starlettes. On les voit toujours avec des producteurs ; seulement, pour les vedettes, c'est au studio. » — Henri Jeanson.



— J'ai reçu votre avis que mon compte était à sec. Voici mon chèque pour le renflouer !

pris contact avec qui que ce soit. A bord, vous serez encore surveillé sans pouvoir connaître l'homme chargé de cette mission. En France même, la plus petite indiscretion pourrait vous coûter la vie. Acceptez-vous ces conditions ?

— Je les refuse. Je me suis engagé à partager les périls que pouvait courir mon ami. Nous ne nous séparerons point.

— Prenez garde. C'est un redoutable engagement que celui-ci.

brûler chaque jour, à l'heure où le soleil est à moitié de sa course ; mais, comme la flamme il suffirait d'un souffle impur pour la ternir et l'éteindre.

Gerald, d'un signe d'impatience, interrompit le discours du Pontife :

— Tout ceci m'importe peu. Ce que je veux, c'est savoir ce qu'est devenu mon oncle et connaître le sort que vous nous réservez.

— Votre oncle vit, impétueux jeune homme, et vous pourrez vous convaincre que, depuis dix ans qu'il demeure auprès de nous, il n'a jamais eu à se plaindre de mon hospitalité. Vous allez le voir. Il vous convaincra de l'inanité de vos colères et de vos révoltes, lesquelles, seules, pourraient me contraindre à en user incivilement avec vous.

Le prêtre inclina son front sur lequel la tiare aux douze divisions étincelait de toutes ses gemmes.

— Des prisonniers qui auront le droit de circuler librement dans notre petit domaine.

— Et celui de s'enfuir et de vous faire prendre, railla l'Anglais.

— On ne s'enfuit pas de la Cité du Feu, lui fut-il répondu avec un calme souverain.

V — Sir Olivier

DEPUIS près de huit jours qu'ils étaient les hôtes involontaires du grand prêtre Trita-Atuya, celui-ci n'avait pas reparu et ne les avait pas admis dans la salle ronde. Il n'avait pas tenu l'engagement de leur laisser revoir sir Olivier Harway et Gerald se demandait s'il ne s'agissait pas d'une promesse vaine et si le savant était encore de ce monde.

Cependant, la vie que menaient les deux compagnons, pour monotone qu'elle fût, ne manquait point de confort. L'appartement qui leur avait été offert était richement meublé, à l'orientale, mais une salle de bain où l'eau la plus pure coulait dans une vasque de marbre, satisfaisait aux habitudes d'hygiène de l'Anglais, et les

mellement interdit. L'escalier y conduisant était gardé par un farouche janissaire qui, à la moindre tentative d'évasion, n'aurait pas hésité à se servir du sabre recourbé qui pendait à sa ceinture.

Cependant, pour ne pas croupir dans le farniente auquel on le condamnait, Gerald, à bout de patience, était décidé à tenter le tout pour le tout. Il résolut de se rendre auprès du Dédébaba et d'exiger qu'il tienne enfin sa promesse.

Ce fut au milieu de la cérémonie, alors que la belle prêtresse, ses cheveux épars sur la blancheur de sa tunique de lin, contempnait d'un regard d'hypnose les douze flammes du chandelier d'or, que les deux camarades firent brusquement irruption dans la salle circulaire. En termes véhéments, Gerald rappela au Grand Prêtre la parole donnée. Trita Athuya eut un mouvement de colère qu'il reprima aussitôt, mais, sous la tiare resplendissante, ses sourcils demeuraient froncés et son regard menaçant.

— Impie, murmura-t-il d'une voix que l'émotion faisait trembler, toi qui oses interrompre la célébration du culte, crains la vengeance des éléments. Cependant, tu es mon hôte, et, comme tel, tes désirs sont sacrés. Aies un peu de patience. Quand la flamme sera éteinte, tu seras satisfait.

Il eut un geste souverain pour écarter de lui les deux étrangers. La prêtresse avait fixé sur eux ses yeux aux prunelles extatiques et Didier, le plus impressionnable, en ressentit une sorte de malaise physique. Il se sentait fasciné comme peut l'être l'innocent animal dont un serpent veut faire sa proie, la volonté paralysée et la faculté de fuir obnubilée.

La cérémonie se déroula, pareille à celle à laquelle ils avaient déjà assisté. Enfin, la salle se vida, mais le Pontife, au passage, retint l'un des fidèles au visage dissimulé, comme celui des au-

[Lire la suite page 31]

Le feuilleton du Samedi

La Belle Justicière

No 3

par CHARLES VAYRE et ROBERT FOLIGNI

MADAME, je suis très honoré de faire votre connaissance.

— Soyez gentil pour notre petite fête, fit Tiarko avec un petit rire satisfait.

« Elle n'est pas très réussie... mais j'espère, la prochaine fois... »

Tiarko, ravi, prit le bras du journaliste.

— Avez-vous été au buffet ? Venez... Comtesse, chargez-vous de M. Morel... nous allons prendre une coupe de champagne.

D'un geste nerveux, Wanda avait glissé sa main sous le bras de Pierre, ébloui.

— J'espère, monsieur, dit-elle aimablement, que vous ne direz pas trop de mal de notre petite réception ?

— Oh ! madame... c'est charmant... admirable !... Un véritable enchantement, comme disait mon ami.

Pendant le flot des invités, le couple arrivait dans la salle où un buffet monstre avait été dressé.

Tiarko souriait à tous, prodiguant des compliments, remerciant. Il n'avait jamais été plus heureux de sa vie.

Le champagne versé, Folart et Pierre choquèrent leurs coupes contre celles du prince et de la comtesse.

Le vicomte de Brehaigne murmura à l'oreille d'une jolie comédienne :

— Ça y est !... A présent, Tiarko va faire un « zanzi » sur le comptoir.

Mais on disait tant de petites méchancetés dans les salons que cela n'avait plus d'importance.

Ayant bu le champagne, Tiarko, offrant son bras à Wanda, l'emmenait à présent vers les salons, où l'on dansait, laissant les deux journalistes.

Dès qu'il eut vu disparaître le prince, Folart dit à Pierre :

— Mon cher ami... c'est le moment de filer... On nous a vus... nous avons causé... je m'éclipse à l'anglaise... Venez-vous ?

— Non, pas encore ! dit Pierre, toujours sous le charme.

Et, plantant là, sans plus de cérémonie son compagnon, il quitta le buffet, se mit à la recherche de Wanda.

Lorsqu'il arriva au milieu des danseurs, ce fut pour entendre les derniers accords d'une danse américaine et voir se ruer vers la salle de comédie les invités, pressés d'aller prendre leur place.

— Bon ! murmura Pierre, dépit, j'arrive trop tard !... Elle sera au premier rang et je ne la verrai pas.

Il laissa s'écouler le petit bruyant qui s'engouffrait dans le grand salon, transformé en théâtre, et, mélancolique, alla s'asseoir sur un canapé.

A ce moment, parut Tiarko, qui semblait moins joyeux que tout à l'heure. Il aperçut Pierre.

— Ah ! cher monsieur... lui dit-il, je vous serais très obligé de ne pas parler dans votre compte rendu de l'indisposition subite de la comtesse...

— Comment ! s'écria Pierre, Mme Stepanowska ?...

— A été prise d'un malaise passager

Le prince Tiarko, riche à millions, d'origine mystérieuse, Don Juan sans scrupules et capable de tout, vit à Paris et dans une villa somptueuse de la Côte d'Azur. Il est entouré de créatures damnées, dont le faux baron d'Arsès, son homme à tout faire. Une femme trahie, Andrée, jure de se venger de lui. Le mari de la belle Françoise Dauthier également. Le prince Dauthier se débarrasse momentanément de lui en le déshonorant. Un certain Mossi, autre escroc à la solde du prince, s'en charge. Trahie à son tour, l'expiation de Françoise commence. Elle se suicide finalement, laissant deux enfants... On se retrouve plus tard au grand journal parisien « L'Echo du Monde » où opèrent deux copains, Pierre Morel et Hercule Sénateur, chargés de dépister la bande l'Etoile. Pendant ce temps une gentille jeune fille, Rosette, apprend du Père Barnabé qu'elle est une enfant trouvée, fille de Françoise Dauthier et du faux prince Tiarko. Rosette et l'équipe Morel-Sénateur se rencontrent.

et je viens de la mettre en voiture... Oh ! rien de grave. Inutile qu'on sache, n'est-ce pas ? Je puis compter sur votre discrétion...

— Certainement... certainement...

— Merci... Voulez-vous voir Un Caprice. On va commencer.

Sur le refus poli de Pierre, Tiarko lui proposa d'aller au fumoir et le conduisit dans un salon oriental, où un groupe de fumeurs endurcis, entourant le baron Arsès, se livrait avec délices au plaisir de savourer d'exquises cigares.

Pierre, machinalement, prit place sur un divan, choisit dans une boîte un cigare blond et l'ayant allumé, indifférent à la conversation, laissa sa pensée

à travers les volutes bleuâtres de la fumée évoquer le délicieux visage, si attirant, si troublant de la comtesse Wanda.

Les yeux mi-clos, il revoyait son fin profil, ses yeux d'ombre, l'or de ses cheveux fluides si légers, si vaporeux, et dont la blondeur adoucissait l'éclat parfois un peu dur de ses grands yeux noirs pleins de mystère.

Cette rêverie était si agréable à Pierre qu'il en oubliait l'envol rapide des minutes.

Soudain, il sursauta, regarda sa montre.

Il allait être minuit...

Et Hercule qui l'attendait !...

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

Quelle est sa responsabilité ?

par ROBERT MILLET, B.A.



Un automobiliste est-il excusable d'avoir conduit dangereusement, quand il cherchait à en rejoindre un autre qui venait d'écraser un chien ?

Alors qu'il roule sur une route rurale, un automobiliste écrase un chien et le tue. Mais il continue comme si rien ne s'était passé. Un second automobiliste, qui suivait alors le premier, a tout vu.

Ce second automobiliste connaît la loi. Il sait qu'une loi oblige l'automobiliste qui heurte un chien à faire immédiatement rapport de l'accident au propriétaire du chien.

L'auteur de l'accident n'a donc pas obéi à la loi. Le second automobiliste accélère, lui donne la chasse, le dépasse et lui coupe le chemin afin de le forcer à arrêter. Il pourra ainsi le rappeler à son devoir, puis connaître son identité en vue de faire lui-même un rapport au propriétaire du chien. Le second automobiliste réussit son entreprise. Le tueur du chien stoppe. Les deux hommes s'affrontent. Mais ce n'est pas l'audacieux homme de bonne volonté qui a le dessus. Car le chauffeur qui a tué le chien n'est nul autre qu'un officier de police, ne portant pas l'uniforme à ce moment-là.

Non seulement le policier ne se préoccupe pas de la mort du chien, mais il porte aussitôt une accusation de conduite dangereuse contre son poursuivant.

Celui-ci nie sa culpabilité. En Cour, il explique toute l'affaire, et son procureur soutient que, vu les circonstances, une accusation de conduite dangereuse ne saurait être maintenue.

L'accusé est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE de conduite dangereuse ?

NON-COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 25 février 1958.

ROBERT MILLET, B.A.

Il s'aperçut alors qu'il était resté seul dans le fumoir...

Il jeta son cigare éteint depuis longtemps et, précipitamment, se dirigea à travers les couloirs, vers la grande porte de l'hôtel.

Comme il demandait son pardessus à un domestique, il fut heurté par un jeune homme qui entraînait d'un pas rapide.

Enveloppé dans un grand pardessus à fourrure, au col relevé, le haut de forme légèrement incliné sur l'oreille, le monocle à l'oeil, le nouvel arrivant avait une allure insolente que pouvait faire excuser sa jeunesse.

Imberbe, les yeux durs, les cheveux noirs, ce jeune homme qui pouvait avoir de vingt à vingt-deux ans offrait le type parfait de ce genre de jeunes gens de bonne famille qui s'efforcent par une apparence de mauvaise éducation de faire oublier qu'ils sont « nés » et semblent prendre plaisir à renier leurs illustres ascendants.

Pierre, bousculé, grommela :

— Faites donc attention, monsieur !

Le jeune homme eut un ricanement de mépris, toisa Pierre qui sentit son visage rougir de colère, puis cassant, impertinent, il dit au valet qui voulait le débarrasser de son pardessus :

— Inutile. Un mot à dire au prince et je repars. Ne vous dérangez pas. Je connais la maison.

Il disparut dans le salon voisin, gagna un couloir désert.

Pierre, irrité, remettait son pardessus, quittait l'hôtel.

Pendant ce temps, l'impertinent jeune homme, sans être vu de personne arrivait jusqu'au cabinet de travail de Tiarko.

Il colla son oreille contre la porte.

Rassuré par le silence, il ouvrit, pénétra dans la pièce, alla droit au bureau.

Dans la poche intérieure de son pardessus, il prit une enveloppe blanche, écrivit en guise d'adresse ce mot : « Fatalis », mit l'enveloppe sur le bureau et, sortant du cabinet de travail, gagna le corridor qui conduisait à la petite porte placée sous le grand escalier dans la cour d'entrée.

Cet homme devait être un familier de l'hôtel pour emprunter ainsi le passage qui servait à Tiarko, lorsqu'il voulait sortir de chez lui ou y entrer sans être vu...

Cet étrange visiteur, une fois hors de l'hôtel, sourit d'un air satisfait.

Il se retourna pour contempler la façade brillamment éclairée, voir les ombres des invités s'agiter derrière les rideaux, et d'un pas lent, il se dirigea vers un café voisin.

VI — Hercule commence son article

DANS ce café où allait bientôt pénétrer le jeune homme inconnu, Hercule, depuis près de deux heures, s'était installé, absorbant demi sur demi lorsque enfin s'arrêta devant le trottoir le fiacre de Barnabé.

Après avoir conseillé à Gnafron de se tenir convenablement, le père Barnabé se saisit de son fouet, descendit de son siège, embrassa Gnafron et entra dans le café.

Hercule leva les bras au ciel :

— Enfin, vous voilà, monsieur Barnabé... je commençais à désespérer.

Barnabé, jovial, porta la main au bord de son chapeau ciré et lança un bruyant :

— Bonsoir, sieurs et dames et la compagnie ! qui déclina l'hilarité des clients — assez rare à cette heure — et vint serrer la main d'Hercule qui lui fit place sur la banquette.

— Garçon, un grog, deux grogs ! commanda Hercule... et parlons d'autre chose.

« Comment allez-vous, monsieur Barnabé ? »

— Mieux que si quatre me portaient ! riposta le cocher gaiement.

— Et allez donc, plus on est de fous plus on rit... A la vôtre et à celle de Mlle Rosette.

— Brave petite Rosette ! Faudra pas me faire rentrer trop tard, elle me gronderait et puis Gnafron ne serait pas content, vu qu'il n'aime pas veiller, ce vieil ami... C'est pas un noctambule.

— Oui, il aime se coucher tôt et se lever tard.

— Dame à son âge... C'est bien excusable, hein ! Vingt ans, c'est vieux pour un cheval ! Et Gnafron après vingt ans de travail a droit au repos... C'est une si brave bête, si vous saviez... Toujours content, jamais un mot plus haut que l'autre. Et ne plaisantait jamais avec la bonne conduite. Si je m'arrête pour prendre un verre et que j'en prenne plusieurs, Gnafron, quand il juge que j'ai ma suffisance, monte sur le trottoir et vient coller son nez contre la vitre. Ça veut dire : « En voilà assez, mauvais garnement, rentre à la maison ».

Hercule s'amusait follement.

— Je mettrai ça dans mon article. Garçon, deux fines... C'est pour faire passer le grog qui était trop sucré.

— J'osais pas vous le dire... J'aime pas beaucoup ce qui est doux.

— Depuis combien de temps êtes-vous cocher, monsieur Barnabé ?

— Oh ! la... la... Lorsque je suis arrivé de Lyon, ma ville natale, où que je venais de faire mon service, je m'ai mis dans la tête d'être cocher... J'ai toujours aimé les animaux, d'abord, et particulièrement les chevaux, qu'on a tort de mépriser, vu qu'ils sont plus intelligents que nous, comme toutes les bêtes.

— Oh ! vous allez fort.

— Mais non, monsieur Hercule, voyons. Un cheval, un chien, ils finissent par vous comprendre sans que vous parliez. Un regard... un geste... ça y est... Mais nous ! Est-ce que nous comprenons jamais les animaux...

Hercule, qui avait pris son carnet, sténographie :

« Apologie de l'intelligence animale, supérieure à l'intelligence humaine. »

— Ah ! vous n'êtes pas un type ordinaire.

— A force de vivre avec les bêtes on finit par avoir de l'idée.

« Et, alors je me suis mis cocher... oh ! pas tout de suite... j'ai fait un stage à la compagnie... j'ai pensé les chevaux... j'ai appris les noms des rues. Enfin j'ai pu conduire... Ah ! monsieur, j'en ai fait une recette pour ma première sortie... Plus de 25 francs... C'était l'époque où le franc valait un franc... Et un franc ça représentait pas mal de choses.

— Pas de politique, monsieur Barnabé... Garçon, deux « whisky ».

— Oh ! vous allez me griser.

— Mais non... vous êtes costaud. Et vous êtes marié ? naturellement.

— Ah ! oui, pauvre femme... Elle était comme Gnafron... un modèle... jamais en colère... à part quelques petites scènes par-ci par-là... mais bonne comme

DIS-MOI TON NOM... je te dirai qui tu es

CAMILLE

Les Camille ne sont point des violents ; pas d'homme de guerre illustre parmi les Camille. Le révolutionnaire Desmoulins lui-même, beaucoup plus utopiste que sanguinaire, n'était-il pas effrayé par les torrents de sang qu'il avait contribué à déclencher ?

Napoléon III apprit, à ses dépens, dans ses rapports avec Cavour que les Camille sont parfois très fins, finassiers même, ayant beaucoup d'initiative et de roublardise.

Assez gais, moqueurs sans méchanceté, ils ne se livrent pas à fond ; on ne sait jamais s'ils sont sérieux ou s'ils plaisantent. Ils savent aussi ne pas s'embarrasser d'une sensibilité exagérée et aiment mieux sur ce point être bourreau que victime.

Les Camille femmes ont beaucoup moins de rouerie ; elles s'enthousiasment facilement et plus à fond.

Bien qu'assez indépendantes, elles n'ont point une volonté très solide et sont plutôt influençables.

CARMEN

Il est bien difficile aux Carmen de ne pas se laisser influencer par l'héroïne de Mérimée et de Bizet et ce n'est peut-être point là un modèle idéal à proposer à une jeune fille...

Séduisantes, charmeuses, intrépides, passionnées, violentes, les Carmen ne sont pas sans qualités, mais en elles, bouillonnent des possibilités inquiétantes. Souhaitons-leur de rencontrer sur leur chemin, non quelque brillant toréador, mais un homme énergique et compréhensif qui saura discipliner leur nature fouguese.

CAROLINE

Beaucoup plus de fantaisie que chez les Charlotte, des vues moins « grandioses », plus simples ; un caractère timide sans être gauche. Les Caroline ont du charme, de la grâce et plaisent par leur fraîcheur de sentiment et leur absence de complications.

du pain.

— Pas eu d'enfants... à part Mlle Rosette.

— Mais Rosette n'est pas ma fille.

— Oui... C'est votre nièce.

— Pas davantage. Je lui sers de père pour l'instant et je l'aime comme si elle était ma fille. Ça réchauffe votre truc. C'est bon... mais c'est raide... Qu'est-ce que je disais ? J'ai eu tort de prendre un demi-litre de vin blanc, ça me fait un mélange dans l'estomac... Oui, avant de venir, j'ai bu.

— Donc, Mlle Rosette n'est pas votre parente.

— Je l'ai trouvée sur un banc, v'là près de dix-sept ans... Ah ! la chère peite mignonne.

— Alors, ses parents... Garçon ! deux « kummel » ! c'est doux... ça fera passer le whisky.

— Ses parents !... dit Barnabé dont les idées commençaient à se troubler... eh bien, voilà ! mais c'est sous le sceau du secret, monsieur Hercule... Oui... A la vôtre !

Pierre Morel parut.

— Ah ! Voilà Pierre... Pierre, je te présente M. Barnabé, le dernier cocher. L'illustre journaliste Pierre Morel... Assieds-toi... tu nous raconteras plus tard ta soirée... nous sommes en train de finir notre article... Attendez, monsieur Barnabé... vous êtes très bien, debout, comme ça... Ne vous asseyez pas encore.

Hercule avait pris son kodak.

— Crac, ça y est ! Encore une pose... crac encore, là... Asseyez-vous.

— Ce sera un peu flou ! risqua Pierre. Il donna des ordres au garçon.

— Ah ! mon cher Hercule... On ne saurait imaginer femme plus belle que l'adorable créature que j'ai vue tout à l'heure.

— Oh ! pardon ! si tu connaissais Mlle Rosette...

— Rosette ! di tBarnabé... Ah ! jeunes

gens, ne plaisantons pas... C'est ma fille après tout et je veux qu'on la respecte.

— Lui, fit soudain Pierre, dont les traits se contractèrent.

Hercule et Barnabé tournèrent la tête.

Le jeune homme qui avait bousculé Pierre Morel venait d'entrer.

Il aperçut Pierre Morel, hésita un instant, comme s'il allait se retirer, mais affectant de ne pas le voir il appela le garçon.

— Un café ! payez-vous... Voilà cinq francs, gardez tout... Où est le téléphone ?

Déférent, le garçon indiqua la cabine téléphonique.

Le jeune homme s'y rendit, s'enferma.

Pierre, maussade, expliqua à Hercule les causes de sa mauvaise humeur.

— Tu es bien pointilleux ! dit Hercule... En somme, tu ne connais ce jeune homme que parce qu'il t'a frôlé un peu trop vivement en allant à cette soirée... Tu n'avais qu'à le menacer de lui tirer les oreilles s'il recommençait.

Pierre ne répondit pas.

De nouveau sa pensée s'envola vers Wanda.

Hercule reprit son interview et, commandant de nouvelles coisommations, s'ingénia à faire parler Barnabé, dont la langue visiblement s'embarrassait pour le plus grand divertissement d'Hercule.

Pendant ce temps, le jeune homme, qui avait eu la communication qu'il demandait, téléphonait.

— Allô !... Allô !... Le prince Tiarko ? Vous dites... M. Félicien ? C'est le prince lui-même à qui je désire parler... Communication urgente... Plaît-il ? Qui je suis ? Vous le saurez plus tard, mon garçon... Faites ce que je vous dis ou cela vous coûtera cher... Allez chercher

le prince immédiatement... J'attends.

Il n'attendit pas longtemps.

Tiarko, prévenu par Félicien, accourait, intrigué.

— Allô ! Allô !... Oui, c'est vous le prince Tiarko, dit le jeune homme. Bien. Lisez la lettre qui est sur votre bureau. Il y a dix-sept ans, on vous a donné un avertissement semblable... Celui-ci est le dernier que vous recevrez... Pensez à la mort, Tiarko... L'heure du châtiement est prochaine.

Ayant dit, le jeune homme accrocha le récepteur.

Il sortit de la cabine, jeta un regard froid à Pierre en passant et, sans toucher à la consommation qui lui était servie, il quitta le café.

— Sale tête, gronda Pierre. Ce particulier a une figure que ne me revient pas. C'est drôle, il me semble pourtant l'avoir déjà rencontré...

— Oh ! dit Barnabé entre deux hoquets... C'est un sale type qu'a l'air de se cacher... Et les gens qui se cachent, c'est qu'ils ne veulent pas être vus.

Il allait pérorer sur ce sujet lorsque, par la porte restée entrouverte, eut lieu une apparition qui plongea dans la stupeur les clients et le personnel.

Gnafron, qui venait de monter sur le trottoir, passait sa bonne tête, renversant les chaises et les tables du trottoir, essayant vainement d'entrer.

Il vit son maître et se mit à hennir.

— Gnafron ! gémit Barnabé, ému... mon pauvre vieux... pardonne-moi. Je viens... J'arrive...

Et titubant, Barnabé se précipita au dehors, tandis qu'Hercule, pris d'un fou rire, disait à Pierre :

— C'est trop drôle... Paie les consommations... Je vais le mettre sur son siège et l'attacher... Barnabé est gris à rouler par terre.

VII — L'émotion de Tiarko

T IARKO, appelé au téléphone par Félicien, s'était rendu dans son bureau et avait eu avec cet inconnu la surprenant communication que nous connaissons.

Félicien était resté près de son maître.

Il le vit pâlir, l'entendit crier dans le récepteur :

— Quoi ? Quel châtiement ? Quelle lettre ?... Et d'abord, qui êtes-vous, monsieur ?... Allô... répondrez-vous à la fin ?... Allô !...

Mais on ne répondait plus.

— Cet individu est parti ! rugit Tiarko... Ah ! si je le connaissais celui-là... si je pouvais savoir qui ose...

Il aperçut alors l'enveloppe et tressaillit :

« — Fatalis », murmura-t-il. Ce nom me l'est pas inconnu. Où donc et quand l'ai-je lu ?

Machinalement il déchira l'enveloppe.

Il en retira un vieux article de journal... l'article qui relatait le suicide de Faurine Dauthier.

Alors, il se rappela.

Ce même article lui était parvenu à l'étranger, il y avait déjà bien longtemps. Après avoir été envoyé à son domicile, l'article était parvenu en Russie quelque temps avant son emprisonnement et il y avait au-dessus de l'article, tracé d'une main enfantine, ce mot : « Fatalis » !

Il se retourna vivement vers Félicien et, d'une voix rauque :

— Qui a porté cette lettre ?

— Je l'ignore.

— Quelqu'un est entré ici, cependant.

— Je n'ai vu personne... Peut-être un invité sans être remarqué.

— Un invité ! Oui, tu as raison... Il est entré tant de monde ce soir... tant de gens inconnus... Laissez-moi seul un instant... ne t'éloigne pas... Tiens-

toi dans la pièce voisine... je puis avoir besoin de toi.

Tiarko, débarrassé de Félicien, prit sa tête à deux mains.

Que voulait dire ce second et mystérieux avertissement, cette menace qui sonnait le glas de son bonheur futur, et semblait s'opposer à son amour pour Wanda?

Qui donc se posait en vengeur de cette Françoise Dauthier qu'il avait aussi complètement oubliée que les autres, qu'Andrée...

Andrée!!

La jeune fille, séduite, ignominieusement chassée par lui.

Elle avait dit:

— J'y mettrai dix ans... vingt ans, s'il le faut, mais je l'enverrai à l'échafaud! Serait-ce elle?

Tiarko frissonna.

Mais, réfléchissant, il se dit qu'Andrée, disparue depuis longtemps, morte peut-être, ne pouvait à ce point s'intéresser au sort de celle qui avait pris sa place, qui avait causé sa disgrâce.

Alors, qui?

Tiarko avait beau chercher, il ne trouvait pas une réponse satisfaisante à sa question et se sentait envahi par une inquiétude croissante.

— Il faut que cela cesse! dit-il enfin.

«Malheur à ceux qui ont osé s'attaquer à moi.

«Je suis riche, je suis puissant, je dispose d'un pouvoir occulte redoutable...

«Je briserai tous les obstacles... quels qu'ils soient.

D'une main fébrile, il ouvrit un tiroir, prit une boîte de papier à lettre à son chiffre et choisit une carte pneumatique dans son carton à papiers.

Lentement, pesant chaque mot, il écrivit d'abord sa lettre, la relut, cacheta, mit l'adresse.

Puis, de la main gauche, déguisant admirablement son écriture, il écrivit sa carte pneumatique dont l'adresse fut également écrite de la main gauche. Il sonna Félicien.

— Félicien... Tu vas sortir.

— Avec mon habit de maître d'hôtel?

— Mets un pardessus... le premier venu... le mien... Tu iras immédiatement jeter dans un bureau de poste cette carte pneumatique, dans une boîte à pneumatique, bien entendu. Ensuite, tu iras porter cette lettre à Saint-Germain, à son adresse. Prends un taxi, donne-lui le prix qu'il voudra.

«Ah! s'il était trop tard pour que le destinataire de cette lettre te reçoive, tu attendrais demain matin. Tu m'apporteras la réponse. C'est très grave.

«Si on t'interroge, tu ne sais rien, tu ne comprends pas.

«On t'a chargé de porter cette lettre, c'est tout.

«Est-ce compris?

Félicien sourit d'un air supérieur.

— Je ne suis pas tombé de la dernière pluie, dit-il, t'en fais pas.

Tiarko à ce tutoiement se redressa, comme s'il eût été mordu par une vipère.

Félicien, interdit, passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et son visage, après avoir exprimé la confusion, trahit un effroi intense.

— Monsieur Félicien, dit Tiarko d'une voix sifflante, s'il vous arrive encore d'oublier le respect que vous me devez, vous serez châtié de telle façon que ce qui vous reste de vie se passera à pleurer cet instant d'oubli...

— Pardon, monsieur le prince, balbutia Félicien, je vous demande pardon...

«C'est la faute au champagne... A l'office, on a un peu bu...

— L'ivresse n'est pas une excuse... c'est une aggravation de faute.

«A mon service, on n'a pas le droit

de perdre sa raison, ne fut-ce qu'un instant.

«Je pardonne pour cette fois... mais c'est la dernière. Allez.

Félicien se courba en deux, tremblant, se retira à reculons, ne cessant de protester de son dévouement.

A peine hors du cabinet d'état, comme si ces reproches lui eussent donné des ailes, il se hâta de courir à sa chambre, mit son chapeau, prit son pardessus, s'assura qu'il avait de l'argent dans son portefeuille, et, par l'escalier de service, descendant les marches quatre à quatre, il ne tarda pas à être promptement hors de l'hôtel Tiarko.

S'orientant aussitôt, il prit une petite rue déserte qui devait le conduire plus vite au bureau de poste.

Préoccupé de remplir sa mission, il ne remarqua pas que derrière lui, à quelque distance, depuis qu'il était sorti de l'hôtel, quelqu'un le suivait...

une femme, qui, en le voyant passer, était descendue de l'autre côté de l'avenue en face de l'hôtel Tiarko.

Cette femme, à la vue de Félicien, avait eu un mouvement de colère.

Elle l'avait laissé marcher quelques pas, l'épiait à travers la portière, puis prenant une brusque décision, elle l'avait suivi, ordonnant à son chauffeur de l'attendre là.

Félicien, ignorant qu'il intéressait à ce point une jolie femme, continuait sa route, suivait des rues de plus en plus désertes.

En passant devant un bec de gaz, il eut soudain la curiosité de regarder la suscriptrice de la carte pneumatique et de la lettre qui lui avaient été confiées.

— Oh! fit-il... ça c'est rigolo... C'est pour la même personne... mais ça n'est pas la même écriture... C'est pourtant bien de mon patron... Quelle idée bizarre de me faire jeter la carte dans une poste et de m'envoyer porter la

lettre à son adresse! Si j'y comprends quelque chose!

«Bah! ça me regarde pas... Voici la poste, remisons la lettre et glissons le pneumatique.

Tout en monologuant, Félicien faisait ce qu'il disait.

Il venait, en se penchant vers la boîte, de mettre le pneumatique, lorsqu'il sentit contre son front, quelque chose de froid. Il fit un bond.

— Un mot... Un cri... et je te tue! dit la femme qui l'avait suivi et qui, silencieuse comme une ombre, s'était approchée de lui.

«Je peux tirer sans crainte qu'on vienne à ton secours.

«Ce revolver ne fait aucun bruit.

— Ma... dame! bégaya Félicien épouvanté... ne tirez pas, je vous en supplie... Qu'est-ce que je vous ai fait?... Il y a erreur... moi, je ne vous connais pas.

— En es-tu sûr? dit la dame, rabaisant le col qui couvrait le bas de son visage. Regarde-moi bien.

«Je n'ai pas tellement changé en dix-sept ans, que tu ne puisses reconnaître, misérable valet, la jeune fille que, sur l'ordre de ton maître, tu escortais avec des rires insultants jusqu'à la porte du château de Bandal...

— Mademoiselle Andrée! gémit Félicien terrifié.

— Oui, Andrée, chassée par ton lâche prince! Tu m'as reconnue et tu te doutes de ce qui t'attend.

«J'ai fait le serment solennel de châtier un jour ton maître et ses complices... Mais, rassure-toi, tu ne seras pas puni comme lui.

«Pour Tiarko, la mort brutale, violente, serait trop douce.

«Pour lui, le déshonneur, l'infamie, l'échafaud ou la mort au bagne.

«Pour toi, pour Arsès et les autres, je serai plus clémente.

«Esclaves abjects, vous exécutiez avec servilité les ordres du maître, mais jamais votre voix ne s'éleva, pour plaindre les victimes.

«Avec une joie mauvaise et lâche, vous vous plaisiez seulement à aviver leurs souffrances, à rire de leur infortune.

«Aussi, vous mourrez simplement, sans souffrance.

«En attendant que je tienne ton maître en mon pouvoir, valet, prépare-toi à mourir.

— Pitié, mademoiselle Andrée.

— As-tu eu pitié, scélérat? Au moment où je franchissais la porte, n'as-tu pas craché sur moi, pour mériter un compliment du maître?

Félicien tomba à genoux.

— Aussi vil que lâche! dit Andrée... Meurs!

Un bruit sec.

Atteint à l'épaule, Félicien, évanoui, roula aux pieds d'Andrée.

Mais elle comprit que le gredin n'était que blessé.

Elle se pencha, rapide, appuya le canon du revolver contre la tempe.

Son bras, brusquement relevé, ne put châtier.

La balle partit, alla s'enfoncer dans une porte.

Un jeune homme, arrivé à l'improviste, avait bondi, empêchant le meurtre.

— Monsieur, dit Andrée irritée, sentant une main de fer encercler son poignet... de quel droit...

— Vous alliez commettre un crime, madame.

— Je faisais justice... C'est mon droit.

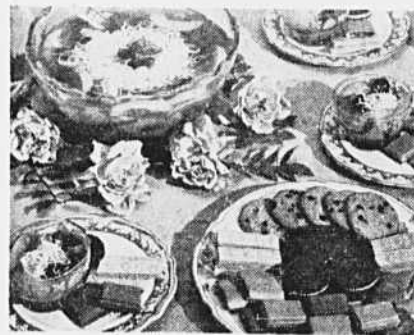
«Cet homme est l'exécuteur des basses-œuvres d'un être immonde qui s'appelle le prince Tiarko.

Le jeune homme tressaillit.

— Comment s'appelle donc celui que vous alliez frapper?

— Félicien.

— Félicien, murmura le jeune hom-



Cuisine ...pour vous et pour moi

par GISELE PAPINEAU

POULET ORIENTAL (8 portions)

- 1/4 de tasse de beurre
- 8 poitrines ou cuisses de poulet
- 2 oignons moyens
- 1 orange, non pelée, coupée et épinée
- 1/2 tasse de riz brut
- 1 tasse d'amandes coupées en moitiés
- 3 tasses de lait
- 1 c. à thé de sel
- 1/4 c. à thé de thym
- Quelques grains de poivre

Fondre le beurre dans la poêle. Ajouter les morceaux de poulet et dorer sur tous les côtés. Passer au hachoir l'oignon et l'orange. Retirer le poulet et ajouter le riz et les amandes à la sauce. Laisser cuire lentement jusqu'à ce que le riz soit d'un brun doré. Retirer du feu et ajouter l'oignon et l'orange hachés. Mélanger parfaitement. Etendre ce mélange également dans le fond de la poêle. Disposer les morceaux de poulet sur le dessus et ajouter le lait et les assaisonnements. Couvrir et cuire lentement sur le poêle ou à four modéré (350° F.) 1 heure ou jusqu'à ce que le poulet soit tendre.

BEURRE AU FROMAGE BLEU (environ 1/4 de tasse)

- 1/4 de tasse de beurre
- 1/2 tasse de fromage bleu canadien
- 2 c. à thé de moutarde préparée
- 1 c. à thé de raifort
- 1 c. à table de jus de citron

Faire amollir le beurre légèrement. Défaire en crème le fromage bleu et le beurre. Ajouter la moutarde, le raifort et le jus de citron et mélanger parfaitement. Servir sur des hamburgers grillés, des steaks ou des côtelettes. Ou servir comme garniture pour les biscuits soda ou autres sur votre cabaret de hors-d'œuvre.

TARTE AUX CERISES FRAICHES (6 à 8 portions)

- 1 1/2 tasse de farine tamisée
- 1/2 c. à thé de poudre à pâte
- 1/2 c. à thé de sel
- 1/2 tasse de shortening ou saindoux
- 2 à 3 c. à table d'eau froide
- Poudre de lait écrémé

Tamiser les ingrédients secs dans un bol. A l'aide de deux couteaux ou d'un appareil spécial, couper le shortening dans la farine jusqu'à ce que le tout ait l'apparence d'un mélange grossier. Ajouter l'eau froide graduellement par cuillerées. Mélanger juste assez pour lier les ingrédients. Laisser refroidir. Saupoudrer la planche à pâtisserie de poudre de lait écrémé et rouler la moitié de cette pâte pour couvrir une assiette à tarte de 9".

GARNITURE

- 4 tasses de cerises fraîches, épinées
- 1 tasse de sucre
- 3 1/2 c. à table de minute tapioca

Combiner les cerises, le sucre et le tapioca et laisser reposer pendant 15 minutes. Verser dans l'assiette à tarte recouverte de la pâte. Cuire à four chaud (450° F.) 10 minutes, baisser ensuite à 350° et cuire 20 à 30 minutes ou jusqu'à ce que les cerises soient cuites et la pâte dorée. Laisser refroidir la tarte. Recouvrir d'une sauce épaisse.

SAUCE EPAISSE

- 3 c. à table de beurre
- 1/2 tasse de sucre granulé fin ou en poudre
- 1/4 c. à thé de vanille

Défaire le beurre en crème, ajouter graduellement le sucre tout en battant constamment. Ajouter la vanille et mélanger. Refroidir légèrement.

me, regardant le valet, qui gisait inanimé. C'est donc lui.

Puis plus haut :

— Tiarko est donc votre ennemi, madame ?

— J'ai juré sa mort.

— Moi aussi !

Ce disant, le jeune homme lâchait le bras d'Andrée.

— Remettez ce revolver dans votre manchon, madame, et laissez-moi me charger de ce triste personnage, car j'ai mon idée... que vous approuverez peut-être.

— Peut-être ! dit Andrée, regardant fixement Fatalis.

« Venez demain chez moi, demain matin... nous causerons.

Elle prit dans son sac minuscule un porte-cartes, tandis que le jeune homme, de son côté, puisant dans son portefeuille.

— Voici ma carte, monsieur.

— Voici la mienne, madame.

Le jeune homme lut à la clarté du bec à gaz :

Mistress ANDREA SMITH
27, rue La Fontaine.

Andrea lut de son côté :

Vicomte JACQUES DE FATALIS
11, ter, avenue du Colonel-Bonnet

— Monsieur, dit-elle, j'ai lu dans vos yeux que vous étiez loyal et que votre haine égalait la mienne. J'ai foi en vous et vous laissez disposer librement de l'existence de ce misérable. Peut-être un jour vous demanderais-je une autre vie en échange.

— Vous l'aurez... pourvu que ce ne soit pas celle de Tiarko.

— Oh ! fit Andrea, relevant son collet, pour celui-là... je m'en charge... Nul ne m'arrachera ma proie.

— Non... mais une autre justice peut devancer la vôtre.

— Laquelle ?

— La mienne.

Andrea regarda de travers le vicomte de Fatalis et, ironique, jeta en guise d'adieu :

— C'est ce que nous verrons. A demain.

Fatalis ôta son chapeau, salua en s'inclinant profondément.

Félicien fit entendre un gémissement. Il reprenait connaissance.

Fatalis se pencha vers lui, fit un tampon avec son mouchoir pour arrêter le sang qui coulait abondamment.

— Pouvez-vous marcher quelques pas ? demanda-t-il.

— Je souffre trop... je ne puis bouger.

— Quelle poule mouillée ! dit le jeune homme méprisant.

Un roulement dans la rue voisine.

— C'est un taxi, dit Fatalis, pourvu qu'il soit libre.

Il courut au-devant du chauffeur, lui fit signe et le décida, moyennant vingt francs de pourboire, à transporter le blessé avenue du Colonel-Bonnet.

Avec peine, ayant aidé Félicien à se relever, Fatalis le hissa ou plutôt le jeta dans le taxi.

VIII — L'aventure de Félicien

Le mystérieux jeune homme, qui s'était introduit dans l'hôtel de Tiarko et qui, comme Andrée nourrissait de sinistres projets contre le prince et ses amis, était un étrange garçon, car à peine Félicien eut-il été transporté chez lui qu'il lui prodigua les soins les plus empressés.

Le vicomte habitait au rez-de-chaussée heureusement, car il n'eut jamais pu faire graver les marches d'un étage à Félicien qui se laissa traîner jusqu'au lit du vicomte, qui dut le déshabiller, le coucher et puis enfin examiner sa blessure.

— Ne gémissiez donc pas comme ça ! dit-il impatienté... Votre blessure n'est

pas mortelle... et n'est guère grave.

« Je sens la balle sous mes doigts.

« Heureusement, vous étiez à genoux.

La balle entrant par le haut a rencontré un os, a glissé, est venue se loger au-dessus de votre sein droit... une petite incision va nous permettre de cueillir sans douleur ce léger projectile.

Félicien ferma les yeux pour ne pas voir.

Il sentit une légère douleur, une coupure au-dessus du sein, s'évanouit.

Le vicomte haussa les épaules, fit choir la balle à terre, pansa délicatement le blessé.

— En trois jours ce chenapan sera sur pied ! Mais quelle peur de la souffrance... Tout autre à sa place vaquerait demain à ses affaires.

Il lui tâta le pouls.

— Forte fièvre ! C'est la peur, parbleu !

« Réveillons-le et donnons-lui une forte dose de quinine.

Il lui firent respirer des sels.

Mais Félicien, revenu à lui, battait déjà la campagne.



— C'est encore 3 à 2, à la fin de la septième manche.

Il prit néanmoins la quinine, sans se rendre compte et continua à divaguer sous l'oeil inquisiteur du petit vicomte que, tout en dévisageant attentivement le blessé, ne perdait pas une seule des paroles qu'il prononçait dans sa fièvre.

Félicien à tort et à travers jetait des phrases incohérentes.

— Mademoiselle Andrée, ne me faites pas mal... je ne le ferai plus... Quand le prince ordonne, il faut bien obéir... Tiarko, c'est le maître, le chef de la bande... Quand on lui désobéit, on meurt... Je veux vivre... C'est comme pour la belle Françoise... ce n'est pas moi... c'est Arsès qui a poussé à la rupture, moi, je m'en moquais... Françoise, oui... morte... tant mieux, elle ne se vengera pas comme Andrée... Mais pourquoi Tiarko écrit-il à Mossi une lettre et un pneumatique pas de la même écriture ?... J'ai la lettre... j'ai jeté le pneumatique... Oh ! le revolver sur le front... Grâce !... Grâce ! ou j'appelle Arsès, Mossi, Manillon, Letort... Ils iront voler le coffre-fort... Ha ! ha ! le mari condamné... Mossi... Arsès... l'argent à eux... Ha ! ha ! Tiarko... L'Etoile... A moi les aminches !... Non... non... Arsès a tiré quatre ans. Il s'est sauvé... Tiarko aussi... moi je ne veux pas... je ne veux pas...

Les mots expirèrent sur sa bouche. Il s'endormit brusquement d'un sommeil lourd.

Fatalis, sans scrupules, profita de ce sommeil pour passer l'inspection des poches de son hôte indésirable.

Des papiers, des lettres d'amour, des réclamations de fournisseurs, des offres de pots de vin encombraient le portefeuille de Félicien et furent remis en place.

Mais dans une autre poche, Fatalis trouva la lettre dont parlait le blessé dans son délire...

Faisant chauffer une petite casserole

d'eau, Fatalis décolla adroitement l'enveloppe, dont il retira la lettre de Tiarko qu'il lut, non sans donner des signes de surprise.

« Monsieur Mossi,

« Un de « nos » amis vous recommande à moi. J'ai besoin de vos services — très généreusement rétribués — pour une affaire très délicate. Veuillez, je vous prie, passer me voir au plus tôt ou fixez-moi rendez-vous à votre bureau de Paris.

« Salutations distinguées.

« Prince TIARKO. »

— Quelle est cette affaire délicate ? se demanda Fatalis en prenant copie de la lettre.

« Est-ce à la suite de ma lettre qu'il convoque ce personnage ? Dans quel but ?

« Il faudra tirer cela au clair.

Il remit la lettre de Tiarko dans l'enveloppe qu'il recolla et, prenant place dans un fauteuil qu'il traîna près du lit de Félicien, le comte de Fatalis, transformé en garde-malade, ne tarda pas à s'endormir.

Il dormait de si bon cœur que le jour naissant filtrant à travers les volets de la chambre ne le réveilla pas.

C'est Félicien qui, par ses appels, fit ouvrir les yeux du garde-malade.

— Monsieur... monsieur... qui êtes-vous ? Où suis-je ? Aïe ! mon épaule...

Fatalis se frotta les yeux, regarda avec stupeur cet homme installé dans son lit, puis la mémoire lui revenant, il prit le poignet de Félicien, intimidé par la présence de ce beau jeune homme à son chevet.

— Mais vous n'avez plus de fièvre ! s'écria Fatalis.

« Vous pouvez vous lever et rentrer chez vous... Je vais vous aider à vous habiller.

« Comment vous sentez-vous ?

— La tête tourne un peu.

— C'est l'effet de la quinine... Et votre blessure ?

— Elle me fait mal quand je bouge le bras droit.

— Ah ! je vous ai fait un pansement de fortune... Il faut rentrer chez vous... vous couchez et vous faire panser par un médecin.

— Oui, monsieur... je vous remercie.

— De quoi ?

— Vous m'avez sauvé la vie... J'ai tout entendu... quand je faisais semblant d'être évanoui.

— Vous avez tout entendu ? dit Fatalis, dont le regard devint noir de colère.

— Tout, monsieur... mais j'ai tout oublié.

Fatalis posa sa main sur le bras de Félicien.

— Félicien... je vais aller chercher un taxi pendant que vous vous habillerez... Ce taxi va vous reconduire chez le prince Tiarko, à qui vous raconterez que vous avez été blessé après avoir jeté votre pneumatique et que vous n'avez été relevé que ce matin par des agents.

« Vous ignorez qui a voulu vous tuer... Vous m'avez compris ?

— Oui, monsieur... très bien... Comptez sur moi.

— J'y compte. Et je vous prévins que je sais tout ce qui se passe à l'hôtel Tiarko, où je puis entrer et sortir à toute heure, sans être vu de personne.

Félicien se mit à rire.

— Oh ! ça, par exemple...

— La preuve, dit Fatalis, c'est qu'hier j'ai pénétré chez votre maître, laissé une lettre sur son bureau.

— Quoi ! s'effara Félicien... cette enveloppe avec ce mot « Fatalis ».

— Fatalis ! c'est moi !...

Félicien fut pris d'un tremblement nerveux.

— Monsieur... Monsieur, bégaya-t-il, je ne dirai rien, je vous le jure.

— Cela ne suffit pas, continua le vicomte sèchement. Je vous ai sauvé la vie, vous le reconnaissez vous-même. Donc, votre vie m'appartient et je la reprendrai sans hésiter si vous n'exécutez pas à la lettre les instructions que je vous donnerai.

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

☐ CES TROIS MAGAZINES	Canada \$5.50	Etats-Unis \$8.00
--	---------------	-------------------

— OU A VOTRE CHOIX —

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

CONNAIS-TOI TOI-MEME

— Le Caractère par l'Écriture —
par RANY

réponse à PETITE SOEUR

Ce texte ne s'adresse pas à moi, je pense, mais plutôt à Jacqueline qui se fera un plaisir, j'en ai la conviction, de répondre à vos questions. Permettez-moi de vous dire que vous avez tout pour plaire à plus d'un jeune homme. Vous vous tracassez sans raison suffisante et toute l'habileté que vous déployez en toute autre circonstance pourrait fort bien vous servir dans vos conquêtes. Séchez vos beaux yeux, ma belle, à votre âge, l'on sourit tout le temps.

réponse à MON MARI

J'espère que vous pourrez reconnaître l'identification, il n'y avait aucune signature. Votre mari, en effet, a toujours fait preuve de courage et malgré le travail très dur qu'il accomplissait, se permet des délicatesses insoupçonnées capables de pacifier les êtres les plus irrités. Cependant, il ne faut jamais le rendre à bout de patience, car ses colères sont foudroyantes et une fois qu'il a retiré sa confiance, c'est irrémédiable. Je suppose que vous le connaissez bien. Vous admettez avec moi que son dévouement et son amour entiers devront être payés de retour.

réponse à VAN CAL MEX

Si vous aviez eu la prudence de m'indiquer la date de la première analyse, je vous aurais fait plaisir tout de suite. Chère madame, je vous parle avec insistance, il me faut votre collaboration entière, sinon, je me vois dans l'obligation de remettre ce travail toujours intéressant. Je n'abandonne pas l'espoir que vous me reviendrez et je conserve cette deuxième lettre laquelle me fait voir déjà assez clair dans votre situation. Au plaisir.

réponse à MARIE-ANNA

Marie-Anna est superstitieuse, craintive et en même temps inconsciente. Et pourtant, vous ne recherchez que les situations intrigantes, les lectures à grandes sensations et les histoires les plus invraisemblables. Vous cultivez ce climat tout à fait défavorable à une personne aussi impressionnable que vous. Votre imagination vous entraîne sans cesse au-delà des réalités et cela si souvent que c'est à peine si vous prenez le temps de vous éveiller le matin. Vous vivez dans l'irréel et la moindre coïncidence de la réalité avec vos échafaudages fictifs vous fait sauter d'appréhension. Ce trait dominant enveloppe toute votre personnalité laquelle aurait tout intérêt à se manifester sans ce voile. Je vous souhaierais donc un accident heureux pour vous faire savoir qu'il vous faut vivre avec les humains jusqu'au jour de votre mort et que même dans l'au-delà, les esprits ne resteront pas seuls longtemps!

Ecrivez à Rany, à l'encre, sur papier non ligné, format 8 1/2" x 11", un texte de votre composition, en signant de votre nom réel ou fictif. Rany analysera gratuitement votre écriture et en fera paraître les résultats dans cette chronique. Les personnes qui désireraient recevoir une réponse personnelle plus complète n'ont qu'à le mentionner en ajoutant une enveloppe affranchie et Rany leur fera connaître ses conditions. On écrit à : RANY, Magazine "LE SAMEDI", 975, rue de Bullion, Montréal 18, Qué.

réponse à ROSINE

Vous avez bon pied, bon oeil, et vous chantez toujours envers et contre tout. Quel climat joyeux autour de vous, Rosine. Votre confiance en l'avenir est le secret de votre exubérance et aussi de votre témérité. Mais comme tout vous réussit, vous êtes toujours portée à risquer davantage. Vous vous rendez compte des imprudences commises, et des dangers encourus à la dernière aventure, mais comme le succès a couronné vos efforts et votre détermination, vous vous enhardissez. Vous semblez attirée vers les affaires. Vous en avez plus d'une aptitude, mais ne soyez pas dupe de votre bonté et de votre confiance, ces deux qualités sont des armes à deux tranchants.

Puisque la chose publique vous dit quelque chose, poursuivez jusqu'au bout vos études. Vous aurez des atouts de plus dans votre jeu.

réponse à GIGI AUX YEUX VERTS

Gigi est amoureuse! Aussi malgré tous les efforts que vous faites pour vous concentrer sur votre famille, vous ne réussissez pas à la convaincre de vos distractions. Aussi lorsqu'ils essaient de vous en tirer, ils reçoivent des réponses de colère. Rien de surprenant, ils vous ont éveillée en plein rêve, même si ce rêve était un peu triste. Que voulez-vous, une explication faciliterait peut-être les choses, mais vous craignez tellement les taquineries et vos secrets sont si secrets, si mystérieux qu'ils ne pourraient jamais vous comprendre. C'est ce que vous persistez à croire.

Il vous arrive parfois d'oublier tous vos tracés et de redevenir tout à fait petite fille espiègle, insouciant, mais cela ne peut durer si longtemps et vous le regrettez parfois, mais c'est plus fort que vous.

Il ne faut donc pas vous alarmer, vous êtes de votre âge, et le temps arrangera bien les

choses. Il est certain qu'un jour le prince charmant remarquera vos beaux yeux amoureux.

réponse à M. et D.

Votre écriture n'est pas de tout repos, mais votre mauvais caractère s'ammolli bien vite surtout si l'on sait faire appel à vos sentiments. Tant que vous saurez pleurer et rire tout de suite après, vos parents auront la chance de vous imposer leur volonté sans trop de difficulté. Toutefois, le jour où vous aurez subi une influence extérieure, vous prendrez une attitude contraire et le secret ensoufflera tous vos agissements.

Si par hasard vous consentiez à consacrer un peu plus de temps au perfectionnement général de vous-même, vous ne trouveriez plus un seul instant à demander des permissions et le restaurant du coin ne vous dirait plus rien.

Essayez juste une fois et vous verrez.

réponse à AVRIL AU PORTUGAL

Je vois tout de suite, comme vous le remarquez, que l'instruction vous fait défaut, mais elle est grandement compensée par cette volonté d'arriver quand même au but. Malgré tout votre succès et votre vie assez facile aujourd'hui, vous êtes tout de même portée à imposer de fortes disciplines à votre famille. Souvent, vous le faites d'une façon inconsciente et toute remarque à ce sujet vous fait de la peine.

Votre fierté vous rend un peu esclave des convenances du milieu que vous avez choisi; toutefois, tout le monde peut admirer votre sincérité, votre servilité même si celle-ci se fait trop accablante parfois. Votre philosophie rejoint un peu celle de l'opportunisme; néanmoins, votre sens de la justice vous sauve de certains abus possibles. Il faut à tout prix vous aimer, votre cœur est grand et votre dévouement est sans calcul, bien que certains préjugés en limitent le rayonnement. Vous savez, l'émancipation de notre siècle ne conduit pas toujours à la catastrophe.

réponse à MARIE

Vous êtes si peu loquace aujourd'hui que je pourrais à peine vous donner la signification de votre nom. Je ne sais trop le motif de cette attitude, c'est tout à fait contre vos habitudes surtout lorsque vous vous sentez en confiance. A moins que je ne vous apparaisse comme un juge sans indulgence.

Votre timidité ne s'affiche pas partout et c'est surtout le contact très personnel qui vous effraie. Il est vrai que vous n'avez jamais eu la chance d'exprimer votre point de vue jusqu'au bout, il vous a fallu accepter plus d'une fois une situation réglée d'avance. Pourtant, je persiste à croire que vous êtes

très personnelle. Il faudra donc à tout prix me confirmer cette opinion. Vous viendrez?

réponse à DANY M.

Vous avez raison de vous poser des questions, la discipline que vous essayez d'inculquer aux autres, vous êtes loin de l'avoir reçue par surcroît. Le fait d'aimer les livres ne vous rend pas nécessairement pédagogue. Ce qu'il vous faut, c'est un contact plus personnel de l'être humain, bien que les complications psychologiques vous fatiguent beaucoup. Votre absence d'entraînement à l'effort pourrait être dû en partie à un état psychologique lequel entraînerait une certaine lenteur ou même une certaine paresse. Vous ne pouvez pas vouloir surtout si votre intérêt n'est pas éveillé par aucun attrait particulier.

Certes, votre texte n'est pas suffisant pour commander la certitude, il ne fait que mettre en évidence certains doutes à votre sujet. Si vous aviez l'amabilité de me revenir, tout en ayant soin d'indiquer la date de cette première réponse, je me ferais un réel plaisir d'étudier votre cas plus à fond. Merci de votre appréciation.

réponse à BAMBI D'AUTOMNE

Cette personne miniature manifeste tant de vie qu'elle pourrait rendre à bout de souffle plus d'un athlète. A certains moments, je vous verrais volontiers dans votre première jeunesse à cause de cet enthousiasme lequel ne s'est jamais démenti, mais je crois tout de même que votre maturité est bien celle de votre âge. Votre sérénité fait l'envie de tous autant que votre bonne humeur. Et pourtant il vous arrive de vous sentir si seule que votre âme est triste à mourir. Mais tout de suite vous chassez ces diables bleus et vous cherchez un horizon plus vaste pour y perdre vos ennuis.

(Lire la suite page 30)

« Dès cet instant, vous cessez d'être aux ordres de Tiarko... vous m'appartenez. »

« Ce qui se passe à l'hôtel du prince, je le sais, car je sais tout et vos moindres paroles, vos moindres actes, j'en aurai connaissance aussitôt. »

« Je sais ce qui se passe... mais aussi ce qui va se passer. »

« Ecoutez : à onze heures et demie, la comtesse Wanda téléphonera au prince et l'invitera chez elle. »

« C'est à cette heure seulement que vous vous présenterez devant Tiarko pour lui raconter votre histoire. Vous serez témoin de ce que je dis. »

— Mais, monsieur, comment pouvez-vous savoir à l'avance?... »

— Ne m'interrogez pas... Obéissez... N'oubliez pas qu'à la moindre apparence de trahison, en quelque lieu que vous vous trouviez, vous serez poignardé. »

Félicien sentit ses cheveux se hérissier.

— Je ne vous trahirai pas... je le jure, monsieur... Vous m'avez sauvé la vie... je ne l'oublie pas. »

Il savait un gré infini à Fatalis de l'avoir sauvé des mains de la rancunière Andrée.

— Je verrai Mlle Andrée, à qui vous pensez, dit Fatalis à Félicien, de plus en plus émerveillé et tremblant, et je ferai votre paix avec elle. »

« Elle vous fera grâce. »

— Oh! monsieur, si vous faites cela... »

— Je fais toujours ce que je promets. Habillez-vous... Je vais chercher une voiture. »

Fatalis sorti, Félicien s'empressa de s'habiller.

Il lui tardait de retourner à l'hôtel de Tiarko.

Ce jeune homme commençait à l'effrayer.

Il le servait, bien sûr... mais il aimait mieux être loin de lui.

Quant au prince... eh bien! ma foi... il se débrouillerait avec ses autres amis et serviteurs.

En servant Tiarko, Félicien était sûr qu'Andrée et Fatalis n'hésiteraient pas à le supprimer... En trahissant Tiarko, il n'avait à craindre que Tiarko.

— Pas d'hésitation possible! conclut-il. Chacun pour sa peau... Les deux autres sont les plus forts pour le moment, je marche avec eux... Plus tard, on verra. »

Il entendit le taxi s'arrêter devant la porte.

Fatalis rentrait.

— Il est neuf heures... Je n'ai que le temps de faire ma toilette... Allez, Félicien, et ne grimacez pas comme cela. »

— C'est que ça me fait bien mal. »

Cette douleur vous rappellera votre promesse... et aussi la mienne. »

Félicien, de nouveau, protesta de son dévouement, puis :

— Mais, pour me donner vos ordres, monsieur... »

— Cela me regarde... Ils vous parviendront quand il sera nécessaire... Au revoir. »

Félicien salua jusqu'à terre, alla prendre son taxi.

IX — Andrea Smith

PIERRE Morel, ayant réglé un nombre respectable de consommations, avait pris ensuite congé d'Hercule Ségnateur qui, juché sur le siège du fiacre, tenait entre ses bras puissants Barnabé, riant aux larmes, qui vociférait :

— Je crois que je suis retamé... Hue! Gnafron... Hue!... les citoyens sont pressés! »

Gnafron, vexé sans doute de la conduite de son maître, prit un malin plaisir à ralentir son allure, se refusa avec énergie à prendre le trot et mit

plus d'une heure et demie à regagner son écurie.

Mais Hercule et Barnabé, fort joyeux, riant et chantant, ne s'aperçurent pas de la longueur du chemin.

Ils ne virent même pas, rue des Cloys, la pauvre Rosette, fort inquiète, penchée à sa fenêtre, tout en larmes, attendant le retour du père Barnabé.

Hercule aida Barnabé à dételer Gnafron, embrassa le cheval qui, narquois, regardant du coin de l'oeil les deux hommes, paraissant fort réjoui de les avoir promenés si longtemps.

Une fois Gnafron bien clos dans son box, Barnabé fut reconduit jusqu'à sa porte. Là, il serra Hercule sur son cœur et lui dit :

— Parole d'honneur, m'sieu Hercule... je peux pas vous donner Rosette... vu que c'est une princesse... une vraie... Alors pas... une princesse ne se marie pas avec un journaliste, mais ça ne fait rien, je resterai votre ami. »

— Entendu, mon vieux Barnabé, couchez-vous et cuvez votre cognac... Demain, je viendrai voir si les cheveux ne vous font pas trop mal. »

Après quelques facéties de ce genre, ils se séparèrent enfin.

Barnabé remonta ses étages comme il put et Hercule au lieu d'aller porter son article à Pierre qui, à l'imprimerie de l'Echo du Monde, faisait composer le sien, regagna son logis et dormit avec ce calme que les humanistes prêtent seulement aux consciences pures.

Le lendemain matin, Pierre n'attendit pas le viste d'Hercule.

Il se rappelait qu'il devait voir la riche Américaine commanditaire de l'Echo du Monde.

A neuf heures et demie il se trouvait rue La Fontaine et allait sonner à la porte du charmant hôtel qu'habitait au fond d'un parc Mrs. Andrea Smith.

Sa carte transmise, Pierre, reçu, aussitôt, n'eut pas le temps de s'extasier sur le bon goût qui avait présidé à l'ameublement de cet hôtel.

Andrea Smith se trouvait dans une vaste pièce, moitié bureau, moitié salon.

C'était une personne assez grande, mince, une brune aux yeux bleus, aux traits fins, à qui il était impossible de donner un âge.

Andrea qui avait trente-cinq ans, en paraissait vingt-cinq à peine à première vue.

Un examen attentif pouvait seul permettre d'approcher de son âge véritable.

Mais Pierre Morel n'était pas homme à procéder à cet examen.

Conquis tout de suite par les manières courtoises, presque affectueuses, d'Andrea Smith, il allait expliquer le but de sa visite, lorsque avec son plus gracieux sourire Andrea lui dit :

— Par votre carte je sais que vous appartenez à l'Echo du Monde et je devine que vous êtes la personne que j'ai chargé M. Sérard de m'envoyer. »

« Depuis que j'ai épousé un Américain, j'ai appris à traiter les affaires à l'américaine. »

« Je dois cette façon de procéder et mon immense fortune à mon regretté Harry Smith qui, dans la vie, ne m'a causé qu'un seul chagrin, celui de mourir. »

« Ceci dit, sachez, monsieur, que, veuve depuis six mois, sitôt ma fortune réalisée, je suis venue en France dans l'unique but de consacrer ma vie, ma fortune, mon intelligence et ma force à me venger d'un scélérat. »

« Cet homme s'appelle le prince Tiarko. »

Pierre ne put retenir un mouvement de surprise.

— Je sais, dit Andrea avec amertume, il est très séduisant et si vous l'avez approché, vous avez dû subir, vous aussi, cet fascination qu'il exerce sur tous. »

« Cette séduction masque une âme perverse, capable de toutes les infamies, de tous les crimes.

« Les policiers que j'ai mis en campagne n'ont pas abouti.

« Or, j'ai la certitude que Tiarko est l'âme de cette association de voleurs qu'on appelle la bande de l'Etoile...

Nouveau sursaut de Pierre Morel.
— Le prince Tiarko, chef de voleurs... Mais c'est impossible, madame.

— La vérité est difficile à prouver, mais un secret instinct me dit que ce que j'avance est vrai. Autour du prince gravitaient autrefois de louches individus... un agent véreux du nom de Mossi... un certain baron Arsès... Le prince est toujours en relations avec eux. Or, que sont exactement ces gens ?

« Et d'où vient l'argent que, sans compter, dépense Tiarko ?

« Il se dit prince et prétend vivre des revenus de ses terres.

« J'ai fait une enquête en Hongrie, en Roumanie, en Serbie, dans tous les pays où Tiarko prétend avoir des propriétés.

« Nul ne connaît le prince Tiarko.

— Il a fait la guerre sous ce nom... a été décoré... promu officier en Roumanie... Bien des gens ont pu voir ses brillants états de service.

— Qui sont ceux d'un officier, mort la veille de l'armistice, Tiarko a volé ses papiers, adroitement remplacé le nom du mort par le sien.

« Pourquoi ne voit-on jamais chez lui ses anciens compagnons d'armes ?

« Pourquoi les représentants à Paris des différents Etats où se trouvent les prétendues propriétés de Tiarko ne sont-ils jamais invités à ses fêtes ?

Ces remarques précises troublèrent Pierre Morel.

— Je conviens que ceci est étrange.

— Tous ces points obscurs doivent être élucidés, monsieur. Si vous réussissez à faire la lumière, votre fortune est faite.

Pierre pensa à Wanda Stepanowska.

Cette malheureuse qui allait sans doute épouser le prince Tiarko, ignorait évidemment la source douteuse de cette fortune, le passé inquiétant de cet homme.

Devait-il la laisser se prendre au piège tendu à sa confiance, à son amour.

En pensant que Wanda aimait le prince Tiarko, Pierre Morel eut un serrement de coeur.

— Si elle apprenait la vérité, ne se serait-elle pas malheureuse ?

Il repoussa cette pensée.

La comtesse Wanda, si Tiarko était un misérable, était trop noble et trop fière pour ne pas étouffer un amour indigne d'elle.

Elle souffrirait, mais elle oublierait.

Il devait la sauver, l'arracher à la séduction dangereuse de cet homme.

— J'accepte, madame ! dit-il simplement.

— Bien.

Devant elle était un carnet de chèques.

L'Américaine traça quelques lignes, signa.

— Monsieur, voici, à titre de provision, une somme de cinquante mille francs pour vos premiers frais. N'hésitez pas à me demander tout l'argent qui vous sera nécessaire. Je vous ai dit que ma fortune serait employée à démasquer et à châtier un infâme.

— Madame, fit remarquer Pierre, ma bonne volonté peut être entravée par le travail dont j'assume la responsabilité à l'Echo du Monde.

— Ceci me regarde. Je verrai M. Séraud. On vous laissera toute liberté et vos appointements seront doublés.

Une soubrette entra, portant une carte de visite sur un plateau de vermeil.

Andrea prit la carte.

Pierre Morel ayant jeté un regard indiscret sur ce bristol lut :

Vicomte JACQUES DE FATALIS

Il se leva aussitôt.

Il ne connaissait pas ce visiteur, mais il comprit qu'il devait lui céder la place.

Andrea lui tendit la main.

— Bonne chance, monsieur Morel... Téléphonez-moi, dès que vous saurez quelque chose et rédigez un article sensationnel sur la bande de l'Etoile, de façon à troubler ces gens-là et à obliger la police à doubler d'ardeur.

La soubrette ouvrait la porte, s'effaçait pour laisser passer M. de Fatalis.

Pierre Morel, effaré, reconnut le jeune homme qu'il avait rencontré chez le prince, puis au café.

Il lança un regard courroucé à Fatalis qui répondit par un sourire dédaigneux, et, plein de colère, Pierre céda la place à celui que, sans savoir pourquoi, il détestait cordialement.

Sur un geste d'Andrea, la porte fermée, Jacques de Fatalis s'assit.

Tout de suite, sans vaine formule de politesse, en homme qui n'a pas de temps à perdre, le vicomte attaqua :

— Vous n'avez plus rien à craindre de Félicien. Il est à nous. J'en ai fait l'espion de son maître. La terreur que vous lui inspirez, la menace que je lui ai faite de le poignarder au premier soupçon de trahison, nous assurent de sa fidélité... pour l'instant.

— Bien joué, monsieur.

« Dites-moi... quels sont vos moyens d'action contre Tiarko ?

— Quels sont les vôtres ?

— Je garde mon secret.

— Moi aussi.

Andrea et Fatalis se regardèrent.

Andrea comprit que comme lui cet ennemi ardent à poursuivre sa vengeance garderait le secret de ses actes pour être plus certain de la réussite.

Elle changea de conversation.

— Etes-vous riche ?

— Non... je suis en train de dépenser tout l'argent que je possédais... Il le fallait pour atteindre le but que je me proposais.

Andrea reprit son carnet de chèques, écrivit :

— Puisqu'un même sentiment fait de nous deux associés, nous devons mettre en commun nos forces... L'argent est une force indispensable.

« Prenez ce chèque.

— Merci, dit Fatalis.

Il regarda la somme inscrite.

— Deux cent mille... C'est beaucoup, madame.

— Vous verrez que pour lutter contre Tiarko c'est très peu. Mais je suis très riche... ma fortune est à votre disposition.

— Et, hésita Fatalis, sans me connaître... à moi qui refuse de livrer mon secret, vous donnez une telle somme... Si j'étais un traître cependant...

Andrea dévisagea Fatalis.

Ses grands yeux prirent une douceur infinie et d'une voix qui tremblait un peu...

— Monsieur de Fatalis, j'ai foi en vous. Vous ne sauriez trahir une femme qui est entraînée vers vous par une inexplicable sympathie, et qu'unit à vous ce même désir de justice.

Jacques de Fatalis sourit à Andrea.

Ce sourire était charmant et les yeux du vicomte, caressants et presque tendres, causèrent à Andrea une sensation bizarre, un émoi élicieux.

— Vous avez raison de croire en moi comme je crois en vous.

« D'ici peu je vous ouvrirai mon coeur, madame, et vous connaîtrez mon secret, sans que je veuille rien savoir du vôtre.

— Vous saurez le mien, monsieur de

LES ESPIONS DU SIECLE [Suite de la page 7]

« A dire vrai je me moque de ce que disent les gens », me dit Quisling. Il m'expliqua ensuite que la Norvège était un petit pays qui serait inévitablement forcé de rester accroché aux basques des grandes puissances. L'Allemagne faisait peau neuve. Ceci évidemment rendait nécessaires certaines brutalités et l'utilisation de quelqu'un qui, comme lui, avait vu les famines en Russie, les massacres en Arménie, une conclusion s'imposait : la majeure partie de l'humanité était illettrée, les peuples ne savaient pas se gouverner, et il était essentiel que quelques hommes intelligents entreprissent de gouverner pour eux.

« J'ai bien vu le parti travailliste envoyer une femme de ménage siéger au Parlement. Que savait-elle de la politique ? »

Quisling était plein d'amertume : pendant les deux heures que je passai avec lui, il ne sourit pas une seule fois.

« Nous représentons l'Europe nouvelle, l'Europe de la jeunesse. Nous voulons des méthodes nouvelles, et les méthodes d'Hitler nous mèneront à notre but. Si je me prononce pour la dictature, ce n'est pas à cause d'Hitler, mais parce que je pense que la dictature est la forme de gouvernement de l'avenir. J'ai étudié l'histoire ; chaque fois qu'une époque de libéralisme s'est terminée par un échec, comme ce fut le cas pour la Grèce et Rome, les dictatures vinrent sauver les peuples. Napoléon ne sauva-t-il pas la France de la ruine ? »

« Mais vous ne pouvez pas gouverner contre le désir du peuple, n'est-ce pas ? » lui demandai-je. « Le peuple vous a refusé ses suffrages aux dernières élections. »

« Lorsque je prendrai le pouvoir, et je le prendrai, il n'y aura plus d'élections. Allez-vous me dire que des femmes dont le seul talent est de savoir faire la cuisine peuvent avoir un pouvoir sur moi ? Est-ce qu'il appartient à des ouvriers sans cesse exploités par les capitalistes de gouverner ? Non, je n'ai pas besoin du peuple. »

Deux mois avant l'invasion de la Norvège, Fritt Folk devint un quotidien. Quisling avait été à Berlin et on lui avait remis des fonds. Personne ne se préoccupa beaucoup de ce fait pas plus que des divers voyages qu'il fit à Berlin pendant l'hiver 1939-1940. Le but de ces voyages, nous ne le connaissons maintenant que trop bien.

Quisling était au courant des projets d'invasion et connaissait même certains détails. Il composa lui-même certains des tracts et des proclamations qui furent imprimés à Berlin. Le futur Führer de Norvège passa la nuit du 8 au 9 avril 1940 à l'hôtel Continental à Oslo où le lendemain les Allemands devaient établir leur quartier général. Pendant les premières heures de la matinée, il marcha nerveusement de long en large dans son appartement, attendant avec impatience ceux qui devaient venir l'y retrouver. Le soir même, la radio annonçait qu'il était désigné comme le nouveau premier ministre. Ce fut la première grande erreur que les Allemands commirent en Norvège.

Quisling s'installa au Parlement. Il publia une liste de ministres laissant bon nombre de portefeuilles non attribués. Beaucoup de ceux dont le nom était sur la liste s'empressèrent de déclarer qu'ils ne voulaient rien avoir à faire avec le traître. La seule mesure officielle qu'il prit ce jour-là fut de publier un arrêté de démobilisation, ce qui n'empêcha pas des milliers d'hommes de se glisser à travers les lignes allemandes pour aller rejoindre l'ar-

mée norvégienne libre. Il donna ordre à tous les navires battant pavillon norvégien de se rendre dans des ports neutres ; il n'y eut pas un navire sur mille pour exécuter cet ordre.

Ce n'est qu'en 1942 qu'Hitler et Quisling décidèrent d'avoir recours au terrorisme en Norvège. Les autres méthodes n'avaient pas permis de pacifier le pays et les généraux Nazis le mettaient en garde contre la possibilité d'une invasion alliée.

Jamais Quisling ne pouvait se déplacer sans gardes du corps. En 1942, cent cinquante hommes montaient la garde nuit et jour autour de lui. Le fantôme norvégien des Nazis s'était construit une maison de deux cent millions le « Berchtesgaden du Nord », près d'Oslo, et il y vivait quatre-vingt-quatre heures sur vingt-quatre par cent cinquante hommes armés de mitrailleuses.

Ces cent cinquante SS norvégiens l'accompagnaient partout. Craignant qu'on ne tentât de l'empoisonner, il refusait de boire et de manger quoi que ce fût avant que quelqu'un d'autre ne l'eût goûté.

Sa maison était meublée à l'aide des biens confisqués à des patriotes norvégiens. Les tableaux de maîtres qui ornaient les murs de sa propriété, comme tous les livres de sa bibliothèque, avaient été saisis par les SS allemands ou les siens.

Sa vanité était telle qu'il exigea que son portrait fût accroché dans toutes les écoles et que son effigie figurât sur les timbres, mais le Gauleiter Terboven déclara que ce n'était pas nécessaire et que le portrait d'Hitler suffirait.

Quisling déclara aux Norvégiens, qui le haïssaient plus qu'ils n'avaient haï quiconque dans l'histoire de leur pays, qu'il était le successeur du roi et que jamais plus Haakon VII ne rentrerait dans son pays.

En 1942, Quisling se proclama Führer de Norvège. Pour célébrer l'ordre nouveau, il ordonna un défilé aux flambeaux à la manière allemande. Mais au moment même où l'on fêtait ainsi le couronnement du bourreau de la Norvège, la station de chemin de fer d'Oslo brûlait, des bombes explosaient en divers endroits et des incendies éclataient dans bon nombre de bureaux occupés par les Nazis.

De 1940 à 1942, Quisling organisa un service d'espionnage en Norvège et à l'étranger. Les navires norvégiens qui avaient été surpris dans des ports suédois essayaient désespérément de traverser le blocus allemand pour rallier l'Angleterre. Les espions de Quisling prévenaient de leur départ afin que les sous-marins allemands puissent les attendre. Certains furent torpillés, d'autres forcés de battre en retraite et seul un petit nombre réussit à atteindre les ports anglais.

C'était Quisling lui-même qui avait eu l'idée de réorganiser un service secret norvégien. Les Nazis acceptèrent immédiatement, mais à part l'affaire des navires norvégiens en Suède, les efforts de Quisling ne furent pas couronnés de succès. Il essaya même, en vain, d'organiser un réseau d'espionnage aux Etats-Unis parmi les gens de descendance norvégienne.

La fin de Quisling ne fut pas soudaine. Elle fut pleine d'amertume et dramatique, moins cependant que son avènement. Les derniers jours de l'empire nazi apportèrent la destruction et la défaite au monde de Quisling. Des officiers allemands lui offrirent de l'emmener en Espagne à bord d'un sous-marin de poche, mais il refusa.

Les Alliés débarquèrent et Quisling fut bientôt arrêté. Qu'allait faire les

[Lire la suite page 30]

Fatalis... Je suis prête, si vous le désirez, à vous le dire.

— Non... non... madame, dit vivement Fatalis... Plus tard... plus tard.

« Ce n'est pas encore le moment des confidences.

— Vous avez raison, dit Andrea se ressaisissant... Songeons d'abord à nos ennemis.

« Méfiez-vous, vicomte d'un certain baron Arsès... d'un agent véreux comme Mossi.

— J'ai déjà inscrit ces deux noms. Et je vais m'occuper d'eux tout de suite. Quels sont vos projets ?

— En attendant le résultat de certaines recherches dont j'ai chargé la personne qui sort d'ici, je vais sans plus tarder commencer à saper la fortune douteuse de Tiarko, ébranler son crédit par tous les moyens. En même temps je vais ouvrir contre lui une campagne d'insinuations dangereuses dans l'*Echo du Monde*, jusqu'à ce que, poussé à bout par ces coup d'épingle empoisonnés, il fasse un scandale.

— Vengeance de femme, murmura

qu'el'Américaine avait l'habitude d'échanger avec ses amis, lui prit la main et posa longuement ses lèvres sur les doigts nerveux et fins de la belle Andrea.

Le regard trouble de l'Américaine suivit Fatalis.

La porte refermée, Andrea soupira. Le vicomte, lui, ne pensait déjà plus à l'Américaine, ne s'imaginant pas qu'un geste de galanterie banale pouvait être interprété comme un tendre aveu.

Il avait, d'ailleurs, d'autres soucis en tête.

Mais ces soucis ne le préoccupaient pas au point qu'une fois dans la rue il ne pût remarquer, planté devant la vitrine d'un bijoutiers, un homme dont la tournure le frappa.

— Eh ! se dit le vicomte, mais c'est mon ténébreux personnage de tout à l'heure, le monsieur qui, hier chez Tiarko, puis dans ce café, m'a adressé des regards irrités.

« Que diable fait-il là ?

« Est-ce qu'il m'attendrait ? M'espionnerait-il ?

« Ce serait drôle.

Fatalis ne se trompait pas.

Pierre Morel, en sortant de l'hôtel d'Andrea, avait décidé d'attendre la sortie de ce jeune homme, qui répondait au nom bizarre de Fatalis et de le filer.

Obéissant à un inexplicable réflexe, il s'était posté dans la rue et, pour se distraire, examinait des bijoux d'art tout en pensant à autre chose.

Ce jeune homme était inquiétant.

Il était entré chez Tiarko comme chez lui, se disant l'ami du prince.

Comment, étant l'ami de Tiarko, venait-il chez Mme Smith, qui avouait si loyalement sa haine pour le prince ?

Est-ce que, par hasard, ce dangereux Fatalis ne serait pas un ami de Tiarko venu chez Mme Andrea Smith pour endormir sa méfiance, la voler, la tuer peut-être plus tard...

Comme il se livrait à ses pensées, quelqu'un le frôla.

Pierre se retourna.

Le passant, insoucieux, continuait sa route.

Pierre Morel se mordit les lèvres.

Cet homme qui était passé près de lui sans le voir, c'était justement Fatalis.

Résolument, Pierre lui emboîta le pas.

« Je saurai où il va ! C'est peut-être utile de savoir les gens qu'il fréquente, et, s'il va chez lui, je connaîtra du moins son domicile. »

En passant devant la glace d'une devanture, Fatalis vit Pierre marchant à quelques pas derrière lui.

Il eut un rire goguenard.

« Ah, ah ! c'est bien à moi que Monsieur en voulait ; Monsieur veut savoir où j'habite !

« Marche, mon bonhomme... Tu seras bien surpris, tout à l'heure. »

Pressant le pas, Fatalis, sans se retourner, quitta l'avenue La-Fontaine, prit la rue Raynour, se dirigea vers le Trocadéro, traversa la place, tourna à gauche, s'engagea dans l'avenue Henri-Martin.

Pierre suivait toujours.

Fatalis, enfin, s'arrêta devant un immeuble de belle apparence.

La concierge, devant la porte, balayait.

Fatalis, d'un geste nonchalant, porta la main au bord de son chapeau, passa.

« Ah ! se dit Pierre... C'est là qu'il habite.

« Il n'a demandé aucun renseignement à la concierge. »

Il s'approcha, regarda le numéro.

« Bon, M. Fatalis habite 40, avenue Henri-Martin. »

Un doute lui vint.

« A moins qu'il n'aille chez un ami. S'il est déjà venu, il n'a nul besoin de

se renseigner auprès de la concierge. Je vais bien voir. »

S'approchant de ladite concierge, qu'il honora d'un grand coup de chapeau :

— Pardon, madame... M. de Fatalis... C'est à quel étage ?

— Fatalis ! s'étonna la brave femme... Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mais... le monsieur qui vient d'entrer.

— Ah ! il s'appelle comme ça... ça ne m'étonne pas.

« C'est quand même pas un de mes locataires.

— Pourtant, insista Pierre, puisqu'il pénètre dans votre maison sans vous demander...

— Ah ! interrompit la concierge, c'est qu'il va chez un locataire, pardine ! un locataire qu'est de ses amis.

« Vous comprenez, mon cher monsieur, que chaque fois que quelqu'un me demande M. Vassart ou Mme Dumanoir, j'y demande pas son nom à lui... ça ne se fait pas.

« C'est comme si je vous demandais à vous comment que vous vous appelez.

— Mais, je vous le dirais tout de suite, chère madame ; je n'ai pas à me cacher. Je m'appelle Pierre Morel, et je suis journaliste. J'appartiens au grand quotidien l'*Echo du Monde*.

— Ah ! bon, fit la concierge, s'appuyant sur son balai, j'y suis.

« Vous êtes journaliste, et vous voulez raconter à vos lecteurs des histoires sur le monsieur qui vient d'entrer.

— Précisément... Et si vous pouviez me renseigner...

Un billet de vingt francs fut aimablement glissé dans la main de la concierge, dont le visage s'éclaira d'une satisfaction qui n'était pas jouée.

— Quoi que vous voulez savoir ?

— Chez qui se rend ce monsieur ?

— Oh ! ça... je peux vous le dire... Ce beau jeune homme qui vient ici se rend chez une de mes locataires, une belle femme... je ne vous dis que ça... une comtesse qu'habite au « cinquième », la porte à droite. Même qu'il vient presque tous les jours, le beau jeune homme, qui — entre nous — est un peu fier. C'est pas comme la comtesse, qu'est tout ce qu'il y a de poli avec le pauvre monde.

« Comment peut-elle recevoir un jeune homme aussi méprisant ? Faut croire que l'amour est aveugle.

— Pardon, dit Pierre, énervé, mais le nom de cette comtesse ?

— La comtesse Wanda Stepanowska. Pierre, étourdi, resta les yeux écarquillés devant la concierge.

— Ainsi, ce Fatalis est un familier

on peut rien affirmer.

« Et moi, je les ai jamais vus même se donner un bécot.

Puis, riant d'un gros rire :

— Y a une raison pour que je les ai pas vus s'embrasser... c'est que jamais je ne les ai vus ensemble !

Pierre haussa les épaules.

Cette dernière réflexion lui parut stupide.

Depuis quand les amoureux s'étreignaient-ils en passant devant leur concierge.

— Merci ! dit-il, d'une voix étranglée par la colère.

Il tourna brusquement le dos à la concierge, choquée de ce brusque départ, et s'éloigna à grands pas, le cœur gonflé de rage.

Pierre venait en cet instant de se rendre compte de l'état de son cœur.

Il aimait... Il aimait comme un fou la comtesse Wanda.

— Oh ! rugit-il, en se retournant vers l'immeuble habité par la comtesse... j'avais raison, sans le connaître, de détester ce Fatalis.

Et à ce même instant, comme onze heures et demie sonnaient, Félicien pénétrait dans le cabinet de travail du prince Tiarko.

Après avoir fait appeler un médecin, fait panser sa blessure, Félicien se présentait portant sur son bras son pardessus, son habit, troués tous deux d'une balle et gardant les traces de son sang.

Tiarko, surpris, lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous venez de Saint-Germain, Félicien ?

« Pourquoi m'apportes-tu ces vêtements ? Tu es tout pâle... Que s'est-il passé ?

— Monsieur le prince... je ne suis pas allé à Saint-Germain, dit Félicien... Hier soir, en allant mettre votre pneumatique, j'ai été assailli devant la poste par un individu qui, à bout portant, m'a tiré un coup de revolver. « Je me suis évanoui, et j'ai été relevé ce matin par des agents, qui m'ont conduit dans une pharmacie.

« Dès que j'ai été pansé, je suis revenu ici, j'ai vu le docteur, qui a dit...

Tiarko l'interrompit :

— On t'a attaqué... On t'a volé ?

— Pas un sou, pas un papier... Voici la lettre que je devais porter.

Il mit sur le bureau la lettre destinée à Mossi.

— Bien... bien... dit Tiarko, je l'enverrai.

« Mais, si ce n'est pas pour te voler, pourquoi cet individu a-t-il voulu te tuer ?

Félicien hocha la tête, dubitatif.

— Je ne sais pas... Peut-être m'a-t-on pris pour un autre.

Soucieux, légèrement inquiet, Tiarko allait pousser plus loin son interrogatoire, lorsque la sonnerie du téléphone se fit entendre.

Tiarko prit le récepteur.

Son visage changea d'expression.

Il oublia Félicien... l'attaque nocturne...

Ses yeux brillèrent de joie.

— Oui... oui... c'est moi, ma chère Wanda. Comment vous portez-vous ?

La voix de Wanda, mélodieuse, répondait :

— Tout à fait bien... Comment s'est terminée la soirée ? Je serais heureuse d'avoir des nouvelles, de vous voir... Je vous attends tantôt, chez moi.

— Chez vous ! Enfin ! s'écria Tiarko, transporté... Mais... mais, je ne sais pas où vous habitez...

Un éclat de rire argentin.

— C'est vrai ! dit Wanda... vous ignorez toujours mon adresse.

« Eh bien ! cher prince, la voici... et ne l'oubliez pas... ne l'oubliez jamais. J'habite 40, avenue Henri-Martin.



— Vous êtes de la classe touriste ? C'est le canot de sauvetage que vous apercevez là-bas !

Fatalis.

— Plus terrible parfois que vos vengeances, messieurs.

« Dites-moi. Connaissez-vous la comtesse Stepanowska ?

— Oui, madame.

— Q'en pensez-vous ?

— Mais... elle est fort belle... fort séduisante. Sa beauté à vrai dire ne m'enthousiasme pas. Je préfère votre joliesse et votre grâce.

— Merci du compliment... Mais je suis une vieille femme, moi... Ne protestez pas par politesse.

« Vous êtes trop jeune pour savoir bien mentir.

— Oh ! dit Fatalis avec feu, je vous jure, madame, par cette jeunesse qui vous fait sourire, qu'entre vous et la comtesse Stepanowska, il est impossible à un homme de goût d'hésiter.

— Bien... bien... fit Andrée souriante et embarrassée, vous me ferez la cour une autre fois. Répondez à ma question. La comtesse aime-t-elle Tiarko ?

— Je la connais trop peu pour répondre de ses sentiments. Mais, sincèrement, je ne crois pas à l'amour de la comtesse.

— Ce serait donc la fortune de Tiarko qui l'attire.

— Que cette femme, dit Andrea, la voix mauvaise, ne se mette pas sur ma route et ne soit pas un obstacle à mes projets... je la briserais sans pitié.

Fatalis sourit, puis se leva :

— Madame... excusez-moi, mais j'ai rendez-vous à heure fixe.

« Je vous tiendrai au courant de mes démarches.

— Quand reviendrez-vous, vicomte ?

— Le plus tôt possible, soyez-en assurée.

Ce disant, Fatalis, au lieu de donner à Andrea un vigoureux shake-hand, tel



— J'ai été marié quatre ans et très heureux en ménage... Mes quatre années de guerre en Europe !

de la comtesse ?

— Oh ! j'ai pas dit ça, reprit la concierge... Me faites pas dire ce que je ne dis pas, jeune homme... C'est des suppositions, histoire de parler, hein ! « Tant qu'on n'a pas vu les choses,

X — Les amours d'Hercule

HÉRCULE s'était réveillé avec un léger mal de tête, suite des libations exagérées de la veille.

Sitôt levé, sa première pensée fut, non d'aller porter à Pierre le fameux article promis, mais d'aller prendre des nouvelles du père Barnabé.

« J'ai été un peu fort, se dit-il, en faisant boire plus que de raison ce brave homme.

« Je lui dois des excuses et une visite. »

Ce qu'Hercule ne s'avouait pas, c'est qu'en allant voir Barnabé il avait l'arrière-pensée qu'il verrait Rosette.

La petite « princesse », comme il l'appelait en plaisantant, avait produit sur lui une telle impression que, nonobstant les conseils de Pierre, Hercule était décidé à l'épouser.

« Elle est adorable. C'est un ange de grâce et de candeur, et j'estime qu'en l'épousant ce n'est pas moi qui lui fais honneur, mais elle qui me hausse jusqu'à elle.

« Le père Barnabé, qui était quelque peu ivre, m'a déclaré que sa fille, qui n'était pas sa fille, était une princesse.

« Elle pourrait l'être, après tout, pour la charme et la beauté.

« Et beaucoup qui se parent de ce titre sont loin de la valoir.

« Pour moi, elle est plus que princesse, plus que reine... Elle est Rosette ! »

Tout heureux d'avoir trouvé cette conclusion, Hercule se dirigea vers la rue des Cloys, dédaigneux de tout moyen de locomotion, car, il l'avait remarqué, on va beaucoup plus vite à pied que lorsque l'on prend un taxi.

Tout gaillard, il arriva au coin de la rue Montcalm et de la rue des Cloys, leva machinalement la tête vers la maison qui abritait l'élue de son cœur.

A sa fenêtre, Rosette accoudée vit Hercule, et devint rouge comme une cerise.

C'est qu'elle avait beaucoup pensé à lui, depuis leur première rencontre.

Grand, beau garçon, chevaleresque, le visage respirant la franchise et la bravoure, Hercule Sénateur avait tout de suite conquis le cœur de la jeune fille.

Sans la connaître, n'avait-il pas couru à son secours, au secours de papa Barnabé, corrigeant sévèrement ces malandrins qui, méchamment, s'attaquaient au pauvre Gnafron, à elle, à Barnabé.

N'était-ce pas l'indice d'un cœur généreux, cette conduite admirable ?

Hercule, aux yeux de Rosette, avait pris les proportions d'un chevalier de la Table ronde, d'un de ces héros fabuleux qui mettent toujours leur force au service des faibles.

En attendant Barnabé, Rosette avait évoqué la silhouette puissante de son protecteur, avait pensé à lui avec une sorte de plaisir un peu triste, se disant :

« Il est trop au-dessus de moi pour m'aimer... pour m'épouser.

« Il ne pense certainement plus à moi. »

Et voici que, par ce gai matin de printemps, comme elle se répétait cette phrase découragée, Hercule surgissait soudain dans la rue, et ses regards se portaient tout de suite vers elle.

Hercule, à la vue de Rosette, fit éclater sa joie.

Il sourit, extasié, ôta d'un grand geste son chapeau.

Un cri de douleur se fit entendre.

Le bras tendu d'Hercule, qui saluait à la manière d'un mousquetaire, avait, avec la force qui le caractérisait, écrasé son chapeau sur le visage de Barnabé.

Le vieux cocher avait très mal dormi. Affectueusement grondé par Rosette,

le vieux brave homme, excité par l'alcool et pénétré de remords de sa conduite, n'avait pu trouver le sommeil.

Levé de bonne heure, après avoir reçu le pardon de sa fille, il était allé implorer celui de Gnafron, et tous deux avaient fait une petite course; puis, Barnabé, dont le mal de tête persistait, était allé remiser son fiacre et rentrait chez lui, le nez à terre, lorsque le poing d'Hercule était venu le tirer un peu brutalement de sa somnolence.

— Oh ! monsieur Barnabé, je ne vous ai pas fait de mal, au moins ?...

— Au contraire, monsieur Hercule, dit Barnabé, frottant sa face endolorie.

— Monsieur Barnabé, je vous fais toutes mes excuses. Pour me prouver que vous ne m'en voulez pas, vous allez accepter un « glas » chez le bistrot qui est à côté. Ne refusez pas, j'ai à vous parler d'une chose sérieuse.

— C'est que, commença Barnabé, je ne suis pas très d'aplomb.

Il leva la tête vers la fenêtre de Rosette — mouvement imité par Hercule.

Rosette n'était plus là.

— Rentrions vite, dit Barnabé, que Rosette ne me voie pas. Elle me gronderait encore, et elle aurait raison.

Les deux hommes pénétrèrent chez le bistrot, et allèrent s'asseoir au fond de la salle, non loin de deux individus à visage peu sympathique qui jouaient au piquet.

Ces deux hommes, d'ailleurs, ne levèrent pas les yeux de leurs cartes.

Hercule conseilla :

— Du cognac avec de l'eau de Seltz, c'est souverain pour le mal aux cheveux... ou un vin blanc gommé...

— Va pour le cognac.

Les consommations servies, Barnabé demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette chose sérieuse dont vous avez à me parler, monsieur Hercule ?

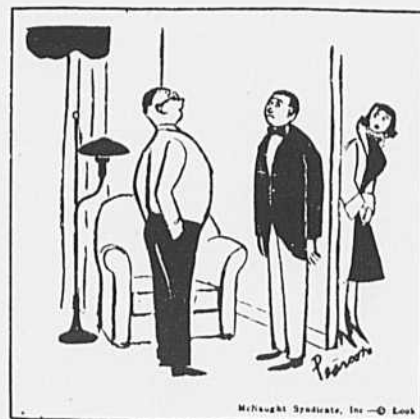
— Voilà... c'est au sujet de Mlle Rosette... Je désire l'épouser.

Barnabé faillit s'étrangler en buvant.

— Épouser Rosette, vous... vous n'y pensez pas ?

— Oui, je sais, dit Hercule... vous m'avez raconté une bourde, hier soir... vous avez répondu qu'un journaliste ne pouvait épouser une princesse.

— Elle l'est, monsieur Hercule... Elle est la vraie fille du prince Tiarko.



— Je vous confie mon auto comme je vous confie ma fille, mais pas les deux en même temps !

Au nom de Tiarko, un des joueurs tourna vivement la tête, regarda les deux hommes et continua à jouer; mais, dès ce moment, il ne fit plus attention à son jeu, écoutant avidement la conversation d'Hercule et de Barnabé, qui n'avaient pas remarqué le mouvement de curiosité du joueur.

— La fille du prince Tiarko ! murmura Hercule, abasourdi... Mais c'est un bateau, que vous me montez là.

— Je ne mens jamais, monsieur Hercule, Rosette est ce que je dis.

« Son père la reconnaîtra un jour... bien plus tard... Et Rosette sera millionnaire.

« Si le prince connaissait l'existence de sa fille, il est certain qu'il la voudrait tout de suite... mais moi... je ne veux pas... pas encore. Rosette est ma seule raison de vivre, mon bonheur... Alors, vous comprenez, si je ne veux pas la donner à son père, si je veux la garder pour moi, ça n'est pas pour vous la donner à vous, que je connais à peine, et qui n'êtes en somme qu'un étranger.

— Je suis abasourdi, murmura Hercule. Rosette serait la fille de ce riche étranger ?

— Oui, monsieur, et j'en ai les preuves. Rosette, abandonnée par sa mère, qui s'est tuée, a été recueillie par moi... qui, depuis, passe pour son père.

— Mais, mademoiselle sait-elle ?

— La vérité ? oui ; mais, comme elle me préfère à son père, elle reste avec moi, pauvre bougre sans le sou, aimant mieux la misère et la tendresse du père Barnabé que les millions de son vrai père.

« C'est assez vous dire que ce n'est pas vous qui la ferez changer d'avis.

« Sur ce, monsieur Hercule, je crois qu'il est préférable que nous ne nous rencontrions plus... Vous pourriez voir Rosette... la compromettre, et ça, voyez-vous, ça ne serait pas honnête.

« D'ailleurs, vous perdriez votre temps, car Rosette ne peut vous aimer.

— Mlle Rosette ?

— Ne vous aime pas et ne vous aimera jamais. Elle me l'a dit, mentit effrontément Barnabé.

Cette déclaration péremptoire assomma le pauvre amoureux.

— S'il en est ainsi ! balbutia-t-il... vous avez raison... je ne dois plus la voir.

« Pardonnez-moi, monsieur Barnabé, d'avoir espéré... d'avoir cru...

— Y a pas de mal ! fit le cocher... Mais, désormais, chacun chez soi... Adieu, monsieur Hercule, et meilleure chance à l'avenir.

Noblement, Barnabé tendit la main à Hercule, qui la serra mollement, et se retira avec dignité.

Ensuite, il alla se poser au coin de la rue, pour surveiller Hercule, s'assurer qu'il n'allait pas monter rendre visite à Rosette.

Hercule n'en avait pas la moindre envie.

Désespéré, il paya les consommations, sortit du café la tête basse, et s'éloigna, sans jeter un regard sur la fenêtre de sa chère Rosette, qui était là, pourtant, surveillant la rue, se demandant où étaient passés Hercule et Barnabé.

Surprise, elle vit le jeune homme disparaître, comme accablé par un grand chagrin.

Alors, Barnabé se décida à rentrer chez lui, fort satisfait d'avoir éconduit cet amoureux qui osait aspirer à la main de « sa princesse ».

Or, Hercule était à peine sorti que le joueur qui avait tout écouté et tout entendu, dit à son partenaire :

— C'est moi qui paie la tournée... t'occupe plus du jeu... T'as pas écouté les types qu'étaient à côté ?... Non... Moi, j'ai rien perdu, et je suis sur un bon filon.

— Que veux-tu dire, Manillon ?

— Ecoute, Muzin, approche-toi... faut pas qu'on entende. Le vieux cocher a volé la fille d'un type qui est plein aux as, et dont parlent tous les journaux : le prince Tiarko. On peut le faire cracher dur avec l'histoire de la même, parce que, je vais te dire... j'ai travaillé dans le temps avec Bibi et Letort... il

y a dix-sept ou dix-huit ans... oui. On a cambriolé un percepteur, qu'on a fait envoyer au bagne... Et mon avis, c'est que c'est pour le prince Tiarko qu'on opérait. J'ai pas la preuve, mais je m'en doute, quoi que dise ce vieux grigou de père Mossi. Et, pige bien

ce que je vais faire et je te mets dans la combine. On va aller voir Mossi, lui raconter l'histoire, et on passera à la caisse.



— Vous tombez bien, ma femme est en vacances. Savez-vous faire la cuisine ?

— Pourquoi qu'on se sert de ce Mossi ? demanda Muzin... ça serait plus simple de faire l'affaire nous deux, et d'aller voir ton prince.

Manillon, dont la quarantaine passée s'enorgueillissait d'une expérience certaine, riposta, moqueur :

— T'as pas vingt-cinq ans, Muzin... mais t'a pas plus de jugeote que quand j'en avais dix. Réfléchis cinq secondes que, si on mange le morceau au prince, il est capable de reprendre la gosse et de nous payer en nous faisant coffrer... Et puis, il ne voudra pas, c'est probable, traiter avec nous. Ces gens de la haute, ça méprise les bougres qui ne sont pas bien frusqués... Non... non... on passera par Mossi... mais on se gardera à carreau... On le prévientra de la chose sans donner le nom et l'adresse du cocher, tu comprends ?

— Et on le fera cracher ferme pour l'adresse.

— Tu y es, dit Manillon, satisfait... On finira par faire quelque chose de toi.

« Attends un peu que j'aille au service des renseignements.

Il appela le garçon, commanda une seconde tournée, puis, les verres emplis :

— Ah ! dites donc, garçon, qui que c'est que ce vieux rigouillard ?... C'est un client ?...

— Le père Barnabé ! je crois bien... Il ne passe pas un jour sans venir prendre son apéro... Ah ! c'est un type, avec son cheval et sa guimbarde.

« C'est-il que vous voudriez faire une promenade dans sa roulotte ?

— Justement... avec ma bonne amie... Et je voudrais bien savoir son adresse ?

— C'est 22 bis, rue des Cloys.

— Attendez que j'inscrive ça : « Barnabé, cocher à la journée, 22 bis, rue des Cloys ». Merci mon vieux. Payez-vous, gardez tout.

Le garçon empocha et s'éloigna, en chantant, ne se doutant pas des suites graves qu'allait avoir son indiscretion.

Manillon et Muzin s'empressèrent de déguerpir.

Pendant que ces deux coquins tramaient la perte de Rosette, celle-ci, dans sa chambre, effeuillait une marguerite, en murmurant :

— Il m'aime... un peu... beaucoup... tendrement... à la folie...

Barnabé fit irruption.

— Là, ça y est ! fille ! nous en voilà débarrassés...

— De qui ? interrogea Rosette.

— Mais, de ce grand diable de journaliste qui m'a grisé hier, et qui avait l'audace de revenir ce matin... Et sais-tu pourquoi? Pour me demander ta main.

— Oh! mon Dieu, fit Rosette, portant la main à son cœur.

— Hé là! Qu'est-ce qui te prend, fillette? Te voilà toute pâle... On dirait que tu vas te trouver mal. Je comprends que tu sois indignée de la conduite de cet homme... Rassure-toi... Je viens de le congédier, et de telle sorte que tu ne le retrouveras plus sur ton chemin...

— Vous avez congédié M. Hercule?... mon papa... Tu as fait cela, petit père?

— Mais certainement. Oh! d'une façon bien simple... Je lui ai fait comprendre que tu ne l'aimais pas et que tu ne l'aimerais jamais.

Rosette fondit en larmes.

— Oh! père, ce n'est pas vrai... Je l'aime... je l'aimerais toujours... je n'aimerais jamais que lui.

Barnabé, hébété, n'eut que le temps de recevoir sa fille dans ses bras.

Le cocher, désolé, se serait arraché les cheveux de désespoir, s'il l'avait pu, en apprenant l'amour de sa fille.

[Lire la suite au prochain numéro]

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 17]

toire fut l'objet d'un film américain.

Notre estimé confrère Gerry Gosse- lin, du « Devoir », brosse rapidement un tableau, de nature à émouvoir les âmes les moins sensibles :

« Un petit garçon de 11 ans, né et élevé à New-York par des parents qui se faisaient mutuellement une vie d'enfer. Mal assortis, ils se détestaient et passaient leur temps à se chicaner devant cet enfant super-sensible. Chaque querelle laissait son empreinte néfaste dans l'esprit du bambin qui grandissait nerveux, irritable, craintif et en proie aux sursauts de la peur. Quand ses parents élevaient la voix, il se réfugiait avec terreur dans l'isolement de sa chambre. Cette terreur ne fit que s'aggraver avec le temps. Les querelles des parents se multipliaient et devenaient de plus en plus désordonnées. L'enfant devint une loque nerveuse et il ne fallait plus qu'un coup de pouce pour le plonger dans le gouffre sans fin de l'insanité. Ce coup de pouce arriva, un soir, alors qu'on présentait à la télévision le film de la vie de Jimmy Piersall.

« Etant enfant, Jimmy Piersall fut forcé par un père bien intentionné mais trop ambitieux de concentrer toute sa jeune vie au baseball. Le père exigeait la perfection. Jimmy fit tout son possible pour plaire à son père et de fait, devint une vedette à ce jeu, mais au lieu de recevoir, par ci par là, des compliments pour ses exploits, il n'entendait que des critiques pour ses imperfections et ses erreurs. Il grandit avec la crainte de cet homme qu'il aimait et qu'il ne pouvait satisfaire. Il vécut dans une atmosphère de tension qui ne fit qu'empirer.

« L'histoire des déboires de Piersall était détaillée à l'écran. Il est inutile de dire qu'elle fit une impression tragique sur le cerveau du petit garçon. S'identifiant à son héros, le garçonnet fit une crise d'hystérie, tomba dans une torpeur tragique. Le médecin avertit les parents qu'il n'y avait aucune chance de guérison, s'ils ne faisaient pas une paix sincère ou s'ils ne consumaient une séparation définitive. Les parents se séparèrent. Le jeune garçon vécut avec sa mère. A force de bons soins, il parut prendre du

mieux. Il se calma au point de commencer à parler avec intelligence, parce qu'on avait éliminé les disputes épuisantes.

« Mais il affichait une indifférence complète pour son entourage. Il était impossible de le faire sortir de la maison et il passait son temps dans sa chambre. Un jour, le psychiatre, qui parlait souvent baseball avec le gosse et qui savait l'admiration de ce dernier pour Piersall, conclut un plan. Il écrivit au joueur qui accepta de venir voir le petit garçon au prochain voyage des Red Sox à New-York. Un jour, le médecin demanda au bambin : « Reconnaîtrais-tu Jimmy Piersall s'il passait le seuil de cette porte ? » Les yeux de l'enfant brillèrent et il répondit : « Si je le reconnaîtrais ? Mais sûrement, mais... » Et le petit malade continua : « Mais Jimmy Piersall ne sait même pas que j'existe. » Une voix retentit du corridor : « Oui, je te connais. » Le petit garçon ouvrit de grands yeux, s'agita, il n'y avait aucun doute, l'homme qui se tenait devant lui était Jimmy Piersall en personne. Ce dernier s'approcha du lit, tapota la main de l'enfant et lui caressa la joue. Le malade sourit, pour la première fois peut-être de sa vie. Piersall s'assit près du petit, lui parla longuement, lui racontant une foule d'anecdotes inédites sur sa vie, sur sa maladie et surtout sur sa guérison. Une dépression, dit-il, c'est comme une fracture de la jambe. On en revient. On en guérit, quand on veut. Il invita l'enfant à sortir, à se mêler à des compagnons de son âge et à avoir confiance en Dieu : « Dieu t'aidera, dit-il, comme il m'a aidé. » Ce fut le remède sauveur. L'enfant guérit, lentement mais sûrement. Aujourd'hui le petit garçon, âgé de 15 ans, est normal. Il ne pense même plus à sa maladie. Mais il aime raconter la visite de son grand ami, Jimmy Piersall, qui s'est un jour déplacé pour venir lui parler d'homme à homme. Ce fut le plus beau jour de sa vie. Pour Piersall aussi. »

Cette histoire poignante n'est pas romancée. Elle est véridique. Valait-elle la peine d'être reproduite, mise sous vos yeux ?

CONNAIS-TOI-MEME

[Suite de la page 26]

C'est tout ce que je puis vous dire, il est surprenant que vous ayez pu restreindre votre langue à ce point. Je vous en prie, ne vous retenez pas ainsi.

réponse à CARAMYA

A vous aussi je puis adresser le même reproche, mais avec cette différence que cette brièveté est plus dans vos habitudes, c'est-à-dire qu'il vous arrive de passer d'un extrême à l'autre sans prévenir. Votre enthousiasme peut être fort communicatif, mais il n'est pas persistant, il s'effraie vite du premier obstacle ou bien réussit des promesses sans s'en rendre compte tout à fait, tellement le risque était grand. Votre simplicité vous fait accepter vos échecs avec assez de cran, bien que votre résistance nerveuse soit un peu souffrante à certaines heures. Tout dépend des tempêtes et des jours. Le cycle de la lune vous suit de près.

réponse à POMPON DORE

Votre texte confirme toute la coquetterie qui s'y cache et dont vous êtes fort capable. Se peut-il vraiment que votre esprit ne puisse s'occuper d'autre chose de plus sérieux ? Heureusement, certaines qualités bien particulières compensent cette absence de maturité. Vous ne savez pas vous irriter et votre gaieté communicative vous fait pardonner bien des distractions, bien des insouciances. Les détails extérieurs ne vous échappent guère, mais parfois ils vous rendent bien injuste dans vos jugements. Malgré vos protestations, vous n'êtes pas trop mécontente de votre sort et vous aimez à vous faire confirmer vos opinions en attirant l'attention d'une façon bien à vous. Si vous manifestiez autant de finesse pour organiser votre cour masculine, vous seriez à la veille d'être très occupée.

LES ESPIONS DU SIECLE

[Suite de la page 27]

Norvégiens ? Le fusiller sans jugement ?

La patrie de Fridtjof Nansen et Haakon le Grand fit ce que ferait n'importe quelle démocratie. Il n'y eut pas de tribunal militaire, pas de conseil de guerre, la foule ne lapida pas le traître. Lorsque, le 20 août 1945, commença le procès de Quisling, il y avait bien peu de gens dans les rues pour voir passer le prisonnier que l'on amenait de la prison d'Akerhus, forteresse du douzième siècle, à la salle Logan.

Décomposé, tremblant, ayant bien peu l'air d'un Viking, Quisling se tenait devant le procureur Annaeus Schjoedt.

Le gouvernement norvégien avait délibérément retenu contre Quisling les accusations d'assassinat, de désertion à l'ennemi ; il était également accusé de vol et d'avoir amassé grâce à ses spoliations une fortune de plus d'un million de couronnes norvégiennes.

Quisling plaida non coupable.

Le président du tribunal laissa le procureur, un homme à l'esprit froid et méticuleux, présenter les chefs d'accusation.

« Avez-vous préparé l'invasion de la Norvège avec les dirigeants allemands avant que celle-ci ne se produisit le 9 avril 1940 ? »

Quisling nia. Le procureur demanda :

« Avez-vous jamais rencontré Alfred Rosenberg ? »

Quisling commença par nier qu'il eût jamais connu le Nazi. Mais le procureur tenait la réponse en main. Trois jours avant l'ouverture du procès, la commission des crimes de guerre avait découvert le journal de Rosenberg. Le procureur commença à lire et les chefs d'accusation s'accumulèrent implacablement sur la tête de Quisling.

Journal de Rosenberg :

14 décembre 1939. — Les mesures de préparation d'invasion de la Norvège sont presque complètes. Le Führer a lu la proposition de Quisling visant à la création d'une fédération pan-germanique.

9 avril 1940. — Aujourd'hui est un grand jour dans l'histoire de l'Allemagne car nous avons occupé le Danemark et la Norvège.

Quisling qui niait avoir touché des fonds nazis touchait en fait quarante mille dollars par semaine. Quelques mois seulement avant l'invasion de la Norvège, il avait acheté une société qui importait du charbon d'Allemagne. Au fond de la cale des péniches qui transportaient le charbon étaient cachés des soldats allemands, les troupes de choc qui devaient servir lors de l'invasion.

« Avez-vous jamais rencontré l'amiral Raeder ? »

Quisling prétendit ne pas s'en souvenir jusqu'à ce que la commission des crimes de guerre fit état d'une déposition de l'amiral. Par surcroît, on produisit des documents émanant du grand quartier général allemand qui prouvaient que l'amiral Raeder avait été très mécontent des renseignements fournis par Quisling sur le moyen d'envahir le port de Narvik.

Le ministère public démontra ensuite que l'homme qui « avait voulu épargner la Norvège » avait dressé les plans de l'invasion de l'Islande, du Groenland et des îles Féroé pour donner à l'Allemagne la maîtrise de l'Atlantique.

Vint ensuite le chef d'accusation qui parut affecter Quisling plus qu'aucun autre. En tant que commandant de réserve, Quisling devait, en cas d'attaque, rejoindre son unité motorisée. Lorsque Hitler envahit le pays avec son aide, Quisling n'était pas à son poste. Il avait donc déserté ; lui, qui parlait toujours de fierté et d'honneur mili-

taires, était accusé de désertion. Il demeurerait assis tout tremblant.

« Je ne suis pas un déserteur. Je ne suis pas un traître. Le roi m'avait dit qu'il abdiquerait... J'ai sauvé la Norvège lorsque son roi et son gouvernement étaient en fuite. »

Par l'intermédiaire du ministère norvégien de la justice, le roi fit savoir qu'il n'a jamais fait part à Quisling de son désir d'abdiquer.

Quisling est près des larmes, sa voix se brise. Le procureur demande : « Que possédiez-vous avant l'invasion ? »

« Quelques meubles et deux ou trois autres choses. »

« Que possédez-vous aujourd'hui ? »

Quisling refuse de répondre, mais le procureur démontre qu'il est le propriétaire du château de Gimbe ; qu'il a volé des oeuvres d'art et qu'il a plus de deux cent cinquante mille dollars à son compte en banque.

Quisling ne se contient plus. Il crie : « N'est-il pas suffisant de m'accuser d'avoir eu des motifs politiques malpropres ? Est-ce que vous essayez aussi de faire de moi un escroc et un voleur ? »

C'est exactement en effet le but que poursuit le procureur. On porte au dossier le reçu de cent mille marks, subvention allemande que Rosenberg a remise à Quisling avant l'invasion. On établit la preuve qu'il est responsable de la mort de deux membres de la résistance (on pourrait d'ailleurs l'accuser de celle de plusieurs milliers de résistants). On démontre que Quisling a demandé aux Nazis de déporter deux cent cinquante officiers norvégiens qui le gênaient dans un camp de concentration.

De part et d'autre on prononce le mot de folie. Cependant, pour Hitler et ses acolytes, Quisling n'était certainement pas fou. Les plus grands psychiatres de Norvège considèrent que son désir forcené de puissance explique, mieux que n'importe quoi, sa conduite.

Le procureur Schjoedt conclut par bonheur pour la Norvège que cet homme fasse si piètre figure à l'heure actuelle. Au lieu de faire face et d'accepter ses responsabilités d'une façon virile, Quisling a choisi de nier et de ne rien se rappeler qui puisse lui porter préjudice. Ou bien alors il s'abrite derrière la responsabilité des Allemands. Il est si diminué devant la défaite et l'adversité qu'il en est méprisable. »

La seule réponse de Quisling fut un faible sourire.

Ses derniers mots lors du procès furent : « Je n'ai rien fait de mal. J'ai fait en sorte que la Norvège et les pays du Nord ne deviennent pas un champ de bataille et l'on m'accuse maintenant de trahison. Je suis innocent. »

Il expliqua ensuite qu'il était un idéaliste et un patriote et qu'il aurait pu occuper ailleurs un poste élevé. D'après lui, Trotsky lui avait offert, dans les années 1920, le poste de chef d'état-major qu'il avait refusé.

Son avocat parla pendant six heures, plaidant la clémence.

Après l'annonce de sa condamnation à mort, 29 personnes seulement vinrent lui rendre visite.

Maria, sa femme, fut la dernière à le voir avant qu'un peloton d'exécution composé non de soldats, mais de dix policiers, n'exécutât la sentence. Cinq des dix fusils étaient chargés à blanc. Les témoins de l'exécution étaient un docteur, un pasteur et son avocat. La presse n'était pas représentée.

« Si c'est là ce qu'on appelle la trahison, j'espère que beaucoup de Norvégiens seront de tels traîtres... Nul n'est prophète en son pays. »

Ce furent ses dernières paroles.

LE TEMPLE INVISIBLE

[Suite de la page 21]

tres assistants, sous une cagoule blanche.

Il y eut un instant de silence, puis l'homme écarta le capuchon. Gérard poussa une exclamation de surprise. Dans ce vieillard à la longue barbe blanche, aux traits ascétiques, il reconnut sir Olivier.

— Mon oncle, est-ce possible ? C'est vous, c'est bien vous ?

— N'en doutez pas, Gérard ? Mais pourquoi m'avez-vous suivi jusque dans ce domaine sacré ?

— Pourquoi ? Mais pour retrouver vos traces, savoir ce qu'il était advenu de vous. Mon père, votre frère cadet, est mort pendant la guerre. Tous vos biens me sont revenus, car vous étiez tenu pour défunt. En faisant cet héritage, je me suis juré de le consacrer tout entier à des recherches dont le but serait de vous retrouver vivant, de vous venger mort.

— Imprudent garçon. Êtes-vous bien avancé d'avoir éclairci un mystère auquel personne ne s'intéressait plus ? Et maintenant, quel sort sera le vôtre et celui de ce jeune Français ?

— Mon oncle, je n'ai tenu que la moitié de mon serment. Il faut encore que je vous délivre.

— Folie. Ne vous a-t-on pas fait comprendre que l'on ne sort pas vivant du domaine de la Flamme éternelle ? Et puis, qui vous dit que je veuille quitter ces lieux ?

— Quoi, vous accepteriez cet affreux emprisonnement ?

— J'ai trouvé ici le calme, l'apaisement qui sont inconnus aux autres hommes. J'ai reçu l'initiation et prononcé le triple serment. Ma vie s'achèvera ici, puis, je m'anéantirai dans le Grand Tout, en attendant que je renaisse comme, à chaque midi, renaissent les douze flammes, symbole du soleil, parcourant les douze maisons du zodiaque.

Sir Olivier parlait d'une voix lointaine et dépourvue de timbre. Son regard fixe était celui que donne le sommeil hypnotique. Gérard comprit qu'il était inutile d'insister davantage. Le vieillard avait subi l'étrange emprise du mystérieux pouvoir. Il faudrait donc agir sans lui et même contre lui.

VI — Le secret de Zerry Tadj

Les deux amis, au sortir de cette décevante entrevue, s'étaient longuement concertés. Leur fuite, déjà difficile, le serait davantage s'ils s'obstinaient à emmener avec eux sir Olivier. Pour le moment il fallait s'évader, quitter le bastion souterrain, regagner le poste le plus voisin et demander du secours.

Avec l'aide que leur accorderait sans aucun doute le gouvernement Cachemirien, il serait possible d'arracher à Trita Athuya son lamentable prisonnier.

Des jours s'écoulèrent sans que se relâchât la vigilance de leurs gardiens. Une chose étrange se produisait. A mesure que passait le temps, leur désir de liberté devenait moins violent, surtout chez Didier qu'une étrange langue envahissait.

A cette indolence s'ajoutaient de longues somnolences dont il sortait brisé mais ravi, car au cours de son sommeil des visions éblouissantes, des sensations magiques, telle l'audition de mystérieuses harmonies, venaient l'enchanter.

Ceci inquiétait vivement son camarade, plus résistant et de nerfs moins affaiblis. Il voulut en connaître la cause et se rendit bientôt compte qu'on mêlait à leurs aliments une infinitésimale quantité d'une drogue produisant cet

état bizarre qu'il fallait combattre à tout prix. Gérard s'appliquant donc à découvrir quel était le véhicule dont leurs géoliers se servaient, constata qu'il s'agissait du thé qui leur était apporté deux ou trois fois par jour. Cette boisson supprimée, les troubles qui commençaient à le gagner lui-même s'atténuèrent et Didier, le plus intoxiqué cependant, parut revenir peu à peu à son état normal.

Tout de suite, l'Anglais comprit le parti qu'on pouvait tirer de cette découverte.

Evidemment, on usait envers eux de la méthode qui avait annihilé toute volonté chez sir Olivier Harway. Parvenus au point où en était celui-ci, la surveillance se relâcherait et, peut-être, une chance de salut s'offrirait aux deux camarades.

Seulement, il importait de feindre afin d'endormir la méfiance du Pontife Trita Athuya. Les deux compères se mirent donc à jouer consciencieusement leur rôle. Ils apparurent fréquemment dans la salle où s'érigait le candélabre aux douze branches, affectant, durant la cérémonie, une attitude d'involontaire extase.

Souvent, Didier voyait se fixer sur lui les grands yeux sombres de la belle prêtresse et, toujours, il en éprouvait un malaise. Il lui semblait que Zerry-Tadi lisait dans sa pensée et connaissait leur subterfuge. Pourtant, le regard pénétrant ne paraissait pas hostile. Tendre, plutôt, et un jour, même, le jeune homme crut y voir briller une larme.

Cependant les prévisions de l'Anglais se réalisaient pleinement. La surveillance, d'abord si étroite, se relâchait. Une fois, même, les deux amis purent accéder à la terrasse crénelée qui servait de toit au palais souterrain.

De cet endroit on découvrait un merveilleux panorama. La neige avait fondu, ne demeurant plus que sur les hautes cimes de l'Himalaya dont un des pics géants dressait ses 6,000 mètres au-dessus du col que, quelques semaines auparavant, la petite troupe avait franchi sous la menace des avalanches.

De l'autre côté du Zoji-la, la pente s'abaissait en vallonnements successifs. Au fond de la vallée un torrent creusait son lit : celui-là même que les explorateurs avaient franchi et qui, maintenant, bouillonnait, gonflé par la fonte des neiges. Un soleil éclatant illuminait le paysage où brillaient les premières fleurs de l'été.

Déjà Gérard avait tracé son itinéraire. Retourner sur ses pas serait folie. Le Zoji-la retarderait leur fuite. Pour moins pénible que fût le passage à cette époque, il ne constituerait pas moins un sérieux obstacle pour deux hommes isolés, sans escorte et sans vivres. Leurs porteurs, comme leurs bagages, avaient disparu, et le défilé constituait un piège où il était par trop aisé de les rejoindre.

Il fallait donc gagner Dras, assez proche, puis Karal, soit deux étapes, l'une de 36, l'autre de 24 kilomètres.

A Karal on trouverait à acheter des poneys et, par la vallée du Zum, un affluent de l'Indus, on atteindrait Olthimgham, dépistant ainsi les recherches des adorateurs du feu qui dresseraient sûrement leurs embûches sur la route du Zoji-la.

A Olthimgham, ce serait une nouvelle expédition à organiser, mais, par bonheur, Gérard était abondamment pourvu d'argent et les poches des deux amis n'avaient pas été fouillées.

La nuit choisie pour l'évasion était une nuit sans lune. Comme chaque

soir, l'Anglais et le Français avaient regagné l'appartement et y avaient pris leur repas, puis Gérard avait réclamé une tasse de thé.

Ils se couchèrent ensuite, affectant devant le boy qui les servait une profonde lassitude.

Ce fut aux environs de minuit que, complètement équipés, les deux hommes s'aventurèrent dans le long couloir souterrain. Ils traversèrent la salle circulaire, déserte et obscure, prirent l'escalier qu'aucune sentinelle ne gardait. L'air pur et frais leur fouetta le visage. Déjà c'était l'air de la liberté.

Sur l'un des côtés de la plate-forme que Gérard avait jugé le plus facile à franchir s'élevait un vaste hangar accolé au rebord de granit. En se hissant sur la toiture on se trouvait au niveau d'un plateau rocheux surplombant la cité souterraine. La descente au flanc de la falaise serait relativement aisée. Au bas, coulait un torrent dont le bruit les guiderait.

Ils allaient atteindre leur premier objectif quand, devant eux, une porte s'ouvrit, et une forme blanche s'encastra dans l'espace béant.

Gérald bondit : Coûte que coûte, il fallait passer.

Les poings de l'Anglais étaient prêts à s'abattre quand son camarade l'arrêta :

— Gérard, c'est une femme, s'écria-t-il. Plus bas il murmura le nom de « Zerry-Tadj ».

La blanche apparition fit un pas vers eux. Les grands yeux noirs s'ouvraient immenses, dans le pâle visage d'où une sorte de vague luminosité semblait émaner.

— Ne craignez rien, étrangers, je viens, non pas pour vous nuire, mais pour assurer votre salut.

Elle rentra dans le hangar où, aussitôt, une lumière jaillit. A leur grande surprise les deux hommes aperçurent un avion.

— Vous êtes pilotes, je crois, interrogea la prêtresse. Partez vite, alors et que vos Dieux vous protègent.

— Zerry-Tadj, pour nous sauver ne vous exposez-vous pas vous-même à quelque terrible vengeance ?

— Le Feu se venge toujours de ceux qui trahissent ses lois. Ne vous souciez pas de moi. J'accepte mon sort. Adieu. Pensez parfois à Zerry-Tadj.

— Attendez encore, ordonna Zerry-Tadj. Sir Olivier sera ici dans un instant, prêt à partir avec vous. Emmenez-

le. La drogue qui le tenait en notre pouvoir, celle que vous avez absorbée vous-même, c'est le peyotl.

Le peyotl, l'herbe aux incantations dont se servent les indiens de l'Amérique du sud était devenu une arme d'asservissement entre les mains du fanatique Trita Athuya.

Zerry-Tadj disait la vérité. A la façon d'un automate, sir Olivier venait d'apparaître sur la terrasse. Il avançait, le regard fixe, comme mu par une force indépendante de sa volonté propre.

Docilement il se laissa conduire, puis installer. Le moteur ronflait doucement ; l'hélice commençait à tourner.

— Vite, plus vite, ordonna Zerry-Tadj, forçant Didier à rejoindre son ami.

Prêt à enjamber la carlingue, il se retourna une dernière fois :

— Pourquoi ne pas venir avec nous, vous qui nous sauvez ?

— Une prêtresse du feu ne peut l'abandonner sans crime.

— Ce crime, qui vous força à le commettre ?

Le bruit du moteur couvrit la voix de la jeune fille, mais au mouvement des lèvres, à l'expression pathétique du regard, Didier crut deviner un mot : « L'amour »...

La main robuste de Gérard l'attirant près de lui, coupa court à son hésitation.

L'avion commençait à rouler, bientôt il quitta le sol, rasant les crénaux, puis il prit de la hauteur.

Il était temps. Alertés par le vrombissement de l'hélice, les fidèles du feu accouraient. Quand ils débouchèrent sur la terrasse, l'appareil avait déjà pris de la hauteur. Seule, la prêtresse érigée sa blanche silhouette nimbée par la vague clarté de la nuit étoilée.

Avec un cri de colère, Trita Athuya s'élança vers elle :

— C'est toi qui leur a livré l'avion, toi qui les a fait fuir, misérable femme ?

Zerry-Tadj ne répondit pas. Elle croisa ses bras sur sa poitrine dans l'attente du coup qui allait la frapper.

La vestale infidèle à son serment avait expié sa faute. Si Didier avait pu jeter un dernier regard vers la Cité du Feu, il aurait aperçu, sur le dallage de pierre, le corps virginal de celle qui l'avait aimé jusqu'au suprême sacrifice ; celui de sa vie après celui de son amour.

LÉO GESTELYS

FELIX TROMBE...

[Suite de la page 10]

radiateurs géants qu'ils essaient en bordure du Caucase.

Le feu a été le premier échelon de la civilisation humaine.

Pour les générations futures, Félix Trombe aura dérobé au soleil une puissance incalculable. Dans les déserts inhabités pourront naître des usines, qui utiliseront cela même qui jusqu'à présent rendait ces régions inconciliables avec la vie humaine : la chaleur. Sous les étendues sableuses des grands ergs reposent des nappes d'eau profonde. L'utilisation de l'énergie solaire peut fondre cette surface, d'où l'eau jaillissante transformera le désert en zone fertile.

Seul inconvénient de cette découverte, l'énergie solaire dépend malheureusement des contingences météorologiques. Une période d'orages, les nuits aussi, arrêteraient la production des usines futures. Le seul moyen de résoudre cet inconvénient serait de percer le secret chimique de la fonction chlorophyllienne des plantes.

Ce jour où l'on saura comment les feuilles absorbent les rayons solaires,

et comment elles les transforment pour croître en matière organique, cet obstacle sera franchi.

Ainsi pourrait-on arriver à mettre le soleil en conserve.

Un savant américain propose de créer une « unité » d'énergie solaire, « le toit », qui correspondrait à la quantité de radiations reçues par une surface plane de 300 pieds carrés à la cadence de 1,000 kilocalories à la minute.

Mais chaque découverte scientifique, en regard de ses bienfaits, porte en elle-même les plus terribles dangers. La chute d'Icare fut sa punition : il s'était trop approché du soleil.

Dans ses rêves de destruction, Hitler avait déjà songé à un miroir semblable. Placé sur l'olympus (ou sur Mars) il aurait d'en haut calciné les ennemis de l'Allemagne.

Hitler était un fou criminel. Ne vaut-il pas mieux rêver d'un bon génie qui, canalisant les rayons bienfaisants, ferait couler sur notre planète l'innommable énergie du soleil, et amènerait réellement sur terre l'âge d'or ?

ARSÈNE LUPIN *gentleman-cambrioleur*

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — SOIXANTE-SIXIEME EPISODE

C'EST DONC RAYMONDE QUI SOIGNE ET QUI GUÉRIT LUPIN... C'EST ALORS QUE LUPIN, DE NOUVEAU À LA TÊTE DE SA BANDE, FAIT DES EFFORTS DÉSESPÉRÉS POUR IMPOSER À LA JUSTICE ET AU PUBLIC L'IDÉE DE SA MORT...



261

POURQUOI ? PARCE QU'IL EST ARRIVÉ CE QUI NE POUVAIT PAS NE PAS ARRIVER : LUPIN S'EST EPRIS DE SA GARDE-MALADE !



Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc

MAIS COMME RAYMONDE NE SE LAISSE POINT TOUCHER PAR UN SENTIMENT QUI L'OFFENSE, LUPIN FAIT ENLEVER LA JEUNE FILLE...



A SUIVRE

MAIS POUR ÉVITER QU'ON RECHERCHE RAYMONDE VIVANTE, LUPIN SIMULE UN CRIME... LA JEUNE FILLE PASSE POUR MORTE... ON RETROUVE SON CADAVRE, OU CE QU'ON SUPPOSE ÊTRE SON CADAVRE



262

DE MÊME QU'ON A CRU RETROUVER LE CADAVRE DE LUPIN DANS LA CRYPTÉ! LES DEUX CORPS SONT MÉCONNAISSABLES, MAIS CE N'EST NI CELUI DE LUPIN, NI CELUI DE RAYMONDE QU'ON RETROUVE...



Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc

LAISSEZ-MOI VOUS LIRE CE FAIT-DIVERS PARU DANS UN JOURNAL DE ROUEN VOILÀ QUELQUES SEMAINES: "UN JEUNE MENAGE D'AMÉRICAINS, DE SÉJOUR À ENVERMEU, S'EST EMPOISONNÉ VOLONTAIREMENT, MAIS QUELQUES HEURES APRÈS LEUR MORT, LES CADAVRES ONT MYSTÉRIEUSEMENT DISPARU..."



A SUIVRE

LUPIN A DONC ENTREPRIS LE VOL INCROYABLE DE DEUX CADAVRES QU'IL A DÉFIGURÉS... VOUS DEVINEZ POURQUOI? TOUT LE MONDE LE CROIT MORT, AINSI QUE RAYMONDE...



Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc

UN SEUL POINT RESTE OBSCUR J'AI DÉCOUVERT UN MYSTÉRIEUX DOCUMENT SUR LEQUEL J'AI REUSSI À DECHIFFRER DEUX MOTS: AIGUILLE CREUSE... POURQUOI LUPIN A-T-IL MIS TANT D'ACHARNEMENT À ME REPRENDRE CE PAPIER?



QUOI QU'IL EN SOIT, VOILÀ LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE DU CHÂTEAU... CETTE AFFAIRE N'EST PAS TERMINÉE, PUISQUE RAYMONDE EST LA PRISONNIÈRE DE LUPIN... IL APPARTIENT À LA POLICE DE FAIRE LE NÉCESSAIRE POUR LA DÉLIVRER.



263

A SUIVRE



BRAVO, MONSIEUR BAUTRELET!

FÉLICITATIONS...

S'IL VOUS PLAÎT, UN AUTOGRAPHE!

Copyright opera mundi - Hachette - Claude Leblanc

264

MONSIEUR BAUTRELET, UN TÉLÉGRAMME POUR VOUS...



JACQUES BLONDEAU

MON PÈRE! MON PÈRE A ÉTÉ ENLEVÉ!



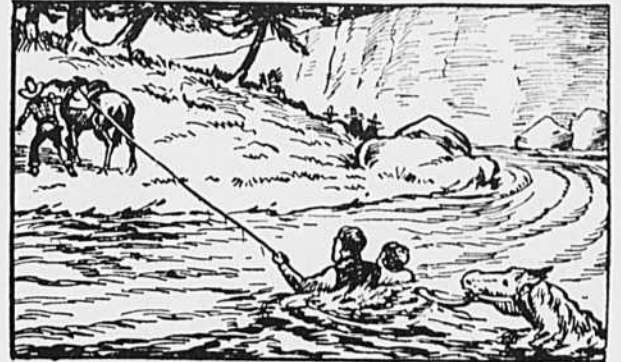
A SUIVRE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DIXIÈME ÉPISODE

L'Or des Brigands



1. Roch et Arsène ont réussi à traverser la rivière mais Myra, leur jeune compagne, a été emportée par les flots et Roch a dû tenter son sauvetage.



2. Il est parvenu au milieu de la rivière et réussit à se saisir du corps inanimé de la jeune fille avant qu'elle ne soit emportée par les flots.



3. Mais à peine parvient-il sur la rive...



4. ...que survient Padrez et sa troupe.



5. Alors Roch coupe le lien qui le retenait à la terre...



6. ...Et se laisse emporter au fil de l'eau. De la sorte...



7. ...Il pourra échapper aux bandits. Ceux-ci ne peuvent les suivre.



8. Le courant très fort les entraîne dans un étroit couloir.



9. Roch parvient à surnager en dépit de la forte pression des eaux. Il s'avise de s'accrocher à une pierre qui s'avance dans l'eau.



10. A bouts de bras, il réussit à gagner le roc, où il asseoit Myra, qui reprend conscience lentement. Puis il hisse son cheval.



11. Maintenant nos deux amis sont prisonniers sur ce roc étroit. Roch ne sait encore comment il se tirera de là mais on connaît son habileté.



12. Entretemps, Padrez et ses hommes ont ligoté Arsène et l'ont fait prisonnier.



13. On le hisse sur un cheval et bientôt toute la troupe part à la recherche des deux fugitifs.

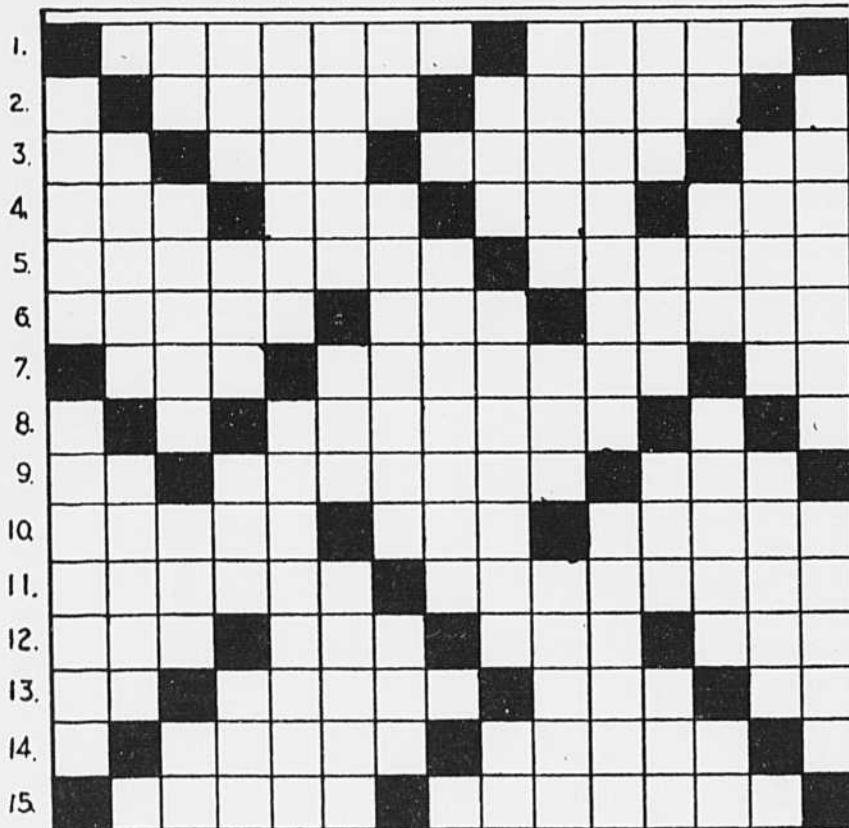


14. Bientôt, les cavaliers arrivent sur une falaise où ils ont bonne vue sur la rivière. Ils aperçoivent Roch et Myra.
(A suivre)

Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1372

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



HORIZONTALEMENT

- 1—Incision faite dans un corps par un instrument tranchant. — Qui a une saveur aigre.
- 2—Petit vent frais et doux. — Plaisant, gai.
- 3—Symbole chimique de l'aluminium. — Rivière de l'Asie centrale. — Local vitré destiné à abriter du froid certains végétaux. — Nom du Bouddha, en Chine.
- 4—Formation géologique de consistance généralement poreuse. — Vieillesse. — Pièce de la charrue dans laquelle le soc est emboîté. — Figure héraldique en forme de T.
- 5—Onomatopée figurant le bruit de l'explosion motrice. — Dépôts d'urate de soude et de chaux qui se font dans les articulations des goutteux.
- 6—Fidèle serviteur et gardien des troupeaux d'Ulysse. — Abréviation de dimanche. — Bagatelles.
- 7—Tout contre. — On en compte soixante dans une heure. — Diphongue.
- 8—Aréomètre destiné à étudier les densités des solutions salines.
- 9—Métal. — Laisser tomber des gouttes. — Qui sont à nous.
- 10—Entretien familial. — De l'alphabet grec. — Onguent qui a pour base la cire et l'huile.
- 11—Qui a subi l'action de l'air. — Heureux choix des sons.
- 12—Indubitable. — Ville d'Allemagne (Wurtemberg). — Douze, en chiffres romains. — Le Levant.
- 13—Equerre. — Genre de palmiers dont les graines fournissent une sorte de beurre. — Seconde pièce du thorax des insectes. — Fin de verbe.
- 14—Courageux. — Se dit dans l'Eglise grecque des images peintes représentant la Vierge et les saints.
- 15—Amour pour ses parents. — Magistrat qui rendait la justice à Rome.

VERTICALEMENT

- 1—Languette de cuir servant à fermer un portefeuille. — Qui parle de soi sans orgueil.
- 2—Lumière faible. — Titre de certains écrits périodiques.
- 3—Fleuve de Russie. — Mélange de gaz et de vapeur d'eau qui se dégage des corps en combustion. — Animal contractile. — Symbole chimique du bismuth.

- 4—Un des cantons suisses. — Calotte turque. — Eau-de-vie. — Epoque.
- 5—Gouverneur de la Judée pour les Romains. — Principe premier dont l'admission est nécessaire pour établir une démonstration.
- 6—Grand établissement de fabrication. — Se suivent dans meuble. — Formé par l'éducation.
- 7—Ile de l'Atlantique. — Partisans des Etats du Sud dans la guerre de Sécession. — Partie intérieure du pain.
- 8—Etoffe légère de laine à envers pelucheux.
- 9—Article contracté. — Parties saillantes pointues des mammifères. — Fin de verbe.
- 10—Jugement d'une juridiction supérieure. — Pour la troisième fois. — Portion, fragment.
- 11—Qui a rapport au corps. — Racine d'une dent cassée.
- 12—Espace de terre. — Plus mal. — Préfixe qui signifie nouveau. — Unité.
- 13—Petit cube. — Arbrisseau de la Chine. — Partie dure et conique qui se forme sur la tête de certains ruminants. — Patrie des frères Anguier.
- 14—Divinité champêtre, chez les anciens Romains. — Débiteur sur lequel on a fait une saisie.
- 15—Poulet nouvellement éclos. — Préfixe qui signifie quatre.

Solution du problème No 1371

F	O	N	T	A	N	E	L	L	E	T	A	R	D
E	C	O	R	N	U	R	E	S	P	E	I	H	O
N	E	Y	E	S	E	N	C	I	R	R	U	S	
A	L	E	S	R	S	A	L	E	M	M	E		
I	L	S	B	A	C	B	U	T	I	N	R		
S	A	C	A	D	R	E	B	I	N	E	R		
O	T	A	T	I	A	R	E	N	A	V	E	T	
N	I	C	E	S	I	E	G	E	L	I	S	E	
S	O	I	N	S	E	B	A	T	S	S	O	R	
N	E	V	E	U	E	R	R	E	R	L	R		
C	R	I	S	L	E	D	E	S	L	O	U	I	
A	S	R	A	V	I	N	S	H	O	T	E		
S	A	L	O	M	E	E	V	S	A	P	I	N	
E	R	I	N	E	S	E	N	S	A	T	I	O	N
S	A	N	S	M	U	S	I	C	I	E	N	N	E

LES LEVRIERS PEUVENT...

[Suite de la page 9]

Un bon lévrier, bien entraîné, peut cependant couvrir 1200 pieds en 25 ou 26 secondes ou 2400 pieds, ou ½ mille, en 53 secondes.

Un sport bien organisé

Les courses de lévriers connaissent un grand succès en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis où elles sont généralement organisées de nuit. Elles y donnent lieu à de nombreux paris.

Afin d'éviter toute fraude, l'International Greyhound Association a mis au point un système d'identification des chiens. Tous les lévriers participant à des courses ont des « cartes d'identité » donnant aux juges des renseignements exacts sur son poids, son âge, la couleur de son pelage, son sexe, la longueur de sa queue et sur les signes particuliers permettant de le reconnaître sans erreur possible.

VOTRE EPIDERME...

[Suite de la page 9]

fures ou des chaussures.

De multiples raisons d'esthétique, de production et autres influent sur la fixation de la mode en matière de parfums.

Certains de ceux-ci sont tellement passés de mode qu'il serait actuellement difficile de s'en procurer. D'autres disparaissent peu à peu tandis que d'autres voient leur renommée grandir chaque jour.

Mais, quoi qu'il en soit et quelle que soit la mode du moment, il sera toujours possible à une femme de découvrir le parfum qui conviendra le mieux à sa nature et qui sera le plus propre à rehausser sa personnalité, tout en soulignant ses charmes naturels.

Il semblerait que le choix d'un parfum, après ce que nous venons de dire, soit une opération presque impossible à réaliser avec succès. Et pourtant, il n'en est rien. La femme possède, en effet, un don inné d'intuition qui lui permet de reconnaître rapidement, pour ne pas dire immédiatement, ce qui conviendra le mieux à sa personnalité.

Elle doit pourtant se garder de copier ses « amies ». Un parfum qui conviendra à l'une d'elles pourrait être insupportable et irrespirable sur elle-même.

Non, la femme doit apprendre à choisir, elle-même, son parfum qui, du fait des réactions que celui-ci subira au contact de son épiderme, deviendra vraiment « son » parfum.

DALE CARNEGIE...

[Suite de la page 9]

ussissait à le convaincre. Plus nous discussions, plus il s'entêtait... Je résolus alors de changer de tactique et de flatter son amour-propre.

« Je lui dis : Je suppose, évidemment, que mon cas n'a pas grande importance, comparé aux affaires graves et épineuses que vous devez être amené à instruire. J'ai moi-même quelque peu étudié les questions fiscales. Cela m'intéresse beaucoup... Seulement, moi, évidemment, j'ai dû prendre ma science dans les livres, tandis que vous, vous avez acquis votre expérience face à face avec les hommes... en première ligne, si j'ose dire. Parfois, je me sens attiré par une tâche comme la vôtre. Quels enseignements n'y trouverais-je pas ! » En disant cela, remarquez-le bien, j'étais profondément sincère.

« L'inspecteur se redressa dans son fauteuil. Il se mit à me parler de lui, de son métier, il cita certaines fraudes astucieuses qu'il avait mises à jour. Son attitude devint de plus en plus cordiale, et bientôt il me parla de ses enfants. En me quittant, il m'annonça qu'il allait reviser mon cas et qu'il me ferait sous peu connaître sa décision.

« Trois jours plus tard, il revenait pour m'informer que, conformément à ma demande, il m'exemptait d'impôts sur le chapitre en question ».

Vivante preuve d'une des plus communes faiblesses humaines, cet inspecteur cherchait surtout à affirmer son importance. Au début, il y parvint en

montrant bruyamment son autorité. Mais, dès que celle-ci fut reconnue et que le débat eut cessé, il s'épanouit, s'humanisa et se montra sensible et bon autant qu'un autre.

Constant, premier valet de chambre de Napoléon, jouait fréquemment au billard avec Joséphine. Dans ses Souvenirs de la Vie privée de Napoléon, il écrit : « Bien que j'eusse quelque adresse, je m'arrangeais toujours pour la laisser gagner, ce qui lui causait un plaisir extrême... »

De l'exemple de Constant, tirons un exemple... constant. Laissons à nos clients, à nos amis, à nos épouses le plaisir de triompher dans leurs petites querelles avec nous.

Bouddha a dit : « Ce n'est jamais la haine qui met fin à la haine : c'est l'amour ». Un malentendu n'est pas dissipé par une discussion, mais par le tact, la diplomatie, l'esprit de conciliation et par le désir généreux de se mettre à la place de son adversaire.

Lincoln, un jour, blâma un jeune officier qui était plongé dans une violente dispute avec un de ses camarades. Il lui dit : « L'homme qui veut se perfectionner et s'élever n'a pas de temps à perdre en querelles personnelles. Celles-ci aigrissent son caractère et lui font perdre la maîtrise de soi-même. Ne craignez pas de faire quelques concessions. Mieux vaut abandonner le chemin à un chien que d'être mordu en lui disputant le passage. Car même en tuant le chien vous ne guéririez pas la morsure ».

Le jeune époux était parti de Québec pour passer deux jours à Montréal, en affaires. Mais quand, le troisième jour, il n'était pas encore rentré, sa femme, inquiète, chercha dans les papiers de son mari les adresses de quelques amis parisiens chez lesquels il aurait pu rester, et expédia quatre télégrammes :

« Prière câbler si Jean chez vous ».

Deux heures plus tard, elle eut les quatre réponses :

« Jean chez moi ».

Le cinéma français

LA LOI C'EST LA LOI

avec Fernandel, Toto, Noël Roquevert, René Genin, Albert Dinan.

Ferdinand, douanier français du petit village frontalier d'Assola, ne plaisante pas quand il s'agit de faire appliquer le règlement: La Loi c'est la Loi! et son grand sujet de préoccupation est la conduite peu recommandable de Giuseppe La Paglia, contrebandier notoire.

Giuseppe, Italien rusé, a semble-t-il accumulé les motifs de conflits entre lui et Ferdinand. Il ne s'est pas contenté des raisons pourtant suffisantes de la contrebande et a poussé la malice jusqu'à épouser la première femme du douanier.

Cette éternelle partie de cache-cache crée, malgré tout des liens solides entre les deux hommes qui n'hésitent pas à se porter secours quand le danger menace l'un d'eux.

Mais, découvert bien incidemment par Giuseppe, le lieu de naissance de Ferdinand fait de ce dernier un hors-la-loi. En effet, les caprices de la ligne frontalière qui partage en son milieu la maison natale de notre douanier ont suscité une fausse déclaration à l'état civil. Inscrit aux registres de la Mairie française, Ferdinand, né en territoire italien, de mère italienne et de père inconnu, est de ce fait sujet italien, sans le savoir.

Pour lui la chose est grave, un Italien n'a pas le droit au port de l'uniforme de la Douane française. Il décide donc de se faire naturaliser, il en résulte des conséquences tragico-comiques et par l'application stricte de la loi, notre ami devient bigame et apatride.

Découragé par tant d'injustice, le fidèle serviteur de «La Loi c'est la Loi» est prêt à devenir l'ennemi public No 1, mais heureusement Giuseppe sera là pour le remettre dans le droit chemin, chemin qui mène à la Douane recréant ainsi leur éternel et amical conflit.

EN CAS DE MALHEUR

avec Jean Gabin, Edwige Feuillère, Brigitte Bardot, Nicole Berger.

André Gobillot est un homme de cinquante ans, une «personnalité parisienne», un «maître du barreau» au sommet de sa carrière.

Yvette Maudet est une «petite bonne femme» de vingt ans, perdue dans la vie, qui s'est débrouillée, plutôt mal que bien, par tous les moyens qui s'offrent à une fille jolie et pauvre.

Yvette, à la suite d'un hold-up manqué, plus proche de l'enfance que du crime, confie à Gobillot le soin de la défendre. Et Gobillot, le spécialiste des grands procès d'Assises, accepte de plaider cette petite affaire un peu sordide. Il obtient l'acquiescement d'Yvette, non sans prendre certains risques qui peuvent compromettre sa situation.

La reconnaissance chez Yvette, et, chez Gobillot une étrange attirance pour cette fille qu'il a sauvée vont alors nouer entre eux des liens de plus en plus étroits.

Leur liaison, tout de suite affichée, va poser des problèmes qu'ils n'essaient pas même de résoudre. Tout ne s'explique pas seulement entre eux, par un violent attrait physique; où, chez Gobillot, par le besoin d'échapper au personnage qu'il a peu à peu construit. Les infidélités d'Yvette, la présence auprès de Gobillot de sa femme, témoin vigilant de sa réussite d'hier et ses imprudences d'aujourd'hui, sont autant d'éléments d'une aventure où les conflits de l'âge, de la situation, de la passion et de la tendresse s'enchevêtrent. Un être simple et un être tourmenté essaient de se joindre et s'affrontent; deux sincérités se cherchent, souvent avec maladresse; et l'union difficile va peut-être s'accomplir enfin...

Quand un autre personnage apportera à cette aventure sans issue le dénouement tragique qui seul pouvait la couronner. Ce personnage, c'est un jeune homme ardent, trop droit et trop pur. Il séparera enfin, par la mort, une enfant et un homme qui ont cherché à s'unir sans y réussir vraiment parce qu'ils venaient de trop loin, parce qu'il était trop tard.

"UNE MANCHE ET LA BELLE"

avec Henri Vidal, Mylène Demongeot, Isa Miranda, Alfred Adam.

Philippe Delaroche, beau garçon mais modeste employé d'une grande banque, rencontre sur la Côte d'Azur une richissime étrangère, Stella Franwell. Celle-ci, séduite par ce beau garçon beaucoup plus jeune qu'elle, lui demande de l'épouser. Le voyage de nocces se fait à bord du yacht personnel de Stella. Mais Philippe fait la connaissance d'Eve, la propre secrétaire de sa femme. Eve est jeune et séduisante... Elle ne tarde pas à tomber dans les bras de Philippe. Dès lors va se jouer un drame à trois personnages. Stella rend l'amour d'Eve et de Philippe impossible: il va donc falloir l'éliminer. De violentes scènes éclatent entre Stella et Philippe, mais aussi entre Eve et Philippe lorsque ce dernier découvre qu'elle est fiancée. Chassée peu après par Stella, Eve part en voiture rejoindre son fiancé. Philippe dans la voiture de Stella, se lance à sa poursuite.

Un pneu de la voiture éclate; c'est l'embarquée. En contemplant le précipice dans lequel il a failli trouver la mort, Philippe est pris d'une idée soudaine. Le lendemain soir, alors que Philippe et quelques-uns de ses amis entament une partie de cartes, Stella prend le volant. Quelques instants plus tard, on la retrouve dans sa voiture écrasée au fond du précipice. Chacun croit à l'accident. Pourtant Philippe qui jouait tranquillement au bridge et pouvait présenter ainsi le meilleur alibi, venait de réaliser un crime presque parfait. Mais presque seulement!

À l'ouverture du testament de Stella, Philippe découvre avec stupeur que le fils de la morte n'est autre que le fiancé d'Eve. Il réalise qu'il est la victime de la machination qu'il a montée. Il décide de se venger.

PROBLEMES DE L'ENFANCE

Les mamans domestiques

On s'accorde à reconnaître que jamais les enfants, dans tous les milieux, n'ont été aussi «gâtés» qu'aujourd'hui. Les plus perspicaces de ceux qui font cette constatation en font aussi une autre, à savoir que ces enfants «gâtés» ne sont pas toujours des enfants bien élevés, et, ce qui est plus surprenant, des enfants heureux. Mais en quoi consiste donc cet état de «gâterie»?

Sur le plan matériel, en dépenses qui ne sont pas toujours en accord avec l'ensemble du budget familial, pour

Or dans trop de familles contemporaines il y a pourtant une bonne à tout faire qui n'escompte pour gages qu'un peu de gentillesse, un baiser reconnaissant, et qui est loin, hélas, de les percevoir toujours. C'est la mère de famille, qui sert ses enfants au doigt et à l'oeil. On pourrait se demander comment tant de grandes filles et de grands fils supportent, sans rougir, d'être ainsi traités, de voir leur mère faire leur lit, cirer leurs chaussures, raccommoder, laver leur linge, remettre inlassablement de l'ordre là où ils ont mis du désordre, promener, baigner, peigner leurs animaux favoris, que sais-je! Mais, se dit-on, pourquoi après tout ne le supporteraient-ils pas, puisqu'ils sont habitués depuis la petite enfance à être traités ainsi, et ne connaissent pas d'autre mode d'existence?

Cette servitude maternelle est peut-être d'ailleurs une conséquence indirecte de la surcharge du moindre programme scolaire. La mère, imagine-t-on, se défend d'imposer encore une tâche supplémentaire à des adolescents qui viennent pendant des heures de se pencher sur leurs leçons, sur leurs devoirs... «Va jouer!» est une réaction toute naturelle. Cependant, un peu de travail ménager est lui aussi un dérivatif aux exercices intellectuels...

Et de toute façon, quel que soit le surmenage scolaire, je ne vois pas qu'il autorise ce spectacle exaspérant dont on est trop souvent témoin dans le tramway ou l'autobus, partout où il y a des voyageurs assis et des voyageurs debout: un enfant qui se précipite sur le siège vacant, non pour s'en emparer au nom de sa maman qui le suit, mais pour s'y prélasser pendant que celle-ci demeure sur ses jambes, le courant d'un oeil attendri et ne soupçonnant pas le moins du monde qu'il y a quelque chose d'anormal dans leurs situations respectives.

Ne pas amener doucement, mais fermement les enfants des deux sexes, à se servir eux-mêmes, c'est leur rendre plus d'un mauvais service. C'est faire des filles de futures mauvaises maîtresses de maison. C'est faire des garçons de futurs tyrans domestiques. C'est faire des uns et des autres des égoïstes et des maladroits. Enfin c'est en faire la plupart du temps des ingrats, car leur reconnaissance ne se mesure nullement à l'ampleur de ce genre de services — bien au contraire!

MARTE DESBUISSONS



que l'enfant soit pomponné, paré, pour qu'il mange les meilleurs produits, pour qu'il ait les plus beaux jouets, pour qu'il fasse les meilleures études, toutes intentions bonnes en soi mais qui passent à côté du but si elles ne sont contrôlées intelligemment. L'enfant paré comme une chaise n'est pas l'enfant le mieux mis, l'enfant le plus gâté de gâteaux, n'est pas l'enfant le mieux nourri, les jouets les plus amusants ne sont pas toujours les plus coûteux, et les meilleures études sont celles qui conviennent le mieux aux aptitudes du jeune intéressé.

Mais il y a encore une autre façon de gâter les enfants, plus subtile, et qui est fort en honneur aujourd'hui. C'est celle qui consiste à abdiquer toute autorité. À les libérer, aussi, de toutes menues servitudes. On prétend que l'usage de se faire servir par autrui se perd, que le personnel domestique est de moins en moins en usage, même dans la bourgeoisie, et qu'il est d'ailleurs de plus en plus difficile de recruter une bonne à tout faire.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637*

GEORGES POIRIER
PrésidentODILON RIENDEAU
Chef du tirageGEORGES POIRIER, fils
Vice-présidentCHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



70 ans

Le Samedi

Le Magazine national des Canadiens

en dépit de ses quelques lustres d'existence, offre à ses lecteurs un visage nouveau, rajeuni. La formule neuve qui lui vaut ce rajeunissement s'inspire de l'évolution même du Canada français. Aux Canadiens qui ont le goût du monde, de l'aventure, de l'actualité, *Le Samedi* offre des reportages nombreux et variés grâce auxquels le monde entier pénètre dans votre foyer. Nos lecteurs nous le font savoir: il y a de tout dans *Le Samedi*. Lisez-le, vous admettrez ensuite, comme eux tous, que d'un « SAMEDI à l'autre, la semaine passe vite ».

10 sous l'exemplaire

LA REVUE
Populaire

Le Magazine de la Canadienne

célèbre cette année son 50^e anniversaire. Fondée à Montréal, en 1908, par Ferdinand Poirier, elle est encore la propriété de la famille Poirier, — laquelle possède et administre également *Le Samedi* et *Le Film*. Après cinquante ans d'existence, *La Revue Populaire* est partout reconnue comme le magazine par excellence de la Canadienne. Ses principales collaboratrices canadiennes sont: Mme Jules Fournier, Mme Lucette Beauchemin, Mme Odette Oigny, Mme Louise Gilbert-Sauvage et Mme Enguerrand Conrad. Ses chroniques féminines nombreuses et variées, son roman complet, ses pages de modes abondamment illustrées, sa chronique culinaire, etc., en font vraiment le mensuel idéal de la Canadienne.

20 sous l'exemplaire



50 ans



40 ans

le FILM

Nouvelles & Anecdotes de vos vedettes préférées

le plus ancien et le plus à la page de nos magazines de cinéma a connu, lui aussi, une longue et brillante carrière. Il existe déjà depuis quarante ans. On y trouve de tout sur le cinéma américain, français, anglais et italien. Un roman complet. Abondantes illustrations.

10 sous l'exemplaire

Nous rappelons aux nombreux lecteurs et lectrices de nos trois magazines: *LE SAMEDI*, *LA REVUE POPULAIRE* et *LE FILM* que leur prix au numéro et à l'abonnement n'a jamais été majoré en dépit de l'augmentation constante du coût de revient.

Remplissez notre coupon d'abonnement à l'intérieur

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE LIMITEE

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

8J59-C-77936